

LES GARDIENS DE GA'HOOOLE

L'assaut

KATHRYN LASKY

POCKET JEUNESSE

KATHRYN LASKY

LES GARDIENS de GA'HOOLE

LIVRE III ***L'assaut***

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Moran*



POCKET JEUNESSE

L'auteur

Kathryn Lasky est depuis longtemps passionnée par les chouettes et les hiboux. Il y a quelques années, elle a entrepris des recherches poussées sur ces oiseaux et leur comportement. Elle songeait à se servir de ses notes pour écrire un jour un essai, illustré de photographies de son mari, Christopher Knight. Mais elle s'aperçut bientôt que la tâche serait compliquée, ces créatures étant des animaux nocturnes, timides et difficiles à localiser. Elle se décida alors pour un roman, dont l'action se situerait dans un monde imaginaire.

Kathryn Lasky a écrit de nombreux ouvrages. Elle a reçu comme prix le National Jewish Book Award, le ALA Best Book for Young Adults, le Horn Book Award délivré par le *Boston Globe* et le Children's Book Guild Award du *Washington Post*. Fruit d'une collaboration avec son mari, *Sugaring Time*, un essai, a été récompensé d'un Newbery Honor.

Kathryn Lasky et son mari vivent à Cambridge, dans le Massachusetts.

Titre original :
GUARDIANS OF GA'HOOLE
3. The Rescue

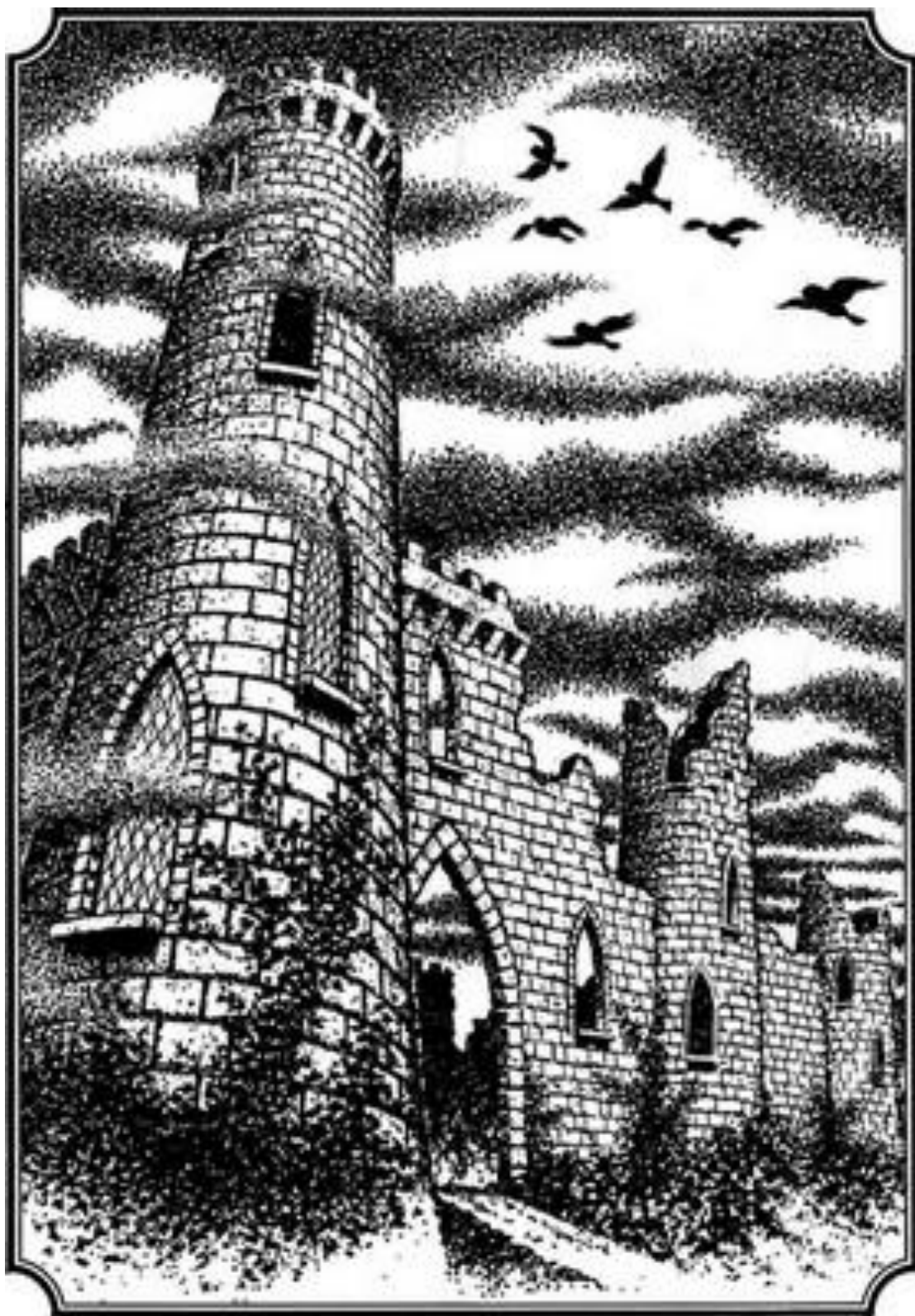
Publié pour la première fois en 2004, par Scholastic Inc., New York.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : juin 2007.

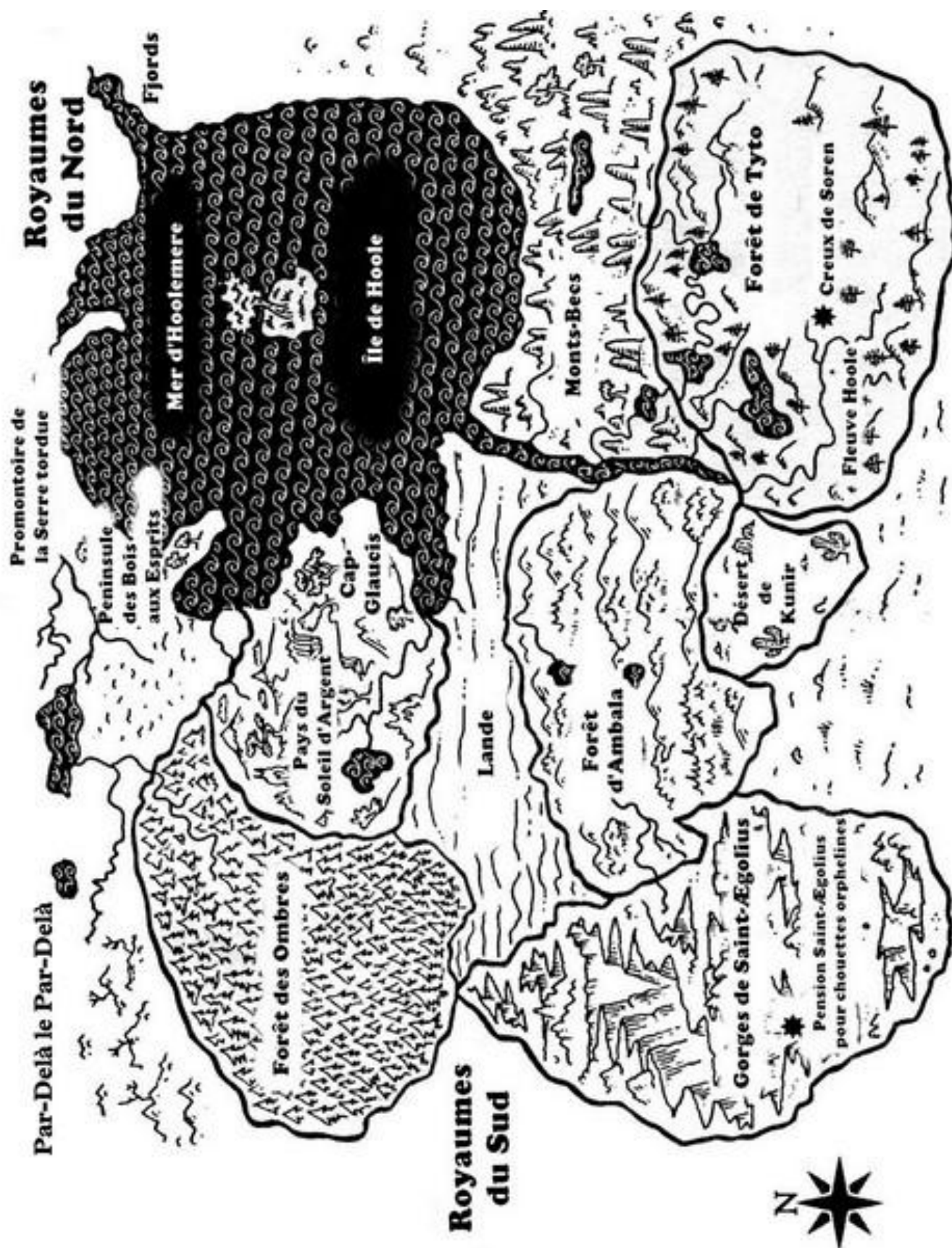
Copyright © 2004 by Kathryn Lasky. All rights reserved.
Artwork by Richard Cowdrey
Design by Steve Scott

© 2007, éditions Pocket Jeunesse, département d'Univers Poche
pour la traduction française.

ISBN 978-2-266-15521-2



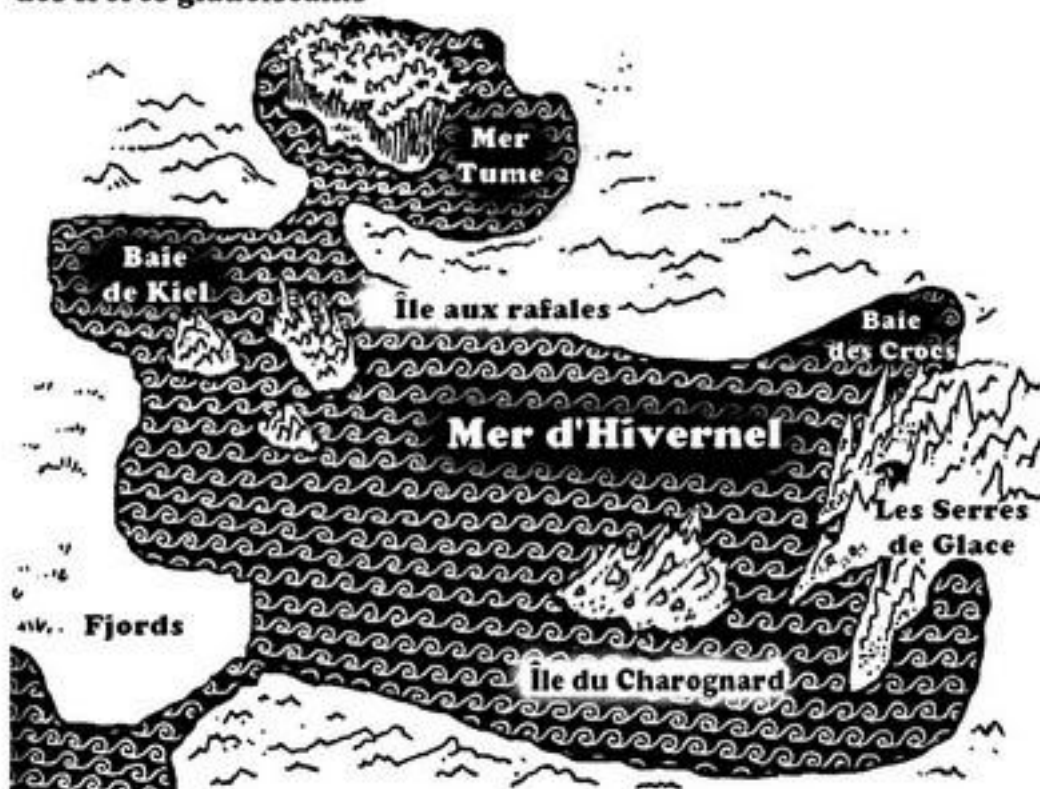
Les murs du château en ruine se découpèrent dans la brume matinale.



Royaumes du Nord



Communauté
des frères glauciscains



**Royaumes
du Sud**



Les personnages

SOREN : chouette effraie, *Tyto alba*, du royaume sylvestre de Tyto ; enlevé à l'âge de trois semaines par des patrouilles de Saint-Ægoliu ; s'est échappé de la pension Saint-Ægoliu pour chouettes orphelines

SA FAMILLE :

KLUDD : chouette effraie, *Tyto alba*, son grand frère

ÉGLANTINE : chouette effraie, *Tyto alba*, sa petite sœur

NOCTUS : chouette effraie, *Tyto alba*, son père

MARELLA : chouette effraie, *Tyto alba*, sa mère

DOMESTIQUE DE LA FAMILLE :

Mme PITTIVIER : serpent aveugle

* * *

GYLFIE : chevêchette elfe, ou chevêchette des saguaros, *Micrathene whitneyi*, du royaume désertique de Kunir ; enlevée à l'âge de trois semaines par des patrouilles de Saint-Ægoliu ; s'est échappée de la pension Saint-Ægoliu pour chouettes orphelines ; meilleure amie de Soren

PERCE-NEIGE : chouette lapone, *Strix nebulosa*, voyageur solitaire, devenu orphelin à peine quelques heures après son éclosion

SPÉLÉON : chouette des terriers, *Speotyto cunicularius*, du royaume désertique de Kunir ; s'est perdu dans le désert

après une attaque au cours de laquelle son frère fut tué et dévoré par des hiboux de Saint-Ægolius

* * *

BORON : harfang des neiges, *Nyctea scandiaca*, roi de Hoole

BARRANE : harfang des neiges, *Nyctea scandiaca*, reine de Hoole

MATRONE : hibou des marais, *Asio flammeus*, qui s'occupe de tous les habitants du Grand Arbre de Ga'Hoole avec une tendresse maternelle

STRIX STRUMA : chouette tachetée, *Strix occidentalis*, célèbre professeur, ou ryb, de navigation au Grand Arbre de Ga'Hoole

ELVAN : chouette lapone, *Strix nebulosa*, ryb ou professeur de charbonnage au Grand Arbre de Ga'Hoole

EZTLRYB : hibou petit duc à moustaches, *Otus trichopsis*, ryb de météorologie au Grand Arbre de Ga'Hoole ; mentor de Soren

POOT : nyctale boréal, ou chouette de Tengmalm, *Aegolius funerus*, assistant d'Ezylryb

BUBO : hibou grand duc, *Bubo virginianus*, forgeron du Grand Arbre de Ga'Hoole

MISS PLONK : harfang des neiges, *Nyctea scandiaca*, l'élégante chanteuse du Grand Arbre de Ga'Hoole

OCTAY1A : serpent aveugle, domestique de Miss Plonk et d'Ezylryb

MAXI LA MARCHANDE : pie, commis voyageur

* * *

OTULISSA : chouette tachetée, *Strix occidentalis*, jeune femelle de haut lignage, étudiante au Grand Arbre de Ga'Hoole

PRIMEVÈRE : chevêchette, *Glaucidium gnoma*, rescapée d'un feu de forêt ; est arrivée au Grand Arbre de Ga'Hoole la même nuit que Soren et ses amis

MARTIN : petit nyctale, *Aegolius acadicus*, a rejoint le Grand Arbre de Ga'Hoole grâce aux sauveteurs en même temps que Primevère

RUBY : hibou des marais, *Asio flammeus*, a perdu sa famille dans des circonstances mystérieuses, avant d'être emmenée par les sauveteurs au Grand Arbre de Ga'Hoole

VIF-ARGENT : chouette effraie ombrée, *Tyto multipunctata*, rescapé de la Nuit du Grand Déferlement

NOISETTE : chouette effraie masquée, *Tyto novæhollandia*, rescapé de la Nuit du Grand Déferlement

LE FORGERON SOLITAIRE DU PATS DU SOLEIL D'ARGENT : harfang des neiges, *Nyctea scandiaca*, une femelle forgeron qui n'est attachée à aucun royaume.

1

L'aube rouge

La queue d'une comète égratigna l'aube et laissa comme une traînée de sang dans le ciel. À cette heure, toutes les chouettes étaient rentrées dormir dans leurs creux. Toutes ? Non. Perché sur la plus haute branche du plus Grand Arbre de Ga'Hoole, Soren scrutait l'horizon à la recherche du professeur Ezylyrb.

Le petit duc à moustaches, qui était le « ryb » – c'est-à-dire l'enseignant – le plus âgé du Grand Arbre, avait disparu depuis presque deux mois. Il était parti à la fin de l'été pour participer au sauvetage d'un nombre invraisemblable d'oisillons¹, au cours de la désormais célèbre « Nuit du Grand Déferlement ». Des dizaines d'orphelins avaient été découverts, mystérieusement éparpillés sur le sol, certains mortellement blessés, d'autres traumatisés. Ils débitaient des phrases sans queue ni tête, à des kilomètres de leurs nids, sur un terrain où ne se dressait aucun tronc susceptible d'accueillir une famille de chouettes. Comment ces petits avaient-ils atterri là ? Seraient-ils tombés du ciel ? L'énigme n'avait jamais été résolue.

Toujours est-il que, parmi eux, il y avait Églantine, la sœur de Soren.

Depuis que son frère Kludd l'avait poussé du nid, presque un an plus tôt – provoquant sa capture par les chouettes violentes et sadiques de Saint-Ægo –, Soren avait perdu tout espoir de revoir ses parents et sa sœur. Même après avoir réussi l'exploit de s'évader de la pension Saint-Ægolius avec sa meilleure amie Gylfie, une petite chevêchette elfe. Mais finalement, Églantine

¹ Voir Livre II, *Le grand voyage*.

avait été secourue par ses deux autres grands copains : Perce-Neige, la chouette lapone, et Spéléon, la chouette des terriers, qui faisaient partie des équipes de sauvetage envoyées sur les lieux.

D'ordinaire, Ezylyrb quittait rarement l'Arbre, sauf pour entraîner les jeunes charbonniers et ses apprentis du squad de météo. Cette nuit-là, cependant, lui aussi était sorti afin de débrouiller ces étranges événements. Et on ne l'avait pas vu revenir.

C'était trop injuste ! À peine Soren avait-il retrouvé sa sœur que son ryb préféré s'évanouissait dans la nature ! Ce vieux grincheux lui avait presque tout appris. Pourtant, il n'était pas des plus agréables à regarder, avec son œil qui louchait, sa patte gauche amputée d'une serre, et son cri à mi-chemin entre grognement et roulement de tonnerre. Bref, il était assez repoussant.

« Il y a des attirances immédiates et puis des affections qu'on développe avec le temps », selon Gylfie.

Eh bien, Soren avait développé une affection certaine pour son ryb.

Ezylyrb lui avait offert une place dans deux squads : celui des charbonniers et celui de météo. Ces petites équipes étaient spécialisées dans une discipline vitale à la survie du Grand Arbre et vouées à la protection de tous les royaumes de chouettes et de hiboux. Soren, lui, s'était entraîné à voler à travers les feux de forêt afin d'y collecter des charbons ardents pour la forge de Bubo. Tout ce qu'il savait, il le tenait directement de son maître. Ezylyrb avait beau être un professeur sévère, souvent grognon et intransigeant, il était celui qui consacrait le plus d'énergie à ses étudiants. Et puis, malgré ses airs bourrus, il avait le sens de l'humour et ne crachait pas sur une bonne blague de temps en temps. Il appréciait même les plaisanteries les plus dégoûtantes, à la grande horreur d'Otulissa, une chouette tachetée de l'âge de Soren, très convenable, voire un peu arrogante. Limite prétentieuse, en vérité.

Elle se vantait toujours d'avoir eu des ancêtres très distingués, et elle adorait le mot « consternant » qu'elle mettait à toutes les sauces. Par exemple, elle trouvait consternants la

grossièreté d'Ezylryb, son manque de raffinement et ses mauvaises manières. Celui-ci ne se privait pas de la taquiner et lui conseillait de décoincer sa pelote – une façon un peu moqueuse de lui demander de se détendre. Ces deux-là se querellaient sans cesse. Pourtant Otulissa était devenue une excellente équipière et c'était bien le principal pour Ezylryb.

Maintenant, plus de chamailleries, plus de plaisanteries vaseuses. Il n'était plus question de sauter par-dessus les gouttières, de voler la tête en bas, de faire le Bang Boum dans la rigole, ni aucune de ces figures formidables que les chouettes réalisaient ensemble, bravant rafales, tempêtes et ouragans. Sans Ezylryb, la vie était morne, la nuit sans éclat. Même les étoiles paraissaient ternes.

La branche sur laquelle Soren était perché se mit à trembler.

— Octavia ! s'écria-t-il. Que faites-vous ici ?

Une vieille femelle serpent plutôt grassouillette le rejoignit, sinuant entre les feuilles.

— La même chose que toi : je cherche Ezylryb, soupira-t-elle.

Comme tous les serpents domestiques qui nettoyaient les creux des chouettes et tenaient les parasites à distance, Octavia était aveugle. Elle compensait néanmoins son handicap par d'autres sens très affûtés. Par exemple, elle était capable de reconnaître entre mille le bruit des battements d'ailes d'Ezylryb. S'il revenait, elle serait la première à le savoir. Il faut dire qu'Octavia avait développé une oreille exceptionnelle, au fil de nombreuses années de travail au sein de la guilde des harpistes, sous la direction de Miss Plonk, une magnifique femelle harfang.

Cette guilde était une corporation prestigieuse. La brave Mme Pittivier – l'ancienne nounou de Soren, qu'il avait par miracle retrouvée peu avant son arrivée sur l'île de Hoole – en faisait également partie. Avec ses compagnes, elle se glissait entre les cordes de l'instrument, tissant la mélodie qui accompagnait la voix en or de Miss Plonk.

Octavia servait à la fois la chanteuse du Grand Arbre et Ezylryb. Elle avait connu ce dernier au Pays des Eaux Boréales, situé aux confins des Royaumes du Nord, il y avait de cela fort longtemps. Elle lui était entièrement dévouée. Jamais elle ne s'attardait sur les circonstances de leur rencontre, mais on

racontait que le vieux hibou lui avait sauvé la vie et que, contrairement à ses camarades, elle n'était pas née aveugle. Elle aurait eu un accident. Pour preuve, ses écailles qui, au lieu d'être roses comme celles des autres domestiques, étaient d'un bleu turquoise pâle.

— Je ne comprends pas, fit Soren. Ezylyrb est trop intelligent pour s'être perdu.

Octavia secoua la tête.

— Je crains qu'il ne se soit pas égaré, Soren.

« Alors quoi ? pensa-t-il. Elle ne croit tout de même pas qu'il est mort ? » Octavia était peu bavarde ces jours-ci. On aurait dit qu'elle n'osait pas se lancer dans des spéculations hasardeuses sur le sort de son maître bien-aimé. Les autres adultes du Grand Arbre ne s'en privaient pas, en particulier les monarques Barrane et Boron, ainsi que Strix Struma – une professeur très appréciée. Mais Octavia, la plus proche amie d'Ezylyrb, s'était enfermée dans le silence. Soren percevait en elle une sourde terreur. Il était convaincu qu'elle savait quelque chose d'effroyable, impossible à décrire par des mots. D'où ses longues pauses impénétrables. Il sentait tout cela dans son gésier, là où les chouettes éprouvent leurs émotions les plus vives et leurs intuitions les plus puissantes.

À qui pouvait-il confier ses impressions ? À Otulissa ? Jamais de la vie. Perce-Neige ? Mauvaise idée : ce dernier sauterait illico sur des serres de combat pour passer à faction. Peut-être à Gylfie... Non, celle-ci cherchait toujours la petite bête. Elle pinaillait dès qu'il était question de simples prémonitions. Très à cheval sur le vocabulaire, elle réclamait des preuves archiclares ! Soren s'imaginait déjà en train de se justifier pendant des heures.

— Tu ferais mieux de rentrer, petit, lui conseilla Octavia. C'est l'heure de dormir. Le soleil ne va pas tarder à chauffer mes écailles.

— Est-ce que vous pouvez sentir la comète ? demanda-t-il abruptement.

— Oh ! gémit-elle. Je ne sais pas...

Mais la réponse était : « Oui, bien sûr », et cela l'inquiétait terriblement. Il ne put s'empêcher d'insister :

— Vous croyez aux présages, vous ?

— Aux présages ? Qu'est-ce que tu racontes ! Au Grand Arbre personne n'y croit, voyons.

— Pourtant... je vous ai entendue en parler il y a quelques minutes.

— Écoute, Soren, je ne suis qu'une vieille excentrique du Pays des Eaux Boréales. Nous sommes d'un naturel superstitieux par là-bas. Ne fais pas attention à moi. Va, file dormir maintenant.

— Oui, madame.

Et voilà ce qu'il en coûtait de contrarier une dame serpent ! On ne l'y reprendrait pas de sitôt.

La jeune chouette effraie descendit en piqué entre les longues branches du Grand Arbre de Ga'Hoole, jusqu'au creux qu'il partageait avec Églantine, Gylfie, Perce-Neige et Spéléon. Entre deux zigzags, il aperçut le soleil levant, vif et éblouissant, cerné de nuages rouge sang. Une profonde appréhension envahit ses os creux et fit trembler son gésier.

Spéléon ! Mais oui ! Pourquoi n'y avait-il pas songé avant ? Lui, au moins, il l'écouterait Soren cligna des yeux et progressa dans la faible lumière du creux, entre les silhouettes endormies de ses amis.

Spéléon était une chouette très curieuse, à tout point de vue. Déjà, jusqu'à ce qu'il soit orphelin, il avait toujours vécu dans un terrier. Avec ses longues pattes déplumées mais puissantes, il préférerait courir plutôt que voler, ce qui n'avait pas manqué d'ébahir Soren, Gylfie et Perce-Neige lorsqu'ils l'avaient rencontré. À l'époque, il s'apprêtait à parcourir le désert *pattibus* à la recherche de ses parents, quand un danger mortel l'avait obligé à renoncer à son plan. Nerveux et émotif, il se faisait souvent du mouron pour rien. C'était aussi un fin penseur. Il posait sans arrêt des questions très étonnantes. Boron disait de lui qu'il avait « une forte propension à la philosophie ». Soren ignorait ce que cela signifiait exactement. Mais il savait que s'il livrait ses réflexions à Spéléon celui-ci, contrairement à Gylfie, les creuserait et les explorerait à fond. Il ne se contenterait pas de jouer sur les mots ou, comme Perce-Neige, de répliquer : « Eh bien, qu'est-ce que tu comptes faire ? »

Soren hésita à lui parler sur-le-champ. Il ne voulait pas prendre le risque de réveiller toute la chambrée. Il attendrait donc le crépuscule.

Il se recroquevilla dans son coin, sur son lit de mousse soyeuse et de duvet, puis il jeta un dernier coup d'œil à Spéléon avant de se laisser gagner par le sommeil. Spéléon était le seul à ne pas dormir debout, ou perché. Il adoptait une bien étrange posture : il était pour ainsi dire accroupi sur sa queue courtaude, les pattes étendues de chaque côté.

« Grand Glaucis, il ne fait rien comme tout le monde, même quand il dort. » Ce fut la dernière pensée de Soren avant qu'il ne s'envole pour le pays des rêves.

2

Un ciel constellé de paillettes

Tandis que l'aurore éclaboussait l'obscurité de traînées rouges, Soren volait avec Spéléon.

— Comme c'est étrange... Tu as remarqué la couleur de cette comète ?

— Oui. Et regarde les étincelles projetées par sa queue, répondit Spéléon d'une voix chevrotante. Grand Glaucis, même la lune commence à se teinter de rouge.

— Je t'ai dit qu'Octavia pensait que c'était un présage ? Enfin, c'est ce que je crois, bien qu'elle ne veuille pas l'admettre.

— Pourquoi elle refuse de l'admettre ?

— J'ai l'impression qu'elle a peur qu'on se moque d'elle. Tu sais, elle vient du Pays des Eaux Boréales, et on dit que les chouettes de là-bas sont très superstitieuses. C'est elle qui me l'a appris.

Soudain, Soren éprouva une sensation de malaise. Cela ne lui arrivait pourtant jamais en vol, même pendant les missions du squad des charbonniers au-dessus des forêts en flammes. Là, il avait l'impression que les étincelles qui jaillissaient de la queue de la comète l'avaient pris pour cible. Telles de minuscules braises grésillantes, elles effleuraient ses ailes et chauffaient ses rémiges, bien plus fort que la fournaise d'un feu. Il décrivit un large arc de cercle et vola à plus basse altitude afin de leur échapper. Serait-il en train de devenir comme Octavia ? Pouvait-il sentir la comète ? Non, impossible : elle était à des centaines de milliers, des millions de kilomètres. Subitement, les étincelles se parèrent de reflets gris argenté.

— Des paillettes ! Des paillettes ! Paillettes ! hurla-t-il.

— Réveille-toi, Soren ! Réveille-toi !

Perce-Neige, l'énorme chouette lapone, le secoua avec vigueur. Églantine, qui le surplombait depuis son perchoir, tremblotait de peur en voyant son frère se tordre et crier dans son sommeil. Quant à Gylfie, elle volait en cercle autour de sa tête, battant des ailes avec vigueur pour l'éventer, dans l'espoir que les courants d'air frais le tirent de son mauvais rêve.

— Des paillettes ? s'écria Spéléon en clignant des yeux. Tu veux parler de celles que tu piochais dans les pelotes à Saint-Ægo ?

À cet instant, Mme Pittivier fit son entrée dans le creux.

— Soren, mon cher enfant.

— Madame P., gémit-il, la gorge serrée. Je vous ai réveillée, vous aussi ?

— Non, mais j'ai senti que tu étais en train de faire un terrible cauchemar.

— Est-ce que vous... percevez la comète ?

Mme P. se tortilla un moment puis arrangea ses anneaux en une jolie spirale.

— Eh bien, comment t'expliquer... C'est vrai que depuis son apparition, beaucoup d'entre nous, parmi les serpents domestiques, sont comme... engoncés dans leurs écailles. Quant à savoir si c'est à cause de la comète ou de l'hiver qui arrive, je ne saurais le dire.

Soren soupira en repensant à son rêve.

— Est-ce que ça vous fait comme de minuscules braises qui rebondiraient sur vous ?

— Oh, non. Je ne décrirais pas cette sensation dans ces termes. Cela étant, je suis un serpent et tu es une chouette effraie. Peut-être ne captons-nous pas les choses de la même manière.

— Et pourquoi..., fit Soren, hésitant, pourquoi est-ce que le ciel saigne ?

À ces mots, un frisson parcourut tous les occupants du creux.

— Il ne saigne pas, idiot, se moqua une chouette tachetée en passant la tête par l'ouverture. La teinte rouge est provoquée par la rencontre entre un front humide et certains gaz. Je l'ai lu dans un livre de Strix Miralda, la sœur de cette célèbre météorotrix...

— Strix Emerilla, compléta Gylfie.

— Comment tu le sais ? demanda Otulissa.

— Parce que, chaque fois que tu ouvres le bec, tu ne peux pas t'empêcher de citer Strix Emerilla.

— Logique : nous sommes parentes, même si quelques siècles nous séparent. Sa sœur, Miralda, était une spécialiste de la spectrométrie et des gaz atmosphériques.

— De l'air chaud, quoi ! lança Perce-Neige d'un ton hargneux.

« Nom de Glaucis, elle me court sur le croupion, celle-là », pensa-t-il. Il se retint toutefois d'exprimer à voix haute cette sévère opinion, au demeurant assez malpolie. Mme P. n'aurait pas apprécié.

— Pfff... C'est plus que des courants chauds, Perce-Neige, rétorqua-t-elle.

— Moi, j'en connais une qui me chauffe, et c'est pas une masse d'air ! gronda-t-il.

— Allons, les enfants, cessez de vous chamailler, intervint Mme P. Soren a fait un affreux cauchemar et on n'écarte pas les mauvais rêves d'un revers d'aile. Il vaut mieux en parler. Soren, tu peux tout nous raconter si tu veux.

Mais il n'en avait pas très envie, au fond. Il avait aussi renoncé à se confier à Spéléon, au sujet d'Octavia. Son esprit était si embrouillé qu'il était incapable de trouver les mots justes pour expliquer ce qu'il ressentait. Un lourd silence envahit le creux, jusqu'à ce que Spéléon se décide à le briser.

— Soren, pourquoi as-tu crié « paillettes » ?

Cette question fit frémir Gylfie et cloua même le bec d'Otulissa. À l'époque où Soren et la chevêchette étaient prisonniers à Saint-Ægo, on les avait forcés à travailler au *pelotorium*, une sorte d'usine où ils avaient pour tâche d'éventrer des pelotes régurgitées. Ils les recevaient par plateaux entiers ! Ces grosses boulettes étaient composées de fourrure, d'os et de plumes – bref, toutes les parties de proies que les chouettes n'avaient pas pu digérer et qui s'étaient agrégées dans leur gésier, avant qu'elles les recrachent. Au *pelotorium*, donc, ils les disséquaient pour en retirer poils et autres déchets, ainsi qu'un mystérieux élément : les « paillettes ». En réalité, ils n'avaient jamais su ce que c'était, mais celles-ci étaient très prisées par les brutes qui dirigeaient l'orphelinat.

— Je n'en sais rien, avoua Soren. Je crois que les étincelles de la comète m'ont rappelé leur scintillement.

— Hmm, fit Spéléon.

— Bon, il est bientôt l'heure d'aller à la cantine. Viens donc t'asseoir à ma table, Soren. Tu y seras confortablement installé et je vais demander à Matrone d'apporter un gros morceau de campagnol rôti, rien que pour toi.

— Han-an ! Pouvez pas, madame P., pépia Otulissa.

Si Mme P. avait eu des yeux, elle les aurait levés au ciel. À défaut, elle balança exagérément la tête et rétracta son long corps.

— « Pouvez pas » ? Qu'est-ce que c'est que cette façon de s'exprimer, Otulissa ? Ce style négligé sied fort mal à une jeune chouette raffinée.

— Il y a une dépression tropicale qui souffle dans notre direction, et qui entraîne un ouragan avec elle. Le squad de météo s'apprête à sortir. Il faut qu'on mange à la table d'Octavia...

— ... et qu'on avale notre viande crue, ajouta Soren d'un air abattu.

Après son cauchemar, il ne manquait plus que ça ! Devoir gober un campagnol tout cru sur le dos d'Octavia ! Telle était, en effet, la coutume chez les charbonniers et les apprentis du squad de météo.

Au réfectoire, les serpents faisaient office de tables. Ils ondulaient avec, sur le dos, des coquilles de noix de Ga'Hoole, remplies d'infusion de symphorine, ainsi que des plats de viande ou d'insectes, selon le menu. Avant les missions importantes, les membres des squads soupaient toujours ensemble. Celui de météo avait ses petites habitudes, dont celle de becqueter la viande fraîche, encore revêtue de sa fourrure. Bien entendu, avant d'arriver au Grand Arbre de Ga'Hoole, Soren n'avait jamais mangé la viande autrement. Il continuait de l'apprécier mais, par un soir frisquet comme celui-ci, un repas chaud lui aurait bien mis du baume au gésier.

Il ne lui restait plus qu'à s'asseoir à côté d'Otulissa, et son bonheur serait complet... Les jacasseries de cette pipelette lui colleraient sûrement une indigestion – ou des gaz, et pas du

genre atmosphérique. Il essaierait donc de s'installer entre Martin et Ruby, ses deux meilleurs copains au sein du squad. Le premier était un petit nyctale, pas beaucoup plus gros que Gylfie, et la seconde, une femelle hibou des marais.

— Oh, par Glaucis ! maugréa-t-il en s'approchant d'Octavia.

La place était déjà prise par un nouveau, un de ces oisillons secourus lors de la Nuit du Grand Déferlement : un mâle effraie ombrée appelé Vif-Argent. Son nom lui allait à merveille car il était, à l'image de ses parents, noir avec le ventre blanc argenté. Il appartenait à la classe « effraie » comme Soren, mais tandis que celui-ci était du sous-genre *Tyto alba*, Vif-Argent était un *Tyto multipunctata*. Ils étaient cousins, en quelque sorte. Ils avaient en commun un beau visage en forme de cœur et une paire d'yeux noirs, très distincts des prunelles jaunes ou dorées de la plupart des chouettes. De taille beaucoup plus modeste que Soren, Vif-Argent pivota et bascula la tête en arrière pour le regarder.

— On n'emploie pas le nom de Glaucis à la légère, Soren, couina-t-il.

Soren cligna des yeux.

— Et pourquoi pas ? Tout le monde le dit : Glaucis par-ci, Glaucis par-là...

— Glaucis était le premier Tyto. Manquer de respect à notre créateur revient à mépriser notre espèce.

« Le premier Tyto ? pensa Soren. Qu'est-ce qu'il raconte ? »

Glaucis était l'ancêtre de l'ensemble des chouettes. Personne ne savait si c'était un Tyto, ni même s'il était mâle ou femelle. D'ailleurs, cela n'avait aucune importance. Apparemment, Soren n'était pas le seul à être déconcerté.

— Glaucis est Glaucis, un point c'est tout, déclara Poot. On ne connaît même pas son sexe, encore moins son espèce.

Poot était le membre le plus chevronné du squad de météo. En temps normal, il assistait Ezylyrb, mais en son absence il remplissait les fonctions de capitaine.

— Ah bon ? fit Vif-Argent.

— Évidemment ! lança Otulissa. Nous descendons tous et toutes de Glaucis.

— Je croyais qu'il n'y avait que les effraies, comme Soren et moi.

— Non, insista-t-elle, *tous et toutes*. Sans distinction de plumage, ni de couleur d'yeux.

Il y avait quelque chose de cocasse à entendre la jeune chouette tachetée, si souvent hautaine et prétentieuse, souligner avec une telle conviction un point commun entre elle et ses camarades. Elle réservait parfois des surprises.

Les poussins sauvés lors du Déferlement étaient des effraies, sans exception. On avait dénombré plusieurs effraies ombrées, telles que Vif-Argent, des masquées, des effraies des clochers comme Soren, ou encore des effraies des prairies. Malgré les différents noms et les diverses nuances de plumages, leurs visages en forme de cœur trahissaient leur parenté. À l'instar de Vif-Argent, elles étaient arrivées avec des notions bizarres en tête et des comportements inhabituels. Même les plus gravement blessées s'épuisaient à débiter des discours sans queue ni tête, et entraient en transe dès qu'elles entendaient de la musique. À peine Miss Plonk et ses harpistes avaient-elles entonné leur mélodie du soir que leur babillage absurde avait cessé.

Leur état s'était amélioré de jour en jour, au contact de jeunes sains et normaux. Enfin... si on pouvait qualifier leurs camarades de chouettes « normales ». Quand Soren était très jeune et qu'il vivait encore avec son frère Kludd et sa sœur, leurs parents leur racontaient des contes au petit matin. Des légendes, en général ; ce genre d'histoires dont on aimerait qu'elles soient véridiques, sans y croire vraiment. Une de celles qu'ils préféraient, avec Églantine, commençait ainsi : « Il y a de cela fort longtemps, à l'âge de Glaucis, existait un ordre de chevaliers venus d'un royaume appelé Ga'Hoole. Chaque nuit, ces seigneurs se dressaient dans les ténèbres pour accomplir de nobles exploits. De leurs becs ne jaillissaient que des paroles empreintes de justice. Ils avaient pour seules ambitions de réparer les torts, d'élever les malheureux, de vaincre les orgueilleux et d'affaiblir les tyrans. Le cœur sublime, ils s'envolaient... »

Mais si incroyable que cela puisse paraître, cette légende-ci était bien vraie ! Quand, avec Gylfie, Perce-Neige et Spéléon, il avait enfin trouvé ce fameux Grand Arbre, sur l'île de Hoole, au milieu de la mer d'Hoolemere, Soren avait pris conscience qu'avant d'accomplir de nobles exploits, il fallait apprendre des milliers de choses que bon nombre de chouettes ignoraient. La lecture, par exemple, ou les mathématiques. En intégrant un squad, on s'initiait à des disciplines particulières, comme la navigation, la météorologie ou encore les sciences physiques. Cet enseignement constituait la « connaissance profonde », également appelée « ryb ». Ce mot en était venu à désigner aussi les enseignants qui communiquaient ce précieux savoir.

Cette nuit-là, Vif-Argent et une jeune effraie masquée prénommée Noisette allaient entreprendre leur premier vol avec l'équipe de météo. Ils n'avaient pas encore été affectés à un squad particulier. Il s'agissait simplement pour eux de participer à une petite excursion afin de vérifier s'ils avaient les qualités nécessaires pour devenir des membres juniors. Ezylyrb était capable, en un seul regard, de déterminer si une chouette avait sa place dans son groupe. Mais maintenant qu'il était parti, Boron et Barrane préféraient tester les oisillons avant de les accepter définitivement dans ce squad, qui requérait une très grande habileté en vol.

— On va vraiment traverser un ouragan ? demanda Vif-Argent.

— Non, juste une gentille tempête tropicale, répondit Poot. Il y a une bonne vieille dépression qui déboule du sud et qui a commencé à prendre de la vitesse dans la baie.

— Et les tornades ? Quand est-ce qu'on va voler dans une tornade ? s'enquit l'effraie ombrée.

Poot afficha une mine éberluée.

— Tu es dingue ou quoi, petit ? Tu veux te faire arracher les ailes ? La seule chouette que j'aie jamais vue sortir vivante d'une tornade était salement amochée. Toute nue qu'elle était !

— Toute nue ? s'écria Soren. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Elle n'avait plus une plume. Il ne lui restait même pas une touffe de duvet !

Octavia frissonna et les tasses de symphorine s'entrechoquèrent.

— Cessez d'effrayer les petits, Poot !

— Écoutez, Octavia : quand on me pose une question, je réponds. C'est la moindre des choses...

Ruby, la femelle hibou des marais au plumage roux, était la meilleure navigatrice de l'équipe. Sans se laisser décourager par les remontrances d'Octavia, elle continua d'interroger le vétéran :

— Poot... comment on vole sans plumes ?

— Ben... pas bien, ma petite, répondit-il. Je dirais... plutôt mal.

3

Vent frais, vent du matin

— Hmm... Les bonnes boulettes bien juteuses !

Poot pivota la tête pour se débarrasser d'un amas d'algues gluantes, de fretin mort et d'autres résidus provenant de la mer d'Hoolemere, qui avait atterri entre ses aigrettes.

— Il s'exprime de façon très vulgaire : autant vous y habituer, expliqua Otulissa à Noisette et à Vif-Argent.

Elle était placée entre les deux jeunes, tandis que Soren se tenait dans leur sillage afin de s'assurer qu'ils gardaient le cap. De dangereuses spirales provoquées par de brusques courants ascendants risquaient de les aspirer s'ils n'y prenaient pas garde.

— Vous sentez ? cria Poot. Pas la peine de nager pour savoir que l'eau se réchauffe. Pas vrai ?

En effet, des rafales humides et tièdes s'élevaient des vagues qui déferlaient sous leurs ventres. C'était une sensation étrange, car même si l'hiver était proche, dans cette région de la baie, la mer d'Hoolemere retenait la chaleur de l'été plus longtemps que nulle part ailleurs.

— D'où les ouragans, mes enfants. Quand l'air frais rencontre l'eau chaude, ça fait du vilain. J'ai envoyé Ruby en éclaireuse pour évaluer la vitesse du vent.

Poot fit une pause et tourna la tête pour observer ses compagnons.

— Bon, maintenant, un petit quiz pour se dégourdir la cervelle.

— Youpi ! jubila Otulissa. J'adore les quiz.

Soren lui jeta un regard en coin à travers les restes d'une boulette qui s'était écrasée dans son œil.

— Martin, poursuivit Poot. Le vent tourne en spirale à l'intérieur d'un ouragan, mais sais-tu dans quel sens ?

— Moi, moi, monsieur ! Je sais, je sais ! répétait Otulissa en agitant les ailes, tout excitée.

— Ferme ton bec, Otulissa, lâcha Poot. J'ai posé la question à Martin.

Mais Noisette, à son tour, mit son grain de sel :

— Ben, ma mamie, c'était la championne des plongeurs en spirale.

— Et mon papy, il avait une serre entortillée comme une spirale, renchérit Vif-Argent.

— Ah, les poussins ! soupira Soren.

À l'évidence, Poot ne savait que faire de ces deux-là. Otulissa empêcha tout de suite ces fanfaronnades innocentes de dégénérer en concours idiot.

— Vif-Argent, Noisette, attention ! Vos yeux sur mes rectrices, s'il vous plaît. On ne se déconcentre pas. Quelqu'un a-t-il quelque chose à déclarer qui ne soit pas en rapport avec ses grands-parents, ses parents, ses cousins, ou avec des spirales ?

Silence. Pourtant, Otulissa percevait des vibrations dans son dos.

— Je sens que ça frétille par ici, gronda-t-elle. Quoi encore, Vif-Argent ?

— J'avais une mémé qui portait le nom d'un nuage aussi : *Alto Cumulus*.

— Merci pour cette information ô combien indispensable, ironisa-t-elle. Maintenant, peut-on continuer la leçon ? Martin, aurais-tu l'obligeance de répondre à la question ?

— Le vent tourne vers l'intérieur, comme ça.

Le petit nyctale illustra son propos en tournant la tête presque à trois cents degrés dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

— Excellent, surtout pour quelqu'un qui n'a jamais volé dans un ouragan, le complimenta Poot.

Celui-ci était, du reste, le seul à avoir vécu cette expérience parmi les chouettes réunies.

— C'est parce que nous avons tout lu à leur sujet, expliqua Otulissa. Strix Emerilla leur a consacré trois chapitres dans son

livre *Tressions atmosphériques et turbulences : un guide pour les interpréter*.

— Le bouquin le plus ennuyeux sur Terre, glissa Martin à l'oreille droite de Soren.

— Je l'ai parcouru jusque dans les moindres notes, se vanta Otulissa.

— Bien, question suivante, poursuivit Poot. Et les plus vieux, vous vous taisez. Laquelle est votre aile à bâbord ?

Les élèves séchaient.

— Bon, remuez-la.

Noisette et Vif-Argent hésitèrent, voulurent copier l'un sur l'autre et finirent par secouer l'aile droite au hasard.

— Faux ! tonna Poot. Vous avez intérêt à vous en souvenir, sinon quand je dirai de foncer à bâbord ou de virer à tribord, vous risquerez de vous tromper et de vous éloigner du groupe.

Ces notions avaient donné du fil à retordre à Soren, lorsqu'il avait intégré l'équipe de météo. Et Ruby avait mis une éternité à retenir la leçon, mais au bout du compte, ils les avaient bien assimilées.

— OK, reprit Poot, je vais mener une brève mission de reconnaissance dans la direction opposée à Ruby, par précaution. Soren et Martin, vous prenez les commandes. Gardez le cap, je serai bientôt de retour.

Poot était à peine parti qu'une odeur bien reconnaissable submergeait la petite bande.

— J'ai comme l'impression qu'il y a des mouettes à proximité, déclara Otulissa en levant le bec. Oh, grand Glaucis... les voilà ! Leur puanteur est consternante. Sacrées mouettes... le rebut du monde des oiseaux.

— Elles sont si terribles que ça ? demanda Noisette.

— Tu ne les sens pas ? En plus, elles sont molles du croupion !

— Molles du croupion ! s'écrièrent Noisette et Vif-Argent.

— Je n'en ai jamais rencontré, avoua Noisette. Je n'ose pas imaginer...

— N'essaie même pas, cracha Otulissa.

— J'ai du mal à croire qu'elles ne régurgitent jamais de pelotes.

— Ma sœur, elle a eu un copain mou du croupion : un pouillot, annonça Vif-Argent. Mais elle n'avait pas le droit de l'amener au nid.

— Et c'est reparti, souffla Martin.

— Un pouillot ? Il me semble que j'en ai déjà vu un, une fois, fit Noisette.

— Eh bien, il n'y a pas de quoi être fier, c'est dégoûtant ! rouspéta Otulissa.

— On croirait entendre un serpent domestique ! s'esclaffa Soren.

Le mépris des femelles serpents pour tous les oiseaux, à l'exception des chouettes, était légendaire. Elles estimaient que leur système digestif était indigne et répugnant. Les mous du croupion avaient le malheur d'évacuer tous leurs déchets par le derrière.

— Tu oublies qu'elles nous fournissent plein d'infos sur la météo.

— Elles nous refilent surtout des blagues de mauvais goût. Les informations intéressantes, on les déniche dans les livres, Soren.

Poot refit son apparition avec les mouettes dans son sillage.

— Alors, quelles sont vos conclusions ? demanda Martin.

— Une tempête de force modérée arrive, mais sa vitesse augmente. D'après les mouettes, son front se situe au moins à deux cents kilomètres au sud-est.

— J'apporte d'autres nouvelles ! intervint Ruby.

Elle était, elle aussi, escortée de deux mouettes. Émergeant de nulle part, elle fit un dérapage contrôlé sur un courant bouillonnant éclaboussé de gerbes d'écume.

— Vos mouettes sont mal renseignées : ce n'est pas une tempête, c'est un cyclone... avec un œil !

Soudain, Soren sentit une puissante attraction s'exercer sur son aile sous le vent. « Un cyclone ! s'affola-t-il. Impossible. Déjà ? » Personne ici, en dehors de Poot, ne savait voler à l'intérieur d'un cyclone. Et ces pauvres oisillons ! Qu'allait-il advenir d'eux ?

— Il est encore loin, poursuivit Ruby. Mais il avance à une allure hallucinante et il est de plus en plus puissant. Des rafales pluvieuses précèdent le mur.

— Il faut déguerpir, et *fissa !* s'exclama Poot. D'où il vient, Ruby ?

— De bâbord, euh... je veux dire : tribord !

— Le « mur » ? couinèrent Soren et Martin.

Il était beaucoup plus dangereux que l'œil lui-même, qu'il entourait. C'était un anneau orageux accompagné de nuages de pluie qui déversaient des trombes d'eau et provoquaient de violents courants tournoyants, s'étendant sur des centaines de kilomètres.

— On ne voit rien d'ici à cause des nuages.

« Oh, Glaucis ! pensa Soren. Pitié, faites que ces poussins n'en remettent pas une couche avec leurs histoires de grands-parents aux noms de nuages. »

— En fait, je crois que nous sommes pile entre deux rideaux de pluie, continua Ruby.

Soudain, ils furent aspirés au centre d'une colonne de tourbillon. Paniqué, Soren vit Martin se transformer en toupie. Il n'était plus qu'une pelote de plumes toute floue.

— Martin !

Un hoquet inquiétant s'échappa du minuscule bec du petit nyctale, qui s'ouvrit en grand, comme si l'oiseau cherchait son souffle. Puis il disparut. Sans doute pris dans un de ces terribles trous d'air dont Soren avait entendu parler. Celui-ci luttait ferme pour rester dans le bon sens, ventre en bas, et l'exercice était incroyablement difficile. Il avait pourtant parcouru des forêts en feu pour ramasser des charbons ardents, bataillant contre de fortes bourrasques et des vents traîtres, mais c'était un jeu de poussin comparé à cette nouvelle épreuve.

— Cap à bâbord, sud-sud-est ! ordonna Poot. Rectrices en gouvernail à tribord ! Extension des alules ! Pour ceux qui ne le sauraient pas, ce sont les petites plumes situées sur le coude de vos ailes, qui les rendent plus aérodynamiques. Gouvernail sous le vent, maintenez l'aile à bâbord à vingt degrés vers le ciel. Allez, compagnons ! Vous pouvez y arriver ! Primaires rabattues à fond. Maintenant, on se stabilise et on pousse en avant !

Poot réalisait une série de manœuvres splendides, d'autant plus digne d'admiration qu'il protégeait en même temps les deux oisillons sous ses ailes. Mais où était donc passé Martin ?

« Concentre-toi ! Concentre-toi ! s'exhorta Soren. Tu es mort si tu penses à autre chose qu'à suivre les consignes. Mort ! Et les ailes arrachées ! »

Les histoires horribles qu'on lui avait racontées sur les cyclones lui revinrent en mémoire. Si les chouettes parlaient surtout de l'œil fatal, il savait qu'il existait une menace bien plus grande : le mur qui le précédait. Quand l'œil n'était qu'à deux cents kilomètres, le danger était en réalité beaucoup plus près. Les yeux de Soren étaient écarquillés de terreur et sa troisième paupière, celle qui était transparente et balayait le globe oculaire pendant le vol, travaillait dur pour écarter les débris projetés en tous sens. Il n'y prêtait cependant aucune attention. Une seule image hantait son esprit : Martin englouti en une fraction de seconde par des turbulences. Pris dans ces remous, il risquait de tourner, tourner, jusqu'à avoir les ailes arrachées, et mourir asphyxié.

À mesure qu'ils s'éloignaient, les vents devenaient plus réguliers, et la chaleur moite qui montait des eaux tumultueuses retomba, remplacée par un courant plus frais. En revanche, l'averse ne se calmait pas. La pluie, chassée par les bourrasques, se déversait à l'oblique, presque à l'horizontale. La mer semblait fumer sous la violence des coups.

— Squad, rassemblement en FVS ! commanda Poot.

Ils adoptèrent aussitôt la Formation de Vol Standard. Soren fit pivoter son crâne pour chercher Martin à tribord. L'emplacement habituel du petit nyctale était inoccupé. Il leva alors le bec vers Ruby et distingua les touffes rousses de son ventre. Elle regardait en bas, secouant la tête avec tristesse. Il crut même voir une larme perler à ses paupières – à moins que ce ne fut du jus de « boulette ».

— À l'appel ! brailla Poot. Parlez bien haut, que je vous entende !

— Ruby, présente !

— Otulissa, présente !

— Soren, présent !

Silence. On n'entendait plus que le sifflement léger du vent s'engouffrant dans le couloir vide.

— Absence relevée. Poursuivez.

« Absence relevée ? Poursuivez. C'est tout ? » se dit Soren. Avant qu'il ait eu le temps de protester, une voix fluette s'éleva :

— Vif-Argent, présent.

— Noisette, présent. Je vais vomir...

— OÙ EST MARTIN, BON SANG ! hurla Soren, hors de lui.

— Une chouette manque à l'appel, conclut Poot. Lancez les recherches !

Un bruit de renvoi étouffé brisa leur élan. Puis une atroce puanteur les enveloppa. Soren supposa que Noisette avait mis sa menace à exécution, mais bientôt une mouette surgit des vapeurs de la mer d'Hoolemere, avec, accrochée à son bec, une petite créature mouillée et pantelante qui hoqueta :

— Martin... *burp*... présent !

4

Les bois aux Esprits

— Je ne sais pas si c'est à cause de mon plongeon ou de la puanteur, mais je me sens encore étourdi. Cela dit, l'odeur des mouettes sera mon parfum préféré à partir de maintenant.

Martin se retourna pour saluer Smatt, la mouette qui l'avait sauvé de la noyade.

— Oh, ce n'était pas grand-chose, fit celle-ci en baissant la tête d'un air modeste.

Le pauvre Martin avait réalisé un tas d'acrobaties involontaires. Il avait d'abord été aspiré vers le haut dans une sorte de cheminée chaude et étroite. Lorsque celle-ci avait rencontré un courant froid, il s'était mis à tourbillonner, avant de faire une chute vertigineuse. Smatt, qui naviguait entre les strates chaudes et froides, avait foncé à sa rescousse et l'avait attrapé dans son bec comme s'il avait été un poisson – sans risquer de le confondre avec ses proies habituelles, qui étaient beaucoup plus grosses.

Le squad avait atterri sur le continent, dans une zone boisée qui avançait dans la mer. Le temps semblait calme. Cependant, en observant les environs, Soren trouva qu'une atmosphère étrange régnait dans la forêt. Malgré l'obscurité, une sorte de luminescence en émanait, à tel point que la lune était pâle en comparaison. L'écorce des arbres paraissait blanche, et ils étaient dépourvus de feuilles.

— À mon avis, dit Otulissa en étudiant le ciel, nous sommes entre deux averses.

Cette phrase secoua Soren. Otulissa essayait-elle de résumer la situation à la manière d'Ezylryb, le hibou le plus savant, le plus calé en météorologie ? Poot était un navigateur

exceptionnel, mais les connaissances d'Ezylryb leur faisaient cruellement défaut à présent. Otulissa s'en était rendu compte et en avait profité pour s'adjuger la place vacante d'experte en météo.

Poot jeta un coup d'œil alentour d'un air inquiet.

— Possible... Ou alors nous sommes dans un bois aux esprits.

Un frisson parcourut l'équipe.

— *Les Bois aux Esprits ?* murmura Martin.

— Hmm... J'imagine que si tu en as entendu parler, tu n'as pas très envie d'y passer la nuit, répondit Poot.

— Je ne sais pas si on a trop le choix, fit remarquer Ruby. Le cyclone souffle toujours. Je l'ai vu et je vous assure qu'il vaut mieux ne pas plaisanter avec ce genre de monstre.

— Bon, les copains, moi, je décampe, lança Smatt en agitant les ailes.

Et il dégagea du même coup une bouffée pestilentielle.

La mouette lorgna Poot avec un regard chargé de crainte, décolla, puis disparut en un éclair.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Poot ? demanda Vif-Arget d'une voix chevrotante.

— Ruby a raison, on n'a pas vraiment le choix. Il n'y a plus qu'à espérer qu'on ne déranger pas les scromes.

— Des scromes ! gémirent les deux poussins.

— Pff ! Moi, je n'y crois pas, affirma Martin.

Il frappa sa petite patte contre le sol moussu et, comme pour prouver sa détermination, se mit aussitôt en quête d'un creux.

— Fais attention, ne choisis pas n'importe quel coin, cria Poot. Malheur à toi si tu croises un scrome !

Après avoir été ballotté par de violentes rafales, puis projeté dans la mer, Martin se souciait sans doute peu de rencontrer des scromes – ces âmes en peine qui n'avaient pas réussi à rejoindre Glaumora, le paradis des chouettes. Mais Noisette et Vif-Arget se mirent à pleurer à chaudes larmes.

— Allons, ressaisissez-vous, les gronda Otulissa. Cette lumière bizarre est due à une illusion d'optique, rien de plus. Il s'agit d'un phénomène scientifique. Strix Emerilla a écrit un livre passionnant à ce sujet, intitulé *Anomalies spectrométriques : comment analyser les modifications*

déformés et de luminosité. Je vous assure, les scromes n'existent pas.

— Si, ils existent ! répliquèrent les petits d'un même cri strident.

— C'est ma mamie qui l'a dit, d'abord ! fit Noisette en trépignant.

— J'en ai assez entendu sur vos mamies, lâcha Otulissa. Poot, combien de temps devra-t-on rester ici ?

— Le temps qu'il faudra. On ne peut pas repartir avec les deux petits tant que le cyclone n'est pas passé. Ils manquent d'expérience, ce serait trop dangereux.

— Alors on est coincés ici avec les scromes ? protesta Noisette.

Cette nouvelle déclencha une cascade de lamentations chez Vif-Argent. Ruby excédée, se posa devant les oisillons. Elle semblait deux fois plus grosse que d'habitude car ses plumes rousses étaient tout ébouriffées – un réflexe chez les chouettes en colère. Dans la lueur blanche et surnaturelle de la forêt, elle ressemblait à une braise géante.

— J'en ai marre de vous entendre chouiner. Je me fiche complètement qu'il y ait des scromes ici. J'ai faim et je suis fatiguée. Je veux manger un bon gros rat ou un campagnol, ou même de l'écureuil s'il n'y a rien d'autre. Ensuite, j'irai dormir. Et vous avez intérêt à boucler vos becs, sinon vous verrez de quel bois je me chauffe !

Tous regardèrent Ruby avec stupéfaction.

— Organisons la chasse, proposa Otulissa.

— Oui, sans perdre une seconde, approuva Poot en voletant autour des apprentis. Je me demande ce qu'on va dégoter dans ce bois.

Il était évident que les initiatives d'Otulissa l'embarrassaient. S'il était un navigateur génial, il n'était sûrement pas un leader-né. À cet instant, Soren, Ruby et Martin déplorèrent plus que jamais l'absence d'Ezylryb.

Néanmoins, Poot finit par réagir. Il commença à s'affairer, fit gonfler ses plumes et tâcha du mieux qu'il put de parler avec autorité.

— Soren : toi et Ruby, vous couvrirez le carré nord-est. Allons-y, les jeunes, du nerf ! On a des becs affamés à nourrir. Martin et Otulissa, vous ratisseriez la zone sud-ouest. Moi, je reste ici avec les oisillons.

— Ha ! J'ai l'impression que Poot a peur des scromes, s'exclama Ruby en s'élevant entre les branches. C'est pour ça qu'il nous envoie. Et toi, Soren, tu as les chocottes ?

À mesure qu'ils gagnaient en altitude, l'étrange brume qui flottait au niveau des arbres blancs sembla s'évaporer.

— Un peu, avoua-t-il.

— Au moins, tu es honnête.

— En réalité, l'idée de voir des scromes me fait surtout de la peine... Tous ces esprits qui n'ont pas pu aller jusqu'à Glaumora – tu ne trouves pas ça triste, toi ?

— Hmm... peut-être.

« Peut-être ? » Soren la regarda en clignant des yeux. Lui, il trouvait cela horrible, mais Ruby ne brillait pas par sa sensibilité. Elle était très douée pour les manœuvres en vol, elle était rigolote, gentille – ça, d'accord. Elle devait sûrement ressentir des émotions profondes dans son gésier, comme tout le monde, cependant elle n'était pas du genre à s'y attarder. Quoique...

— Pourquoi ils ne sont pas parvenus à aller jusqu'à Glaumora, d'après toi ? l'interrogea-t-elle.

— Je ne sais pas. Mme P. prétend qu'ils ont encore des affaires à régler sur terre avant de partir.

— Mme Pittivier ? Comment le saurait-elle ? C'est un serpent.

— Parfois, j'ai l'impression qu'elle en sait plus que nous sur notre propre espèce.

Soudain, Soren pencha la tête.

— Chuuuut !

L'ouïe extraordinaire des chouettes effraies suscitait l'admiration de tous.

— Il y a un écureuil en bas, murmura-t-il.

En réalité, il y en avait trois. Ruby, rapide comme l'éclair, en attrapa deux d'un seul coup de patte. Ils eurent plus de chance que Martin et Otulissa, qui revinrent avec deux minuscules souris.

— Vous pouvez prélever la part des chasseurs, leur indiqua Poot.

En général, les chouettes qui rapportaient un butin choisissaient leurs morceaux en premier. Soren prit une cuisse d'écureuil. Une fois que son gésier eut écarté les os et la fourrure, il ne restait pas grand-chose. L'animal était maigrichon et sa chair manquait de saveur. Les Bois aux Esprits ne regorgeaient pas vraiment de rongeurs dodus et juteux. Soren eut alors une pensée répugnante. Et s'ils se nourrissaient de scromes ? Et s'ils constituaient eux-mêmes la chasse gardée de ceux-ci ? *Brrr*, mieux valait ne pas y songer.

Pendant qu'ils terminaient leur repas, le jour commença à dissiper les ténèbres. Mais avec cette brume qui s'accrochait aux branches des arbres, on avait l'impression que les bois ne sortiraient jamais du crépuscule.

— C'est l'heure de dormir, annonça Poot. Profitez bien de ces quelques heures de sommeil. Il faudra décamper avant la nuit. Ne craignez rien, il n'y a pas de corbeaux par ici.

Il tourna le cou lentement, balayant la forêt du regard.

— Non, juste des fantômes, se plaignit Noisette.

— Noisette, ne t'y mets pas ! lâcha Martin d'un cri strident.

— Allons, allons, Martin ! Je n'aime pas beaucoup ce ton, jeune mâle, gronda Poot d'une voix qui se voulait « ezylybesque ». Étant donné que nous sommes dans les Bois aux Esprits, on aurait intérêt à rester au sol pour dormir, plutôt que de se percher dans ces maudits arbres.

Il pivota la tête en sens inverse, et scruta les arbres lugubres qui les encerclaient. La brume dessinait sur leurs troncs des yeux cruels et des sourires moqueurs. Le silence envahit le groupe. Soren entendait presque s'accélérer les battements de cœur de ses compagnons. Apparemment, cette histoire de scromes n'était pas une blague. Même Ruby était anxieuse à présent. Dormir par terre était plus qu'inhabituel, pour une chouette. À part, bien sûr, pour les chouettes des terriers qui vivaient dans le désert, comme Spéléon. Au sol, on s'exposait à de nombreux dangers. On était à portée des prédateurs... Des rats laveurs, par exemple.

Poot était si nerveux qu'il n'arrivait pas à les fixer dans les yeux, comme l'aurait fait Ezylyb.

— Oh, je sais ce que vous êtes en train de vous dire, reprit-il. Vous pensez qu'il n'est pas naturel pour un oiseau de dormir par terre. C'est vrai, mais ces bois ne sont pas naturels. Des scromes habitent dans les troncs et mieux vaut les laisser en paix. Je suis plus vieux que vous et j'ai davantage d'expérience. Faites-moi confiance : mon gésier me donne des frissons désagréables et il n'a pas l'habitude de s'emballer pour rien.

— Le mien aussi, pépia Vif-Argent.

— Pff... il doit faire la taille d'un petit pois ! murmura Martin.

— Ne vous affolez pas, les jeunes. Soyez vigileux, c'est tout.

— Hum... Vous voulez dire « vigilants » ? releva Otulissa.

— Ne jouez pas à la plus maligne avec moi, mademoiselle Je-sais-tout ! Bon, on va organiser un roulement pour monter la garde. Je commence avec Martin. Otulissa et Ruby, vous prendrez la relève. Soren, tu passeras en dernier. Tu seras tout seul, p'tit gars, mais ton tour sera moins long. Pas de panique !

« S'il n'y a aucune raison d'avoir peur, pourquoi il ne prend pas ma place, lui ? » se dit Soren. Cependant, un membre de squad ne remettait jamais un ordre en question, alors il garda ses réflexions pour lui. Ses camarades le contemplaient maintenant avec une expression compatissante. Martin fit un pas en avant.

— Je resterai avec toi.

La jeune effraie dévisagea le petit nyctale.

— C'est très gentil, Martin, mais je refuse : il faut que tu te reposes. Ta dois être épuisé après ton grand plongeon. Ne t'en fais pas, ça ira.

— Si, j'insiste.

— Non, je m'en sortirai tout seul, répliqua-t-il avec fermeté.

En vérité, ils étaient tous si angoissés pendant le premier tour de garde, et le sol était si inconfortable que personne ne put fermer l'œil. Puis, quand l'obscurité s'effaça et que le blanc des arbres se mêla à la lumière laiteuse du matin, ils finirent par piquer du bec. Une à une, les têtes basculèrent en avant sur les

poitrines ou en arrière, à la façon des oisillons qui calent leur crâne entre leurs épaules.

— C'est ton tour, Soren, annonça Ruby. Ne t'inquiète pas, il n'y a rien par ici. Ni raton laveur ni scrome – pas même un scrome de raton laveur.

Elle rit en chuintant doucement, à la manière « chouette ».

Soren se dirigea vers le monticule qui servait de poste d'observation, au centre d'une petite clairière. Il déploya ses ailes et, d'un bond, il atteignit le sommet. Le brouillard s'était à nouveau épaissi. Une légère brise soufflait entre les bosquets, transformant la brume en tourbillons cotonneux. Certaines nappes étaient longues et effilées, d'autres compactes et bouffies. Soren repensa aux jacasseries des oisillons, avant la rencontre avec le cyclone. Ils étaient agaçants, mais ils étaient quand même mignons. Dire qu'il devait leur ressembler, étant petit ! Il avait à peine connu ses parents avant d'être enlevé, et n'avait jamais vu ses grands-parents, faute de temps. La brume tournoyait autour de lui, créant des figures changeantes. C'était amusant : on pouvait jouer avec ce brouillard comme avec les nuages. Le jeu consistait à découvrir des images. Un raton laveur ici ; là, un cerf bondissant par-dessus une souche ; et plus loin, un poisson surgissant d'une rivière. Soren essayait parfois de s'inventer des histoires avec ces drôles de personnages.

Les vapeurs de brume se condensèrent alors en une masse informe, puis se séparèrent en deux houppes, avant de revêtir des contours vaguement familiers. Voyons... un corps duveteux, doux et chaud... Il crut percevoir un appel et pourtant il n'entendit aucun son. Comment était-ce possible ?

Soren s'immobilisa. Il se passait un truc. Il n'avait pas du tout peur. Il était juste triste – terriblement triste. Les deux silhouettes l'attiraient presque malgré lui. Elles étaient pelucheuses et leurs têtes étaient penchées d'une façon particulière, comme si elles l'écoutaient. Et elles l'appelaient en vrai. Elles parlaient, toutefois leurs voix résonnaient directement dans sa tête. Il n'était pas au bout de ses surprises car, peu après, il eut l'impression de quitter son corps. Ses ailes se déployèrent, il décolla... mais il était encore sur le monticule !

Ses serres demeuraient plantées sur le sommet mousseux et recouvert de lierre. C'était un double qui s'échappait de lui. Une silhouette pâle, vaporeuse et mouvante, semblable aux deux autres, s'éleva en direction d'un énorme arbre blanc à la lisière du bois. Puis un dialogue silencieux s'engagea :

— *C'est une illusion d'optique ?*

— *Non, ce n'est pas une illusion, Soren.*

— *Vous êtes des scromes ?*

— *Peu importe le nom qu'on nous donne.*

— *Maman ? Papa ?*

La brume frémit et scintilla, rappelant les reflets chatoyants du clair de lune sur un lac. Soren tendit une patte... transparente ! Cela ne l'empêcha pas de se poser sur la branche. Alors il prit conscience qu'il se sentait épanoui, heureux et serein, comme si ses peines étaient restées en bas avec son double. Il voulut toucher sa maman, mais sa serre passa au travers de la silhouette.

— *Est-ce que je suis en train de mourir ? Est-ce que je me transforme en scrome ?*

— *Non, mon chéri.*

Personne ne l'avait appelé « mon chéri » avec une voix si douce depuis son enlèvement. Il chercha à fixer les traits de ses parents, mais la brume n'arrêtait pas de bouger ; elle glissait et se recomposait sans cesse. Ils étaient reconnaissables, pourtant, malgré leurs contours flous et flottants. Soren n'avait aucun doute : c'était bien eux. Mais pourquoi, après tout ce temps, venaient-ils le chercher ici ?

— *Vous avez encore des affaires à régler sur terre ? C'est ça ?*

— *Oui, nous le pensons, répondit son père.*

— *Vous n'en êtes pas sûrs ?*

— *Nous ne sommes sûrs de rien, chéri. Si ce n'est que quelque chose ne tourne pas rond. Nous avons de mauvais pressentiments.*

— *Est-ce que vous essayez de me prévenir d'un danger ?*

— *Oui, en effet Mais nous ne savons pas exactement contre quoi te mettre en garde.*

Soren se demanda s'ils étaient au courant des crimes commis par Kludd. Il voulut leur raconter comment leur fils aîné l'avait poussé du nid. En vain. Le mécanisme de son cerveau s'enraya. Des phrases désordonnées se mirent à couler à flots de son bec, sans susciter la moindre réaction de ses parents. Ils n'entendraient rien s'il n'employait pas cet étrange langage silencieux qui était le leur. Si la communication était rompue, comment ferait-il pour leur expliquer ce qui était arrivé ? Et comment allaient-ils, eux, lui décrire le danger qui le guettait ?

— *Méfie-toi de Bec d'Acier !*

Les mots avaient explosé soudain dans sa conscience : Noctus, son père, s'était exprimé d'une voix fatiguée, essoufflée, comme s'il venait d'épuiser toutes ses réserves d'énergie. Presque aussitôt, il s'évanouit sous les yeux de son fils. Puis sa compagne se dissipa à son tour. Les vapeurs s'éparpillèrent et se désagrégèrent peu à peu. Soren tenta de les retenir avec ses griffes en criant :

— Ne partez pas ! Ne me laissez pas ! Revenez !

— Qu'est-ce que tu racontes, petit ? Tu veux tous nous réveiller ou quoi ?

Il était de retour au sol. Poot clignait des paupières en face de lui. Il n'y avait plus une miette de brouillard dans la clairière.

— Pardon, Poot. Je suis allé me percher dans cet arbre. J'avais cru voir un truc.

— N'importe quoi ! Je me suis réveillé il y a cinq minutes et tu étais à ton poste, ici. Vif, les mirettes écarquillées – une parfaite vigie ! Tu avais intérêt, d'ailleurs, sinon je t'aurais arraché quelques plumes au croupion, fais-moi confiance !

— J'étais ici ? s'écria Soren, incrédule.

— Évidemment, répliqua Poot en le fixant avec une expression interloquée, un brin préoccupée. Je l'aurais remarqué, si tu étais allé te planquer dans les branches.

« Alors, ce n'était qu'un rêve ? Pourtant, tout avait l'air bien réel. Je suis sûr d'avoir entendu les voix de papa et maman dans ma tête. *Leurs* voix. »

— C'est l'heure de décoller, déclara Poot.

Il étudia le ciel. Il virait au violet sombre et des nuages roses se découpaient.

— Le vent souffle dans le bon sens. On va profiter d'une brise qui se dirige vers l'ouest et on naviguera tranquillement en allure de large.

Cela signifiait qu'ils voleraient sans peine, non pas en vent arrière, mais légèrement de biais pour bénéficier d'une vitesse régulière et agréable.

Les coéquipiers de Soren sortirent peu à peu du sommeil.

— En formation ! ordonna Poot.

Ils devaient effectuer un décollage au sol, ce qui était plus difficile que de s'élancer d'une branche. La joyeuse troupe s'exécuta néanmoins. Soren et Martin furent les derniers à partir. Ils s'élevèrent en spirale et furent bientôt loin des Bois aux Esprits.

Quand Soren regarda en arrière, il vit la brume se reformer dans leur sillage. Telle une longue écharpe soyeuse, elle s'enroula de nouveau autour des troncs. Il scruta de toute la force de ses yeux dans l'espoir d'apercevoir les deux silhouettes familières. Mais une nappe de brouillard épaisse et compacte recouvrait la forêt à présent. S'il avait pu voir au travers, Soren aurait peut-être distingué une jolie plume presque translucide flotter sous la frondaison d'un arbre. Une plume semblable aux siennes.

5

Chez Bubo

Soren était rentré depuis deux jours. Il n'avait rien révélé de sa mystérieuse expérience dans les Bois aux Esprits, pas même à ses meilleurs amis ni à sa sœur. Cependant, chaque matin, en s'endormant, il rêvait des scromes de ses parents. Cette rencontre n'avait-elle été qu'un songe ? Les mots terribles, « Bec d'Acier », résonnaient dans son esprit et son gésier frémissant. Ils semblaient chargés de nouvelles menaces, plus terrifiantes d'heure en heure.

— Quelque chose te fait peur et te hante jour et nuit, je le sais, lui dit Spéléon, un soir qu'ils étaient assis ensemble à la bibliothèque après la leçon de navigation.

— Non, mentit Soren.

Il avait entre les pattes un livre passionnant, mais il était si distrait qu'il relisait les mêmes phrases cinq fois de suite.

— Ah, non ? insista Spéléon.

La chouette des terriers était du genre pugnace. Les aigrettes blanches qui surmontaient ses yeux d'un jaune profond se mirent à vibrer. Soren soutint son regard. « Est-ce que je ne ferais pas mieux de lui parler des scromes ? Et de Bec d'Acier ? L'idéal serait d'être honnête et de raconter toute la vérité, mais... »

— Spéléon, il y a un truc qui me chiffonne, c'est vrai. Mais je préfère ne pas en parler pour l'instant. Tu comprends ?

— Bien sûr, Soren, répondit-il doucement. Quand tu seras prêt, je serai là pour t'écouter.

— Merci, Spéléon, merci beaucoup.

La chouette effraie se leva, referma son livre et alla le reposer sur l'étagère. Elle se trouvait à côté de la table où Ezylyrb était

toujours assis autrefois, absorbé dans ses lectures, grignotant ses éternelles chenilles séchées. La bibliothèque n'était plus la même sans le vieux hibou. Rien n'était plus pareil sans lui. Au moment où Soren se retournait pour partir, un ouvrage sur les métaux retint son attention. Les métaux ! Bien sûr ! Il devait aller voir Bubo à la forge, immédiatement. Si quelqu'un pouvait le renseigner sur Bec d'Acier, ce serait forcément lui.

Il s'envola du Grand Arbre, descendit en spirale, puis rasa le sol en direction de la grotte qui abritait la forge. La roche avait noirci au fil des années. C'était là qu'en compagnie des autres charbonniers, il rapportait les charbons ardents qui alimentaient les feux de Bubo, permettant la fusion des métaux utilisés dans la fabrication de nombreux objets : pots, casseroles, serres de combat, boucliers. Pour l'heure, le feu était étouffé et il n'y avait nulle trace du forgeron. Peut-être était-il plus loin à l'intérieur ?

Bien qu'il ne soit pas une chouette des terriers, Bubo préférait vivre dans les cavernes plutôt que dans les branches. Comme il l'avait un jour expliqué à Soren, les forgerons, qu'ils soient hibou grand duc, harfang ou chouette lapone, étaient attirés par les sols où naissaient les minerais et les métaux.

Soren pénétra dans la zone d'ombre, sous la corniche. Plusieurs mètres devant lui, les mobiles accrochés au plafond scintillaient. Ils étaient faits de fragments de verre coloré ; lorsque la lumière se faufilait à l'intérieur de la caverne et les taquinait, des reflets bigarrés dansaient dans l'air et dessinaient des ronds de couleurs sur les murs. Ce soir-là, cependant, leur éclat était pâle. La nouvelle lune était mince comme un fil.

— Bubo ! cria Soren. Bubo !

— C'est toi, Soren ?

Un colosse émergea de l'obscurité. Les grands ducs étaient de gros hiboux, certes, mais Bubo était d'une taille inhabituelle. Il écrasait Soren de sa hauteur. Ses deux aigrettes étaient très broussailleuses et lui donnaient une allure menaçante. Sous cet aspect imposant se cachait toutefois un grand cœur. Le plumage de Bubo sortait de l'ordinaire. Ses rémiges gris foncé, marron et noir, typiques de son espèce, étaient saupoudrées de rouge vif et de jaune doré, les couleurs des feux les plus chauds.

« Flagadants » était le terme utilisé par les maîtres des forges pour les distinguer des feux communs. On pouvait ainsi dire de Bubo qu'il avait une robe flagadante, comme s'il s'était servi des flammes de sa forge pour décorer l'habit plutôt terne des grands ducs.

— Qu'est-ce qui t'amène, fiston ?

— Bec d'Acier, lâcha Soren de but en blanc.

— Bec d'Acier ! s'étrangla Bubo. Que sais-tu de lui, petit ?

— Lui ? Alors, c'est un mâle ?

Jusqu'à présent, Soren avait supposé qu'il s'agissait d'une chose – un objet à la fois mystérieux et terrifiant, dans le style de ces fameuses paillettes qu'il était forcé de récolter à Saint-Ægo. Bubo en personne lui avait expliqué qu'elles étaient de minuscules particules de métal dotées de « propriétés magnétiques », selon ses termes. Il avait précisé que lorsque ces éléments étaient rassemblés en quantité suffisante, cela créait une force appelée « champ magnétique ». Soren ne savait plus quoi penser maintenant. D'un côté, il était soulagé que Bec d'Acier n'ait rien à voir avec les paillettes, de l'autre... pourquoi Bubo était-il si agité ? M énorme et flamboyant hibou sautillait aux quatre coins de sa maison.

— Ne t'approche surtout pas de lui ! Je ne veux pas que tu t'attires des histoires avec cette chouette, tu m'entends ?

— Bec d'Acier est une chouette ?

— Oh, oui...

— De quelle espèce ?

— On ne sait pas trop... De la pire espèce, pour sûr.

Soren était déconcerté.

— Personne ne l'a jamais vu ?

— Si, mais il porte un masque en métal qui lui couvre presque tout le visage.

— Pourquoi ?

— Va savoir..., marmonna Bubo d'un ton qui signifiait qu'il n'avait pas très envie d'en discuter. Certains disent que son vol est aussi bruyant que celui d'une chevêchette. Cependant il est beaucoup trop gros pour être une chevêchette, je peux te l'affirmer. C'est peut-être une effraie – une énorme, alors. Pas tout à fait aussi grande qu'une chouette lapone, mais pas loin.

On prétend aussi que ses aigrettes ressemblent à celles des grands ducs, comme ton serviteur. D'autres jurent le contraire. Il y a toutefois une vérité sur laquelle tout le monde s'accorde.

— Ah, oui ? Laquelle ?

— C'est l'individu le plus violent des royaumes de chouettes et de hiboux, murmura Bubo. Le plus méchant qui ait jamais existé sur terre.

Soren eut l'impression que son cœur lâchait. Quand sa bande et lui étaient en voyage vers le Grand Arbre de Ga'Hoole, ils avaient rencontré par hasard une chouette rayée agonisante. À l'époque, il leur avait paru évident que le crime avait été perpétré par les lieutenants de Saint-Ægo. Pourtant, quand Gylfie lui avait demandé si les guerriers de Saint-Ægo étaient responsables de son état, le mourant avait répondu dans un dernier souffle : « Si seulement ! Non, ceux-là sont bien pires... Les sbires de Saint-Ægo sont des agneaux en comparaison. »

Impossible pour Soren, Gylfie, Perce-Neige et Spéléon d'imaginer pires tueurs que ceux de l'orphelinat. Qui était cet ennemi sans nom et, à en croire Bubo, sans visage ? Les quatre copains étaient si terrorisés par ce monstre – ou ce groupe de monstres – inconnu qu'ils ne l'appelaient plus que le « Si seulement ». Les rares fois où ils avaient osé poser des questions à son sujet aux adultes du Grand Arbre de Ga'Hoole, ceux-ci, en particulier les rybs, s'étaient empressés de détourner la conversation. Du moins jusqu'à aujourd'hui.

Bubo ne cherchait jamais à fuir les questions d'un plus jeune. Ce n'était pas son genre. Soren le savait et se permit d'insister.

— Vous savez, Bubo, qu'avec Gylfie, Perce-Neige et Spéléon, on a rencontré une chouette rayée mourante dans les Monts-Becs ?

— Oui, j'en ai entendu parler, ainsi que du lynx que vous avez tué tous les quatre – avec la manière, en plus ! Alors, petit, on a lâché un charbon ardent pile sur son œil, hein ? Tu étais à quelle hauteur, dis-moi ?

— Oh, je ne sais pas... Mais, Bubo, vous croyez que c'est Bec d'Acier qui a fait le coup ?

— Très possible, en effet. Et même probable ! Si tu as bien appris tes leçons de mathématiques, tu devrais savoir qu'un

événement probable a plus de chances d'arriver qu'un événement possible. En d'autres termes, probable est plus possible que possible.

Il arrivait parfois à Bubo de partir dans des digressions interminables, et il était très difficile de lui faire reprendre le fil de la discussion.

— Oui, oui, bien sûr. Je vois... Mais pourquoi est-ce possible, et même probable, que Bec d'Acier soit le coupable ?

— Eh bien, parce que la chouette rayée était un forgeron solitaire.

Soren ne comprit pas très bien où Bubo voulait en venir. Est-ce que les forgerons solitaires étaient souvent victimes de ce genre de drames ?

— Ah bon, fit-il. Mais...

— Mais quoi ?

— Bubo, je ne sais pas ce qu'est un forgeron solitaire.

— Tu ne sais pas ce... ?

Soren secoua la tête en fixant le bout de ses griffes.

— Il n'y a pas de quoi avoir honte, petit. Un forgeron solitaire fait le même boulot que moi, sauf qu'il n'est attaché à aucun royaume. Tu vois, ici, au Grand Arbre de Ga'Hoole, on est les seuls à connaître tous les usages du feu : on s'en sert pour la cuisine, pour allumer les bougies et, bien sûr, pour fabriquer les outils, les serres de combat, les pots, casseroles, chaudrons, etc. Ces solitaires, eux, ne l'utilisent que pour forger les métaux, en particulier pour modeler des serres de combat. Des armes, quoi.

— Ils les font pour qui ?

— N'importe qui. Tous ceux qui en réclament. Ils ne posent aucune question. Du coup, les clients ne se méfient pas et, l'air de rien, ils récoltent des tas d'informations intéressantes. Ils sont souvent en contact avec les charbonniers solitaires, qui leur refilent aussi leurs tuyaux.

— Des charbonniers solitaires ? Comme moi, Otulissa, Martin et Ruby ?

— À la différence près que ceux-là ne travaillent pas en équipe. Tu piges ? Chacun boulotte seul de son côté.

— Ils affrontent les feux de forêt sans personne pour les aider ?

Bubo hoch la tête.

— Pour en revenir aux forgerons, ce sont les mieux renseignés sur ce qui se passe dans les environs : ils savent exactement qui cherche à se procurer des armes, où, quand et comment. Cette chouette rayée était un furet.

— Ah, d'accord.

— Tu sais ce qu'est un furet ?

— Ben... une sorte d'agent secret ?

— En gros, oui. Ils sont tout yeux, tout oreilles, au cas où se produiraient des événements importants, et, après, ils nous les rapportent. Ils ne restent jamais longtemps quand ils viennent nous rendre visite. Ils aiment la vie sauvage. Je me rappelle la dernière fois que cette chouette rayée est venue ici, ça remonte à un bail. Ce n'était pas un rigolo. Non, plutôt un vieux briscard qui refusait qu'on lui cuise sa viande et qui n'aimait pas les manières. Il prétendait que la lumière des bougies et l'odeur de la cire lui retournaient le gésier.

Une idée germa dans la tête de Soren.

— Il existe d'autres forgerons solitaires ?

— Oh, oui. Quelques-uns. Il y a un harfang, à la frontière entre la Lande et le Pays du Soleil d'Argent.

— Il s'appelle comment ?

— « Il » ? Qu'est-ce qui te fait croire que c'est un mâle ?

— Euh... Elle ? rectifia Soren. Je n'avais jamais entendu parler d'une femelle forgeron.

— Eh bien, maintenant, si.

Bubo joua avec un de ses mobiles, qui capta la lumière d'une bougie. Des milliers de reflets ricochèrent sur les murs de la grotte.

— Elle s'appelle comment, alors ?

— Aucune idée. La plupart des solitaires gardent leur nom pour eux. Ils sont bizarres, tu sais. (Il plissa ses yeux ambrés et fixa la jeune effraie.) Ils sont imprévisibles et ont de drôles de fréquentations. Ce sont quand même des marchands d'armes, ne l'oublie pas. Si j'étais toi, Soren, je m'en tiendrais là.

C'était mal connaître l'apprenti charbonnier !

6

Le crève-cœur d'Églantine

— « Méfie-toi de Bec d'Acier. » Voilà ce que les scromes mont dit.

Soren était dans son creux, entouré de Perce-Neige, de Gylfie, de Spéléon et d'Églantine.

— Comme ça, à voix haute ? demanda Gylfie.

Elle rejoignit son copain par petits bonds et leva des yeux étonnés vers lui.

— Heu... non. Figurez-vous que les scromes ne parlent pas à voix haute.

— Alors comment tu peux être sûr que c'était papa et maman ? fit Églantine, la gorge serrée. Parce que, sinon, ça signifierait qu'ils sont morts. Hein, Soren ?

Les prunelles noir charbon de sa sœur s'embuèrent.

— Oui, Églantine, et on ne peut rien y changer.

— Ça, c'est sûr : quand on est mort, on est mort, lança Perce-Neige, avec sa délicatesse habituelle.

Gylfie se retourna et lui flanqua un bon coup dans les pattes.

— Gylf', pourquoi t'as fait ça ?

— Perce-Neige, elle vient juste de réaliser que ses parents sont morts. Tu pourrais montrer un peu plus de sensibilité !

— N'empêche que j'ai raison, grommela-t-il, légèrement embarrassé.

— Oui et non, objecta Soren. Vous voulez savoir comment j'ai pu entendre papa et maman, et comment je les ai reconnus ? Eh bien, c'est difficile à expliquer. En tout cas, je vous jure que c'était eux. J'étais en contact avec leur esprit, et leurs mots se formaient dans mon cerveau. D'abord, ils montaient comme du brouillard et puis après, ils prenaient forme. Et ensuite du sens

en émergeait. Je me sentais très proche d'eux. Il n'y avait aucun doute possible.

— Mais, Soren, pourquoi « oui et non » ? intervint Spéléon. Tu crois qu'ils ne sont ni vivants ni morts ?

— Selon Mme Pittivier, quand une chouette ne va pas à Glaumora tout de suite après sa mort, c'est qu'elle a encore des affaires à régler sur terre avant de partir. Je pense que papa et maman tenaient à me prévenir à propos de Bec d'Acier. Nous devons absolument le trouver, et je ne vois qu'un moyen : aller interroger le forgeron solitaire du Pays du Soleil d'Argent.

— C'est impossible, Soren, gémit Églantine. J'ai cours de navigation et de ga'hologie. Les rybs vont me tuer si je sèche. Surtout la prof de ga'hologie. Il paraît que ces jours-ci sont les plus importants pour l'Arbre.

La ga'hologie consistait à étudier et à entretenir le Grand Arbre, qui ne fournissait pas seulement un abri à ses occupants, mais aussi leur pitance grâce à ses noix et à ses baies. Il n'existait guère de partie de l'Arbre qui ne fut exploitée d'une manière ou d'une autre.

— Le temps de la cueillette des baies approche à grands pas, souligna Soren.

— Quel rapport ?

— Il va y avoir un festival, expliqua Gylfie. On n'aura pas cours pendant trois jours. À la place, on doit participer à la cueillette. Un grand banquet sera organisé à la fin. Normalement, la fête se prolonge sur au moins trois ou quatre jours. Il paraît que les rybs abusent toujours du vin de symphorine à cette occasion. Quand ils seront pompettes, on pourra filer en douce sans que personne s'en aperçoive.

— Ah, soupira Églantine, comme si son dernier espoir venait de s'envoler. Et il commence quand, ce festival ?

— Dans cinq jours, l'informa Spéléon.

— Cinq jours ! s'exclama-t-elle, paniquée.

— Oui, dit Soren. Mais il n'est pas question de déguerpir avant que le banquet soit déjà bien entamé, et celui-ci ne démarrera que dans huit jours.

— D'accord, approuvèrent les autres.

Ils commencèrent aussitôt à échafauder un plan. D'abord, ils devaient décider du nombre de membres à inclure dans l'expédition. Devaient-ils partir à cinq, ou inviter Martin et Ruby, par exemple ? Ce n'était peut-être pas une mauvaise idée. Les charbonniers connaissaient bien les habitudes des forgerons et Soren aurait sûrement besoin du soutien de ses coéquipiers face au forgeron solitaire. La dame harfang pourrait se montrer difficile. Et Églantine ? Était-elle assez forte pour l'accompagner dans ce voyage ? Elle lui semblait encore bien frêle, même si elle avait retrouvé son frère, la santé et ses esprits depuis deux mois. D'un autre côté, ne risquait-elle pas de se vexer si elle était écartée ?

— Pourquoi pas Otulissa ? proposa Gylfie.

— Jamais ! tonnèrent en chœur les garçons.

— Elle est incapable de tenir sa langue, grogna Perce-Neige.

— Il a raison, acquiesça Spéléon, elle va aller le claironner partout dans l'arbre.

— Je peux venir, Soren, hein ? demanda Églantine d'une petite voix.

— Tu te sens assez forte ?

— Bien sûr !

Il n'eut pas le cœur de refuser.

— Vous savez, reprit-il, j'ai réfléchi au sujet de ce Bec d'Acier et je pense qu'il pourrait être l'assassin de la chouette rayée. Vous croyez que...

Ses trois amis devinèrent ses craintes.

— Ezylyrb ! soufflèrent-ils.

— Ouais. Vous croyez qu'il a quelque chose à voir dans la disparition d'Ezylyrb ?

— Bon, pas de panique : il faut qu'on s'en tienne à notre stratégie, dit Gylfie.

— À mon avis, on devrait aller à la bibliothèque jeter un œil aux cartes, suggéra Spéléon.

— Bubo a dit que le forgeron se trouvait à la frontière entre la Lande et le Pays du Soleil d'Argent. Mais de quel côté de la frontière ? s'interrogea Soren.

— On appelle cette femelle le « forgeron solitaire du Soleil d'Argent », souligna Gylfie. Voilà de quel côté elle est.

Il y avait une foule de détails à régler. Fallait-il « emprunter » des serres de combat à l'armurerie ? Non, ils seraient aussitôt repérés, même si les adultes étaient éméchés. Quel temps allait-il faire ? Si le vent du sud soufflait, ils seraient ralentis dans leur trajectoire vers le sud-sud-est. Au milieu de tous ces bavardages et de l'excitation générale, Églantine se retira et se mit à sangloter en silence, recroquevillée dans son nid. Le duvet sentait beaucoup moins bon que celui de sa maman, et en plus, il y avait trop de mousse. Mais elle ne voulait pas que son frère la voie pleurer. Elle venait juste de lui affirmer quelle était assez forte et assez grande pour filer avec eux. Elle désirait tellement faire partie du groupe. Pas question qu'ils la prennent pour un bébé. En cas de gros chagrin, il n'y avait qu'un endroit où se réfugier : le creux de Mme Pittivier. Elle espérait que ses deux camarades de chambre seraient absentes. Les femelles serpents étaient de vraies commères. Il ne manquerait plus que tout le monde se moque d'elle dans l'Arbre.

Mme Pittivier, lovée dans un coin du nid, caressait tendrement l'aile d'Églantine.

— Allons, allons, chérie. Ça ne peut pas être si terrible ?

— Mais si, madame P. Vous ne comprenez pas.

— Pourquoi ne commences-tu pas par tout me raconter ?

La jeune effraie rapporta au serpent domestique ce que Soren avait vu dans la forêt et répéta ce que Perce-Neige avait dit à propos des morts.

— Après, Soren a expliqué que les scromes de nos parents étaient peut-être là pour régler une dernière affaire en rapport avec un dénommé Bec d'Acier. Je sais que je ne devrais pas raisonner comme ça, mais cela signifie qu'une fois le problème réglé, maman et papa iront à Glaumora et que je ne les reverrai plus jamais.

Mme P. resta silencieuse un moment. Si elle avait eu des yeux, nul doute qu'elle aurait pleuré.

— Non, répondit-elle, ce que tu ressens est normal. C'est naturel que tu veuilles revoir tes parents. Cependant, réfléchis à cette question : serais-tu plus heureuse si tu croisais leurs

scromes, et qu'ils te semblent très, très tristes et inquiets pour toi ?

Églantine cligna des paupières. Cela ne lui était pas venu à l'esprit.

— Comment était Soren à son retour ? continua Mme P. Était-il content ?

À bien y réfléchir, non. Au contraire, il semblait complètement abattu. On aurait dit qu'il portait toutes les peines du monde sur ses épaules. Comme d'habitude, la dame serpent lut dans ses pensées :

— Églantine, tu dois comprendre que ces scromes, même s'ils ne sont faits que de brume et de vapeur, peuvent devenir un terrible fardeau pour les vivants. J'ai compris ce qui s'était passé dès que Soren est rentré.

— Ah bon ? s'écria Églantine. (Le serpent hocha sa tête rose et ses écailles tressaillirent.) Comment ?

— Je te l'ai déjà dit : bien qu'aveugles, nous, serpents domestiques, avons des sens très développés et une grande sensibilité. Ce genre de choses ne peut pas nous échapper, d'autant que je vous connais par cœur. J'ai travaillé avec votre famille si longtemps. Je peux t'assurer que dès que l'un de vous deux n'est pas dans son assiette, je le sens immédiatement. Églantine, tu dois te faire à cette idée : une rencontre avec les scromes de tes parents ne te rendra pas le bonheur, ma chérie, crois-moi.

— C'est difficile à accepter, soupira-t-elle.

— Je sais. Mais songe plutôt aux souvenirs heureux, aux bons moments que tu as partagés avec eux.

— Comme quand papa nous racontait les histoires des chevaliers de Ga'Hooole pour nous endormir ?

— Oui, trésor, par exemple. Moi aussi, j'aimais l'écouter. Il avait une voix puissante, surtout pour une chouette effraie.

— Quand je pense que papa en parlait comme de personnages légendaires. Il ignorait que ces chouettes existaient pour de vrai, et que Soren et moi, un jour, on s'entraînerait avec elles pour devenir des gardiens de la nuit. Si seulement maman et papa savaient ça.

Églantine poussa un profond soupir.

— Je suis persuadée qu'ils le savent. N'est-ce pas justement pour cette raison qu'ils ont averti Soren du danger ? Ils étaient certains qu'avec Perce-Neige, Spéléon et Gylfie, vous seriez capables de résoudre leur problème. Car vous êtes déjà presque des gardiens de la nuit.

— Eux, oui. Mais moi...

— Pas encore ! s'exclama Mme P. en balançant la tête, comme si elle voulait effacer d'un geste les idées noires de la petite effraie. Cependant, tu y es presque. Que te dit ton gésier ?

Lorsqu'elle regagna son creux, Églantine se sentait nettement mieux. La nouvelle aventure qui se présentait commençait même à l'intéresser un tout petit peu.

La fête de la cueillette

Au Grand Arbre de Ga'Hoole, les quatre saisons portaient des noms particuliers. L'hiver était « l'époque de la Pluie blanche » ; il était suivi de « la Pluie d'argent », puis de « la Pluie d'or », et enfin, à l'automne, de « la Pluie rose ». Ces surnoms étaient liés aux teintes prises par les tiges de symphorine qui tombaient en cascade de la ramure du Grand Arbre. Leurs baies délicieuses composaient, avec la viande, la base du régime des chouettes de Ga'Hoole. Les plus mûres, accommodées en infusions ou compotes, entraient dans les recettes de gâteaux, de pains parfumés et de soupes. Les baies sèches, quant à elles, étaient appréciées pour leurs qualités nutritionnelles hautement énergétiques. On les servait au goûter ou en complément d'autres plats pour en relever le goût.

À présent, à l'époque de la Pluie rose, les baies sucrées et mûres se trouvaient à point pour être récoltées. Alors les chouettes délaissaient leur emploi du temps habituel et écourtaient leurs journées de sommeil pour cueillir les grappes. La ryb de ga'hoologie, une chouette des terriers appelée Fanon, supervisait la cueillette. Depuis une semaine déjà, tous les jeunes se relayaient sous ses ordres. Leur tâche consistait à couper les pousses à la bonne hauteur et à les rassembler en lieu sûr.

— Rappelez-vous, les enfants, qu'il ne faut en aucun cas couper au-dessus du troisième nœud, roucoulait-elle. Vous devez en laisser assez pour que la plante refleurisse à la Pluie d'argent et nous donne de beaux fruits l'an prochain.

Soren et son amie Primevère, une chevêchette qui était arrivée la même nuit que lui sur l'île de Hoole, volaient en tenant à deux une lourde liane.

— Elle est trop ennuyeuse, soupira Primevère. Quelle chance on a de ne pas être tombés dans son squad !

— Oui ! Assister à ses cours est déjà assez pénible. J'avais très peur pour Églantine.

— Non, c'était sûr qu'elle irait en sauvetage ! Elle y sera parfaite, avec l'oreille qu'elle a.

Soren ne pouvait s'empêcher de gamberger au sujet de leur future mission. Si tout se passait comme prévu, ils partiraient le soir même pour la frontière entre le Pays du Soleil d'Argent et la Lande, sitôt la récolte terminée.

Soudain, des hurras retentirent, suivis des premiers accords de la harpe. Miss Plonk et Fanon entonnèrent un chant solennel : *l'Hymne de la cueillette*.

*Cher Grand Arbre, nous te remercions
Des trésors que tu nous donnes chaque année.
Tes branches chargées de baies sucrées
Enchantent notre gésier et nourrissent notre dévotion.*

*Sans craindre la sécheresse, les vents du nord,
La chaleur torride ou le froid hivernal,
Grâce à ta bonté libérale,
Nous nous fortifions l'âme et le corps.
Toujours nous promettons d'entretenir avec tendresse
Ton écorce, tes racines, tes branches épaisses –*

À la surprise générale, une voix rauque s'immisça dans leur duo. C'était Bubo, qui se mit à brailler gaiement :

*Buvons, buvons à la santé du vieux Ga'Hoole,
Tigatigadou tigatigadou !
Tous avec moi, mes amis, en chœur abreuvs-nous
De ce vin fruité qui nous rend fous !*

Tandis que l'enthousiasme de Bubo gagnait la foule, Otulissa se glissa à côté de Soren et de Primevère.

— Miss Plonk me surprendra toujours. Elle est en train de se pavaner avec une rose au bec, en frétilant de la queue. Elle a de ces manières ! Et Fanon n'avait pas terminé son hymne que ce vieux malotru nous cassait la tête avec sa chanson vulgaire. Consternant !

Soren se jura que s'il entendait la chouette tachetée prononcer une fois de plus le mot « consternant », il l'assommerait. Au moins, elle aurait une bonne raison de se plaindre d'avoir mal au crâne. Pour le moment, il se contenta de rétorquer :

— Décoince ta pelote, Otulissa. C'est une fête, au nom de Glaucis ! On ne va pas passer notre temps à chanter des hymnes.

— Je suis d'accord avec lui, ajouta Primevère. On est là pour rigoler. D'ailleurs, j'espère bien apprendre de nouvelles blagues de mous du croupion ce soir.

— Oh, ça, par exemple ! s'exclama Otulissa, sincèrement choquée. Primevère, tu sais bien qu'elles sont strictement interdites pendant les repas.

— Oui, mais quand tous les adultes seront pompettes, je parie que c'est eux qui sortiront les meilleures.

— Pas Strix Struma, ça m'étonnerait.

Strix Struma était une vénérable chouette tachetée qui enseignait la navigation. Elle était aussi élégante que redoutable, et elle était très aimée, en particulier d'Otulissa qui l'adulait. Il était en effet difficile de l'imaginer en train de s'adonner à une activité vulgaire. Vexée comme un pou, Otulissa prit son envol et rejoignit l'entrée du Grand Creux.

Deux hiboux maintenaient les rideaux de mousse écartés pour laisser entrer les convives. Cela rappela à Soren la nuit où, avec Gylfie, Perce-Neige et Spéléon, il avait pénétré à l'intérieur du Grand Arbre pour la première fois. Presque un an plus tard, il le découvrait tapissé de branches de symphorine illuminées par des centaines de bougies. Les festivités avaient commencé et des chouettes descendaient en piqué au son de l'instrument fétiche des chevaliers de Ga'Hoole. La grande harpe végétale était posée sur une corniche, où s'affairaient les dames serpents de la guilde

des harpistes. Leurs corps roses miroitaient pendant qu'elles se glissaient entre les cordes. Soren chercha des yeux Mme P. Celle-ci était une « funambule ». Elle figurait parmi les harpistes les plus talentueuses, capables de sauter des octaves. En général, elle était chargée du *sol* bémol. Ah, la voilà !

Il aperçut ensuite Otulissa, qui volait aile contre aile avec Strix Struma, interprétant une sorte de valse légère appelée la Glaucana. Puis ce fut au tour de Bubo de se mettre en piste avec Miss Plonk. Ils dansaient une gigue effrénée en riant à s'en péter le gésier.

— Ils ont déjà picolé, j'ai l'impression, lança Gylfie en déboulant près de Soren.

Ce dernier faillit répondre : « Ça ne risque pas de nous arriver. » Car d'ici quelques minutes, ils s'en iraient discrètement vers la cachette du forgeron solitaire. Il ne restait plus qu'à attendre que tous leurs compagnons aient le bec au fond d'une tasse, ou plutôt d'une de ces coquilles de noix de Ga'Hoole remplies à ras bord de vin de symphorine ou d'hydromel. Mais il ne pouvait rien dire pour l'instant, parce qu'il était à côté de Primevère qui ne faisait pas partie de l'aventure. Martin et Ruby n'étaient pas loin non plus. En définitive, la petite bande avait décidé de ne partir qu'entre copains, comme au bon vieux temps. Églantine serait la seule nouvelle recrue. D'ailleurs, en vérité, Soren avait de sérieux doutes au sujet de sa sœur.

Le plan était simple. Une fois la fête bien avancée, les danseurs sortiraient poursuivre leurs ébats entre les branches. Il leur serait alors plus facile de s'éclipser. Ils étaient convenus de s'enfuir un par un, si possible, et de se retrouver aux falaises, à la pointe de l'île. Les chouettes se rendaient rarement de ce côté de Hoole, car c'était le point le plus éloigné de la côte continentale. Toutefois, cette nuit, le vent était doux et favorable, de sorte que la traversée ne serait pas trop longue.

La soirée n'en finissait pas. Les adultes se montraient de plus en plus éméchés, mais il n'y avait pas moyen de les attirer hors du Grand Creux. Otulissa avait insisté pour partager une danse avec Soren. Cela ne l'enchantait guère : il se sentait maladroit et

ridicule quand il dansait. Et voici qu'Otulissa se proposait de lui apprendre cette danse stupide : le glauc-glauc.

— Regarde, Soren, ce n'est pas compliqué. Il faut faire un, deux, glauc-glauc-glauc. Et pareil en arrière : un, deux, glauc-glauc-glauc, lui expliqua-t-elle, battant des cils et froufroutant des rectrices.

Grand Glaucis, est-ce qu'elle le draguait ? Alors, tant qu'à faire, autant profiter de la situation.

— Tu sais, Otulissa, je crois que je m'en sortirais mieux si on allait dehors.

— Excellente idée !

Avec un peu de chance, les autres couples les imiteraient.

Perce-Neige dansait le glauc-glauc avec une jeune femelle lapone quand Soren croisa son regard. Ils se comprirent sans un mot, et Perce-Neige s'empressa de conduire sa partenaire dehors.

Les autres danseurs ne tardèrent pas à les suivre et, bientôt, tout ce petit monde virevolta autour du Grand Arbre dans un glauc-glauc des plus déchaînés. Églantine avait été invitée par une chouette tachetée. « Parfait ! » se réjouit Soren. Il savait qu'Otulissa avait un faible pour ce mâle, qui descendait d'une grande famille, aussi ancienne et distinguée que la sienne. Les deux effraies s'arrangèrent pour se rapprocher l'un de l'autre, en slalomant entre les branches.

— Pardon, mais pourrais-je danser un instant avec ma sœur ?

Quand Otulissa vit qui était son nouveau cavalier, elle faillit piquer dans les orties.

Soren et Églantine dérivèrent discrètement vers Gylfie et Spéléon qui formaient un couple hors du commun. La chouette des terriers se révélait aussi douée pour valser dans les airs que pour marcher. Un style unique.

— Vise un peu, Soren : je danse le glauc-glauc sur un rythme à quatre temps ! C'est incroyable. Ça fait un carré. Prête, Gylf ?

— Prête, Spélichou !

« Spélichou ? » C'était le bouquet. Ils étaient tous soûls ou quoi ?

— Bon, écoutez ! lança sèchement Soren. Ça va être l'heure. J'ai l'impression que les autres sont assez éméchés.

— Je confirme : Miss Plonk s'est carrément évanouie, annonça Perce-Neige, qui avait abandonné sa cavalière.

— Évanouie ? s'écrièrent ses copains.

— Oh, il faut que j'aille voir ça ! dit Gylfie.

Avant que Soren ait pu les arrêter, les trois compères avaient déjà filé.

Au fond du Grand Creux, à l'intérieur d'une niche creusée dans la paroi d'une galerie, gisait en effet une énorme touffe de plumes blanches. Octavia rampait dans sa direction en pestant :

— Et voilà ! Chaque année, c'est la même histoire. Quand on ne tient pas l'alcool...

Un grand « Aaaaah ! » couvrit soudain ses ronchonnements.

— La comète ! cria quelqu'un.

Le ciel s'embrasa et une lumière flamboyante se déversa dans le creux. Les plumes de Miss Plonk prirent des reflets écarlates et, au même instant, Octavia tourna la tête vers Soren. Le vieux serpent sans yeux semblait le transpercer du regard.

« Se doute-t-elle de quelque chose ? Aurait-elle deviné nos projets ? » Soren frissonna.

— À nous de jouer, murmura-t-il. Je pars en premier. Églantine me suit, puis Gylfie, Spéléon, et Perce-Neige en dernier. On se retrouve aux falaises !

Sur ce, il s'envola prestement vers la sortie. Tandis que les rideaux de mousse s'écartaient, il sentit l'attention d'Octavia s'accroître sur ses épaules. Dehors, la nuit était teintée de rouge. La lune n'était qu'un mince crochet d'argent piqué à l'horizon. Dans la lueur de la comète, elle ressemblait à une griffe maculée de sang.

8

Lune écarlate

— Où est passée Églantine ? râla Soren, nerveux. Elle devait partir juste après moi. Vous croyez qu'elle a eu peur ?

— Elle s'est peut-être fait attraper ? suggéra Gylfie.

— Oh, par Glaucis ! J'espère que non. On ne va pas pouvoir l'attendre indéfiniment.

— J'entends quelqu'un ! s'écria Spéléon.

Les chouettes étaient d'une discrétion exceptionnelle en vol, à part les chevêchettes communes et elfes qui ne possédaient pas de « peigne », cette frange soyeuse située sur le bord d'attaque des rémiges. Il leur fut donc facile d'identifier les battements d'ailes que Spéléon avait repérés : c'était Primevère, sans erreur possible. Soren, qui avait volé derrière elle à de nombreuses reprises en cours de navigation, la reconnut aussitôt. Mais que fabriquait-elle ici... en compagnie d'Églantine ?

— Je sais ce que tu vas dire, lâcha celle-ci, essoufflée, en atterrissant à côté de son frère.

— Primevère, qu'est-ce que tu fiches ici ? explosa-t-il.

La chevêchette baissa timidement les yeux.

— J'avais envie de venir, Soren. Tu as été si gentil avec moi quand je suis arrivée au Grand Arbre. Tu es resté auprès de moi toute la nuit, alors que je venais de perdre mes parents, mon nid, mon arbre et les œufs.

L'histoire de Primevère était bien triste. Son papa et sa maman étaient partis combattre à la frontière. Ils croyaient laisser leur fille et leurs œufs en sécurité, cependant un feu de forêt s'était déclaré pendant leur absence. Primevère avait été secourue par les chouettes de Ga'Hoole, mais elle n'avait plus jamais revu les siens. Soren n'était pas dupe : il connaissait la

véritable raison de sa venue. Elle était originaire du Pays du Soleil d'Argent et voulait sûrement y retourner pour essayer de retrouver sa famille. Or, tel n'était pas l'objectif de cette mission.

— Primevère..., commença-t-il en fixant la petite chouette de ses yeux noirs et brillants.

— Je sais ce que tu vas dire, Soren.

Décidément ! Puisque tout le monde semblait lire dans ses pensées, pourquoi prendre la peine de parler ?

— Je ne viens pas pour chercher mes parents, je te le jure. Ils sont morts, de toute façon.

— Comment peux-tu en être certaine ? demanda Gylfie.

— Tu te rappelles le lendemain de la visite de Maxi, l'été dernier ?

Soren ne l'oublierait jamais : c'était la date à laquelle sa sœur était enfin redevenue elle-même, pour la première fois depuis leurs retrouvailles. Jamais il n'y avait eu plus belle nuit d'été. Comme pour célébrer le retour d'Églantine, le ciel s'était paré de mille couleurs éclatantes. L'Aurora Glaucora avait plongé les chouettes dans un océan chatoyant.

— Bien sûr que je m'en souviens.

Hélas, cette nuit avait marqué sa mémoire pour une autre raison : la disparition d'Ezylryb avait été officiellement annoncée. Mais devant le spectacle enivrant offert par le ciel et ses multiples parures, il s'était interdit de trop se tracasser pour son professeur préféré.

— Moi aussi, je m'en souviens comme si c'était hier, continua Primevère, et tu sais pourquoi ? Parce que j'ai vu les scromes de mes parents.

— Quoi ? sursautèrent les autres.

— Toi aussi ? s'exclama Gylfie, avec un brin d'amertume dans la voix.

Elle avait beau savoir que Soren était revenu des Bois aux Esprits empreint d'une profonde mélancolie, elle était un peu triste, comme Églantine, de ne pas avoir eu droit à ce dernier rendez-vous.

— Oui, affirma Primevère. Je les ai aperçus pendant qu'on volait à travers les rayons de l'Aurora Glaucora.

— Il leur restait des choses à tirer au clair sur terre ? s'enquit Soren, qui se demandait avec inquiétude combien d'affaires de scromes ils pouvaient tenter de régler en une seule mission.

— Pas exactement... En réalité, c'était avec moi qu'ils n'en avaient pas terminé. Ils voulaient me rassurer. Me dire qu'ils savaient que j'avais agi au mieux pendant l'incendie, que je n'avais rien à me faire pardonner et qu'ils étaient fiers de moi.

Un lourd silence envahit la nuit.

— Mon expérience est très différente de la tienne, Soren. Je n'ai pas vraiment pu discuter avec eux de cette manière étrange que tu as décrite à Églantine.

Soren jeta un regard sévère à sa sœur. Quelle idée avait-elle eue d'aller tout raconter à Primevère ?

— En fait, mes parents étaient à Glaumora...

— Non ? s'écria-t-il d'un air incrédule. Comment tu le sais ?

— Je les ai vus là-bas. Et eux m'ont vue ici. Ils semblaient heureux. Ils étaient si contents que je sois dans un endroit bien – un lieu auquel ils n'avaient jamais cru de leur vivant, d'ailleurs. Tout à coup, j'étais comblée ! Comme si une rivière de bonheur et de sérénité s'écoulait entre nous, dans l'Aurora Glaucora.

— Une rivière de bonheur, chuchota Soren.

Rien sur Bec d'Acier, aucun avertissement – juste du bonheur. Il essaya de s'imaginer sur une berge, avec Églantine, face à leurs parents, une rivière gaie et paisible coulant entre eux. Puis il s'extirpa à regret de sa rêverie, car il avait une déclaration des plus pénibles à prononcer.

— Primevère, Églantine, un jour viendra où nous aurons besoin de votre aide.

Il marqua une pause et attendit leur réaction.

— Quoi ? fit Églantine, sonnée. Tu me renvoies ? Tu avais promis, gémit-elle.

— Églantine, tu n'es pas prête. Tu l'as prouvé ce soir en dévoilant nos plans secrets à Primevère. Quant à toi, Primevère, bien que tu aies plus d'expérience, je préfère que tu rentres. On avait décidé dès le départ de filer en petit comité. Plus il y aura d'élèves absents dans l'Arbre, plus on risquera de se faire pincer.

— Je comprends, Soren. Sans rancune.

— Et moi ? chouina Églantine. Je suis ta sœur, quand même.

— Oui, et quand tu seras forte, que tes ailes seront infatigables et ton gésier plus affûté, alors nous ferons appel à toi.

Les ailes de la jeune effraie pendouillaient lamentablement tant sa déception était grande, et les étoiles se réfléchissaient dans ses prunelles noires et humides.

— Nous devons nous préparer à partir, annonça Soren.

— Bonne chance, lança Primevère. Soyez prudents.

— Oui, prends soin de toi, Soren, murmura Églantine.

— Églantine, ne m'en veux pas. Une promesse est une promesse. Quand tu seras prête, nous le saurons tous les deux.

— Je ne serai jamais fâchée contre toi. Jamais.

— Tant mieux, souffla-t-il avec douceur.

Ensuite, il se tourna résolument vers le sud. Le sillage de la comète était visible, créant une lumière étrange et trompeuse dans le ciel. Perce-Neige, dont la vision était sans pareille dans les conditions les plus difficiles, ouvrirait la voie.

— Parés à décoller ? Perce-Neige, en pointe ; Gylfie, à bâbord ; Spéléon, tu fermes la formation. Moi, je vole à tribord.

D'où venait donc cette couleur irréaliste ? Lorsque Soren avait découvert la comète, quelques semaines auparavant, il avait attribué sa teinte rouge au lever du soleil ; cependant, à présent, l'aurore était loin. Il ne put s'empêcher de frémir. Plus il avançait, plus il avait l'impression de s'enfoncer dans un lac vermeil – un lac de sang. Un autre phénomène curieux le décontenançait : le vent, légèrement contraire, aurait dû les ralentir. Pourtant, ils progressaient à vive allure, comme si la comète leur avait dégagé un chemin, une sorte de tunnel, afin de leur faciliter la tâche. Ils avaient le sentiment d'être attirés, aimantés... mais vers quoi ? Un affreux pressentiment, glacial et pénétrant, s'empara de son gésier.

9

Le forgeron solitaire du Pays du Soleil d'Argent

C'était le point du jour. Soren, Gylfie, Perce-Neige et Spéléon survolaient le Pays du Soleil d'Argent depuis des heures interminables, scrutant le paysage à la recherche du moindre rond de fumée – car c'était la fumée qui les avait menés jusqu'à la grotte de la chouette rayée, des mois auparavant.

— Vous croyez qu'on finira par le trouver ? cria Soren.

— *La trouver !* rappela Gylfie. C'est une femelle.

— Oh, pardon. Je n'arrive pas à me faire à cette idée.

— Tu as pourtant intérêt à t'y habituer, rétorqua Gylfie.

— Alternez les positions ! commanda Soren. On va chercher un coin pour se reposer. Les corbeaux ne vont pas tarder à sortir. Je n'ai aucune envie de me faire lyncher.

Les quatre jeunes chouettes avaient été attaquées au cours de leur voyage vers le Grand Arbre de Ga'Hoole et elles ne tenaient pas à renouveler l'expérience. Spéléon avait été gravement blessé.

Ces oiseaux nocturnes, redoutables la nuit, sont en grand danger lorsqu'ils volent le jour, excepté peut-être s'ils naviguent au-dessus d'une étendue d'eau. Les corbeaux ont un système d'alerte qui leur permet d'avertir leurs congénères de la présence d'intrus dans les parages. Alors ils arrivent en masse pour leur crever les yeux ou leur piquer le ventre, afin de les obliger à replier les ailes.

Au moment où Soren allait se placer devant, Perce-Neige repéra un grand sapin, le refuge idéal pour passer la journée.

— Sapin en vue !

Soren eut un pincement au cœur lorsqu'il aperçut l'arbre. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui dans lequel Églantine et lui avaient grandi auprès de leurs parents. Même s'ils n'y avaient vécu que quelques semaines, ils y avaient célébré de nombreuses cérémonies, des sortes de rites de passage. À cause de son enlèvement, puis du drame survenu à Églantine, les deux oisillons en avaient raté plusieurs. Quand Soren en parlait à ses copains, tous le plaignaient, sauf Perce-Neige. Ce dernier avait été orphelin si tôt qu'il n'avait aucun souvenir de sa famille, et il s'enorgueillissait d'avoir échappé à ces cérémonies qu'il qualifiait de « grotesques ». C'était une bravade, bien sûr. Il se vantait toujours d'avoir grandi sans l'aide de personne, à la « dure école de la vie », ce qui avait le don d'énervier ses amis.

Le parfum des aiguilles de sapin emplissait Soren de nostalgie. Ses parents lui manquaient – pas les scromes, ses vrais parents, de chair et d'os.

Mais l'heure n'était pas aux pleurnicheries, l'action était le plus sûr remède contre la tristesse.

— Avant de roupiller, mettons au point un plan. Vous vous rappelez que la chouette rayée vivait à un carrefour entre les quatre royaumes de Kunir, Ambala, les Monts-Becs et Tyto ?

— Oui : un point de convergence, précisa Gylfie.

— Exact. Je crois que nous devrions chercher ce genre d'emplacement. Gylfie, c'est toi la navigatrice. Tu as étudié la carte. À ton avis, quelle direction doit-on prendre ?

— Je pencherais pour un croisement entre le Pays du Soleil d'Argent, la forêt des Ombres et la Lande. Cette nuit, lorsque la constellation du Grand Glaucis s'élèvera, nous mettrons le cap à vingt degrés de son aile ouest, à mi-distance de la griffe du Petit Raton laveur.

— D'accord. Reposez-vous bien. Nous partirons dès la nuit tombée, décida Soren.

Au bout de trois heures, ils n'avaient toujours rien repéré. Ils se trouvaient pourtant dans la bonne région. Soren refusa de se décourager. Il était le chef. Si les autres percevaient son abattement, eux aussi risquaient de se démoraliser. Ils n'avaient pas le droit d'échouer : l'enjeu était trop important.

Spéléon aborda Soren.

— Je voudrais la permission de naviguer à basse altitude.

— Pour quoi faire ?

— Traquer ce que nous cherchons, Soren. Je suis habitué à raser le sol pour trouver des oisillons perdus, par exemple. Regarde-moi : je me fonds dans n'importe quel paysage, du désert sablonneux au tapis de feuilles mortes en automne. Je peux voler très lentement pour mieux voir, quand c'est nécessaire, et... je sais aussi marcher !

— D'accord, mais sois de retour dans un quart d'heure.

— Oui, mon capitaine !

Soren se crispa. « Mon capitaine ! » Seul Ezylyrb méritait ce titre. Cependant, il conserva son sang-froid et observa en silence le plongeon de Spéléon.

À l'approche du sol, celui-ci ralentit et se mit à scruter les environs, en quête d'une grotte, de charbons éparpillés, de n'importe quel indice susceptible de trahir la présence d'un forgeron. Comme cela ne donnait aucun résultat, il se dirigea vers une clairière. Après tout, pourquoi se limiter aux cavernes ? Cette femelle forgeron était un harfang des neiges, d'un blanc pur et étincelant. Elle ne pouvait pas passer inaperçue par une nuit pareille. La lune était loin d'être pleine ; c'était le début du premier quartier et le ciel était d'un noir d'ébène. Les conditions idéales pour repérer une créature blanche. Il finirait bien par la localiser.

Le quart d'heure de permission avait presque pris fin. Spéléon, plus déterminé que jamais, intensifia ses recherches. Il balayait le paysage en tournant lentement la tête, comme on le lui avait appris dans les cours de battue, tout en slalomant entre les buissons, les troncs d'arbres, les rochers et autres obstacles terrestres. En réalité, il les sentait avant de les apercevoir, ce qui lui permettait de les esquiver juste à temps. Pourtant, l'un d'eux trompa son attention : un énorme monticule noir qui se dressait sur sa trajectoire. Il prit soudain vie.

— Regarde où tu vas, imbécile ! lâcha la chose.

Le gésier de Spéléon se glaça d'effroi.

— Oh, c'est pas vrai ! Crottes de raton ! poursuivit-elle.

Spéléon rebondit sur une surface douce et moelleuse, avant de dégringoler le long d'une pente, au milieu d'un épais nuage de suie.

— Nom de Glaucis ! Sinistre crétin ! Tu as un petit pois à la place de la cervelle ou quoi ?

Et la bordée d'injures ne s'arrêta pas là. Spéléon n'avait jamais entendu quelqu'un prononcer autant de gros mots en si peu de temps. Et quels gros mots ! Les jurons les plus grossiers, à faire rougir la lune... Bubo était largement battu.

— Non, mais je vous jure ! J'aurais dû m'en douter : une chouette des terriers – les plus stupides de toutes, forcément. Qu'est-ce qui s'est passé ? Il aura piqué dans les orties, à coup sûr.

— Je vous demande pardon, crottes de raton vous-même ! Espèce de mou du croupion !

Spéléon se dressa de toute sa hauteur, surpris lui-même par les grossièretés qui sortaient de son bec.

— Ah, misérable, tu vas voir si je suis un mou du croupion ! Je vais te ramollir le tien, ça ne va pas traîner !

« Bon, un changement de stratégie s'impose », pensa Spéléon. Inutile de rester planté là, à échanger des insultes avec ce machin couvert de suie.

— Stop ! Trêve, ordonna-t-il.

Comme la créature semblait se calmer, il demanda :

— Qui êtes-vous ? Et vous êtes quoi, au juste ?

— Pardi, un oiseau, abruti !

— Un oiseau ?

— Oui, une chouette. Un harfang plus précisément.

— Un harfang ! s'esclaffa Spéléon. Vous êtes bien noir pour un harfang.

— Et pourquoi, à ton avis ? Je suis forgeron, benêt !

Spéléon en resta stupéfait.

— Forgeron ? murmura-t-il d'un ton admiratif. Seriez-vous le forgeron solitaire du Pays du Soleil d'Argent ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu veux des serres de combat ? J'en fabrique rarement pour les chouettes des terriers : elles sont minables en vol. C'est du gâchis.

Spéléon ravala sa colère et ignore l'insulte.

- Non, non. Je viens parce que Bubo nous a parlé de vous.
- Bubo ! Tu arrives de Ga’Hoole ? Bubo t’envoie ?
- Pas vraiment.
- C’est-à-dire ? fit la femelle harfang en plissant ses yeux jaunes d’un air menaçant.
- Euh... Je vais chercher mes amis, je reviens de suite, bafouilla-t-il, avant de déguerpir en quatrième vitesse.

Un forgeron pas comme les autres

Soren cligna des yeux en atterrissant aux côtés de ses compagnons. Spéléon ne les avait pas fait marcher : ce harfang des neiges était aussi noir qu'un corbeau.

— Alors, qu'est-ce qui vous amène, les jeunes ? J'ai comme l'impression qu'il ne s'agit pas d'une visite officielle, hein ?

— Non, répondit Gylfie, en effet... En fait...

— En fait, vous avez filé en douce. On s'offre une petite escapade ? On a des rêves de gloire, c'est ça ?

Soren ébouriffa ses plumes, hérissé par le comportement de leur hôte.

— Non, vous vous trompez. Nous sommes en mission. Et nous ne rêvons pas de gloire, mais de paix. Nous sommes là parce qu'on nous a alertés d'un danger, et nous pensons que vous pouvez nous aider.

— Ah, oui ? Quel danger ? rétorqua le forgeron avec une pointe de dédain.

« Bon sang, cette chouette me court sur le croupion ! » Soren inspira à fond et tenta de rester maître de lui.

— Bec d'Acier.

Un tremblement parcourut le harfang noir des pattes à la tête. Des bouffées de poussière de charbon jaillirent de ses plumes.

— Si j'étais vous, j'évitais de chercher des noises à ce cinglé. Il n'est pas dans le coin, de toute façon. Et je vous signale, pour information, que je ne lui ai jamais rien vendu. Je le jure sur ma vie, et sur la vôtre ! Plutôt mourir.

- Que savez-vous de lui ? s'enquit Gylfie.
- Pas grand-chose. Je les évite autant que possible, lui et sa bande. Et je vous conseille de faire pareil.
- Sa bande ? répéta Soren.
- Ouais. J'ignore combien ils sont.
- Ils agissent pour le compte de Saint-Ægo ? insista Gylfie.
- Si seulement !

Ces mots pétrifièrent les quatre jeunes. Avant de s'éteindre, la chouette rayée avait prononcé exactement la même phrase lorsque Gylfie lui avait demandé si des soldats de Saint-Ægo étaient responsables de ses blessures. Impossible d'imaginer l'existence d'adultes plus cruels que ceux de la pension ! Cette idée les terrifiait. Finalement le « Si seulement » n'était autre que Bec d'Acier, et celui-ci n'était pas un tueur isolé.

— Vous étiez au courant pour le meurtre de la chouette rayée des Monts-Becs ? demanda Perce-Neige.

— Vaguement. Je n'ai pas pour habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas, répondit la femelle.

— Où est votre forge ? s'informa Gylfie en regardant autour d'elle.

— Elle n'est pas ici.

« Quel charmant accueil ! pensa Soren. À croire qu'elle n'a bavardé avec personne depuis une éternité. » D'après Spéléon, elle était capable d'aligner une sacrée quantité de gros mots. Elle employait des jurons que même Bubo n'osait pas dire en leur présence. Soren avait du mal à se figurer qu'il puisse exister une chouette encore plus mal embouchée que le vieux forgeron du Grand Arbre ! Cette femelle était unique en son genre. Néanmoins, elle avait quelque chose d'étrangement familier dans les manières et la voix.

— Eh bien, excusez mon audace, mais puis-je me permettre de vous demander où se situe votre forge ? s'obstina Gylfie.

« Bien joué, Gylf ! » Être petit avait ses avantages. On s'attendait rarement à ce qu'une minuscule chevêchette elfe fasse preuve d'autant de culot et d'aplomb.

— Par là, indiqua le harfang en pointant le bec par-dessus son épaule.

— Pourrait-on la visiter ?

Gylfie s'approcha de son interlocutrice, qui la toisa d'un air un peu étonné.

— Pour quoi faire ?

— Cela nous intéresse beaucoup. Nous n'avons jamais eu l'occasion de voir la forge d'un forgeron solitaire.

Le harfang marqua une pause, comme pour se donner le temps de peser cet argument.

— Je vous préviens, c'est moins coquet que chez Bubo.

— On a une tête à aimer les coquetteries ? répliqua Perce-Neige.

Il gonfla ses plumes tant qu'il put et les lignes blanches qui soulignaient ses yeux et encadraient son bec accentuèrent son expression féroce. Il n'avait sûrement pas l'air de goûter les falbalas.

— Tu es bien petite pour traîner dehors avec cette bande de voyous, fit la dame forgeron à Gylfie.

— Nous ne sommes pas des voyous, madame, rétorqua celle-ci.

— Pourquoi tu m'appelles « madame » ? tonna-t-elle en lui jetant un regard sombre.

La chevêchette ne se laissa pas impressionner ; elle fixa sans frémir les prunelles jaunes et flamboyantes. « Décidément, songea Soren, la courtoisie n'est pas son fort. » Elle ne devait pas être solitaire par hasard. Elle ne semblait pas beaucoup apprécier la compagnie.

— Non, nous ne sommes pas des voyous. Nous formons un groupe. Soren, ici, est presque un frère pour moi. Nous nous sommes échappés de Saint-Ægo ensemble. Peu après notre évasion, nous avons rencontré Perce-Neige et Spéléon, ajouta-t-elle en désignant ses compagnons, qui buvaient ses paroles. Bientôt, nous célébrerons notre cérémonie de Ga'Hoole et nous deviendrons d'authentiques Gardiens de la nuit. Et si je vous ai appelée madame, c'est parce que sous votre manteau de charbon se cache un splendide harfang couleur de neige. Je suis sûre que vous êtes aussi belle que la plus jolie femelle harfang du Grand Arbre, Miss Plonk.

La dame forgeron toussota et des larmes roulèrent au bord de ses paupières. « Voilà ! se dit Soren. Voilà à qui elle me faisait

penser ! » Le timbre de sa voix était très proche du son mélodique et métallique qu'il écoutait, chaque matin, quand Miss Plonk chantait sa berceuse.

— Comment avez-vous deviné que j'étais la sœur de Brunwella ?

— Vous voulez parler de... Miss Plonk ? balbutia Soren.

— Suivez-moi à la forge, les jeunes. Je vais tout vous raconter. J'ai quelques campagnols frais en réserve. Par contre, je ne les grille pas comme vous en avez l'habitude au Grand Arbre.

— Ne vous inquiétez pas. J'appartiens au squad de météo et Ezylyrb – du moins, quand il était là – nous obligeait à manger notre viande crue.

— Ah, Ezylyrb... J'ai entendu parler de sa disparition. Toujours pas de nouvelles ?

— Non, répondit tristement la jeune effraie.

— Mon vieux camarade... Ça remonte à un bail, nous deux.

Voilà un énième sujet sur lequel Soren aurait l'occasion de l'interroger. Il était impatient d'en savoir plus. Heureusement, seule une courte distance les séparait de la forge.

— C'est quoi, ça ? se renseigna Spéléon.

Ils avaient atterri dans un champ de ruines, délimité par trois murs délabrés. Les pierres, autrefois soigneusement empilées, étaient recouvertes d'un lierre centenaire. Au milieu se trouvait un foyer où la femelle forgeron entretenait son feu. Sur l'un des murs, une paire de serres de combat et un casque neufs étaient accrochés. Soren admira son travail. C'était l'œuvre d'un excellent artisan, aussi doué que Bubo.

— Avant, c'était un jardin clos. Enfin, je crois. Il devait appartenir à un château.

— Alors les Autres vivaient ici ?

— Tu sais qui étaient les Autres, Soren ?

— Un peu... Grâce aux ouvrages de la bibliothèque. Étant une « chouette des clochers », j'aime bien lire des livres avec des images sur les églises, les châteaux ou les granges. Ça me plaît. Je sais que ce sont des créatures éteintes depuis très longtemps,

qui ne ressemblaient ni aux chouettes, ni aux oiseaux en général, ni à aucun autre animal d'aujourd'hui.

— Ça, c'est certain ! Non seulement ils étaient dépourvus de plumes et d'ailes, mais, en plus, ils avaient deux longues tiges ridicules à la place des pattes, si bien qu'ils ne pouvaient se déplacer qu'en marchant.

— Ah bon ? s'exclama Spéléon.

Ce détail l'intéressa vivement. Lui qui pouvait à la fois marcher et voler n'était pas peu fier de disposer des deux options.

— Comment faisaient-ils pour vivre ?

— Mystère. Ils n'avaient même pas de fourrure.

— Pas étonnant qu'ils n'aient pas duré ! renifla Perce-Neige.

— En revanche, ils savaient se servir des pierres.

— Quel intérêt ? grogna la chouette lapone.

— On peut bâtir des constructions avec, pour commencer : châteaux, clôtures de jardins...

— Pourquoi ils fermaient les jardins ? s'interrogea Spéléon.

Autour du Grand Arbre de Ga'Hoole, d'adorables parterres fleuris se fondaient harmonieusement avec les fougères et les fleurs sauvages de la forêt.

— Aucune idée !

La femelle harfang étala devant ses invités des campagnols encore tièdes, ainsi que deux écureuils. Puis elle se mit à rire tout bas, soulevant un nuage de poussière de charbon.

— Alors, vous avez du mal à croire que je sois la sœur de la célèbre Miss Plonk, hein ?

— C'est le moins qu'on puisse dire, admit Gylfie.

— Elle a bon fond, j'ai de l'affection pour elle. Cependant, nous sommes très différentes l'une de l'autre. Nous sommes nées en plein cœur des Royaumes du Nord, par-delà les Fjords, sur la côte est de la mer d'Hivernel. Selon certains, il pourrait s'agir de la région d'origine des harfangs des neiges. Mais de nombreuses espèces cohabitaient là-haut. Par exemple, votre professeur Ezylyrb, hibou petit duc, est natif d'une île proche de la côte. Il y avait souvent de la bagarre dans ces territoires. Des guerres de clans, pour l'essentiel. Les combattants les plus redoutables ont grandi là-bas. Mon père et ma mère en faisaient

partie. Pourtant, ils étaient avant tout des artistes. La famille Plonk est renommée pour ses chanteurs. Depuis des milliers d'années, au sein de chaque communauté, et dans chaque royaume, il y a toujours un chanteur Plonk. La place de chanteur au Grand Arbre de Ga'Hoole est une charge héréditaire. Elle est attribuée à un seul harfang par génération – le meilleur. Elle est logiquement revenue à ma sœur, Brunwella. Ce n'est pas ça qui m'a fait fuir. Non, le problème, c'était ma belle-mère.

» Ma mère a été tuée à la bataille des Serres de glace – celle qui a mis fin à la guerre des Griffes de glace. Mon père s'est ensuite trouvé une nouvelle compagne : une horrible vieille femelle. Elle me traitait avec autant de mépris qu'une fiente de mouette. Bien sûr, elle adorait ma sœur, puisque celle-ci était destinée à devenir la chanteuse de Ga'Hoole. Hélas ! Mon père s'est entiché de la marâtre. Comme vous savez, l'amour est aveugle. Il ne lui voyait aucun défaut et lui donnait toujours raison. Je devais partir, je n'avais pas le choix. Même Brunwella s'était rendu compte que la situation ne pouvait pas durer. Je ne savais pas trop où aller au début. Je sentais qu'il me fallait partir le plus loin possible de ma famille, et entreprendre un travail radicalement différent. Refaire ma vie, quoi. Ma voix n'était pas si mauvaise. Pas aussi bonne que celle de la plupart des Plonk, mais bien supérieure aux représentants des autres lignées. Toutefois, la musique ne m'intéressait plus. Et puis j'étais moins jolie que ma sœur. J'étais sujette à une sorte de pelade, qui me laissait de vilaines taches aux endroits où les plumes tombaient. Ma belle-mère, qui n'en loupait pas une, me surnommait "la dalmatienne" !

— Quelle cruauté ! s'indigna Gylfie. Quel est votre prénom ?

Soren l'observa avec attention, doutant fort qu'elle révèle cette information.

— Mon vrai nom ?

— Oui, souffla Gylfie d'une voix à peine audible, craignant sans doute de s'être aventurée dans un territoire interdit.

— Je suis la seule à le savoir et cela ne regarde personne d'autre que moi.

« Et sa sœur ? s'étonna Soren. Miss Plonk doit bien le connaître, son nom. À moins qu'il n'y ait une différence entre un « nom » et un « vrai nom » ? »

— Donc, je me cherchais un nouveau métier. Je voulais me démarquer des Plonk. Je n'avais personne vers qui me tourner. J'ai arpenté les Royaumes du Nord pendant plus d'un an, pour finalement tomber sur Octavia. Vous voyez qui est Octavia ?

— Bien sûr ! s'écrièrent les jeunes.

— C'est la domestique d'Ezylryb et de votre sœur, dit Soren.

— Oh ! Alors elle travaille pour ma frangine, maintenant. C'est une brave femelle serpent. Évidemment, je l'ai rencontrée avant qu'elle ne devienne aveugle.

Les petits sursautèrent de surprise.

— Vous voulez dire qu'elle n'est pas née comme ça ? s'exclama Gylfie.

— J'avais bien entendu une rumeur selon laquelle elle n'était pas aveugle de naissance, mais je n'y croyais pas vraiment, avoua Soren. Il me semblait que tous les serpents domestiques naissent sans yeux.

— Oui, sauf Octavia. N'aviez-vous pas remarqué que ses écailles étaient bleu turquoise au lieu d'être roses ? Enfin, revenons à nos moutons. Octavia m'a parlé d'un forgeron solitaire vivant sur l'île du Charognard – un endroit désolé, rocheux, sans un arbre ni un brin d'herbe, constamment cinglé par les tempêtes de pluie verglaçante et les coups de vent. Ce mâle avait la réputation d'être l'un des meilleurs artisans du monde. Je suis allée le voir sans l'ombre d'une hésitation. Je voulais apprendre à fabriquer des serres de combat afin de venger la mort de ma mère. Mon rêve était de forger des armes assez tranchantes pour tailler en pièces le clan responsable de sa disparition. La vengeance m'enflammait le gésier. Le travail de la forge m'est venu naturellement – plus que le chant ! (Elle soupira, affichant un visage songeur et béat de satisfaction.) Je n'ai jamais regretté ma décision : j'ai fini par liquider belle-maman avec de splendides serres fabriquées par bibi.

— Vous avez tué votre belle-mère ?

Perce-Neige en était ébouriffé. N'ayant jamais connu ses propres parents, il ne nourrissait aucune notion romantique sur

la famille, et les histoires de marâtres cruelles lui faisaient bouillir le sang. Redoutant que sa réaction soit mal jugée, il baissa les yeux avec un air de faux jeton lamentable.

— N’allez surtout pas vous figurer que j’aime la violence...

— Ha ! s’esclaffèrent ses copains.

— Non, c’est vrai ! se fâcha-t-il en les regardant avec une expression outrée.

Il était pourtant évident que la chouette lapone avait du mal à contenir son excitation.

— Co... comment avez-vous fait ? Vous l’avez tuée en duel ? Un coup sec en travers de la gorge ? Une estocade dans le bide ?

— Moi, je me fiche de la méthode, l’interrompit Soren. Ce que je voudrais savoir, c’est pourquoi. Enfin, d’accord, elle était méchante mais... à ce point-là ?

— Elle a trahi mon père en jouant les furets pour le clan adverse. Elle avait prévu de l’épouser dès le départ, une fois ma mère assassinée.

— Comment l’avez-vous appris ? s’enquit Spéléon.

— Vous seriez surpris de la quantité d’informations qu’on obtient en bossant pour un maître forgeron. Il suffit de savoir s’y prendre...

Spéléon dévisagea le harfang couvert de charbon.

— Octavia a-t-elle participé à l’opération d’une manière ou...

Il n’eut pas le temps de terminer sa question. Après lui avoir coupé la parole, Mme le forgeron se ferma comme une huître. Oh, elle resta très hospitalière ; elle servit à ses invités les meilleurs morceaux de campagnol et s’assura qu’ils avaient des perchoirs confortables pour passer la journée.

Soren n’avait cependant pas fini son enquête. Il se demandait encore si Bec d’Acier était responsable de la disparition d’Ezylryb. Il retourna cette question dans sa tête des heures durant. Puis, au crépuscule, il décida de se renseigner, coûte que coûte.

Il décolla de son perchoir et se dirigea vers le harfang, qui était occupé à retirer des braises d’une petite niche creusée dans un mur.

— Je t’attendais : tu veux savoir si Bec d’Acier a quelque chose à voir avec la disparition d’Ezylryb, hein ?

Soren cligna des yeux.

— Oui, comment avez-vous deviné ?

— T'occupe. Je ne sais pas quoi te répondre. Ezylyrb... comment t'expliquer... Ezylyrb a un passé. C'est une légende vivante. Il a des ennemis.

— Des ennemis ?

Soren était éberlué. Son ryb refusait de participer aux combats, un fait notoire au Grand Arbre. Il était peut-être bougon, mais c'était un pacifiste convaincu. Comment aurait-il pu avoir des ennemis ? Il ne possédait même pas de serres de combat ! Soren se rappelait l'avoir entendu dire une fois qu'il méprisait les armes. Il regrettait que les royaumes de chouettes et de hiboux en soient devenus si dépendants. « Distribuez plutôt des livres, des tartes aux baies savoureuses, des recettes de cuisine ; diffusez le mode de vie du Grand Arbre de Ga'Hoole, avait-il déclaré au Parlement, et tous, y compris les plus agités, basculeront dans notre camp. » Ezylyrb, violent ! C'était absurde.

— Une dernière question.

— Oui ?

— Pourquoi Bec d'Acier se fait-il appeler ainsi ?

— Au cours d'une bataille, la moitié de son visage a été arrachée. Un forgeron a dû lui fabriquer un masque et un bec neufs.

Soren faillit vomir.

Les moxilex

— Le moment où j'ai été le plus bluffée, déclara Gylfie, c'est quand elle a dit qu'Octavia n'était pas née aveugle.

— Moi, ç'a été la révélation sur les ennemis d'Ezylryb, enchaîna Spéléon, et le fait que Bec d'Acier pouvait être du lot.

— Ouais, acquiesça Soren, moi aussi.

Ils étaient déjà de retour au Grand Arbre. Personne ne semblait avoir remarqué leur absence et à présent qu'ils étaient au chaud dans leur creux, Gylfie, Perce-Neige, Soren et Spéléon dressaient le bilan de leur mission. Ils en profitaient pour rapporter à Églantine ce qu'ils avaient appris du forgeron solitaire. Ils n'étaient pas tellement plus avancés, en vérité. S'étaient-ils un tant soit peu rapprochés de Bec d'Acier ? Ou de la piste d'Ezylryb ?

— Décrivez-moi encore la forge.

Églantine réclamait ces détails pour la quatrième fois, au moins. Apparemment, cet endroit la fascinait. Alors Soren lui raconta à nouveau comment les pierres s'empilaient pour former des murs qui, autrefois, avaient pu enfermer un jardin, selon la dame harfang.

— A-t-elle donné des précisions supplémentaires ?

La conversation ennuyait fort Perce-Neige, qui soupira bruyamment. Mais Soren estimait qu'après avoir obligé sa sœur à rester au Grand Arbre, le moins qu'il puisse faire était de répondre à ses questions interminables.

— Comment ça ?

— Par exemple, est-ce qu'elle a suggéré que ces murs avaient pu abriter autre chose qu'un simple jardin ?

— Maintenant que tu le dis, je me souviens qu'elle a indiqué qu'ils faisaient sûrement partie d'un château.

— Un château ! s'écria Églantine, les yeux brillants.

Elle parut soudain très agitée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta son frère.

— Ces pierres, ces murs... Cela m'évoque vaguement un truc mais...

Soren se rappela tout à coup combien Églantine était choquée la nuit de son arrivée sur l'île de Hoole. Elle avait même tardé à reconnaître son propre frère, jusqu'à ce qu'un morceau de mica scintillant apporté par la pie Maxi – une marchande ambulante qui rendait souvent visite aux chouettes du Grand Arbre – la tire subitement de sa torpeur. Lorsque le fragment de roche, fin et translucide, s'était mis à étinceler au clair de lune, Églantine avait commencé à trembler et à crier : « L'Endroit ! L'Endroit ! » Personne n'avait compris à quoi elle faisait allusion et, depuis, Soren avait presque oublié ce détail. Sa sœur était redevenue elle-même et, à l'époque, c'était tout ce qui comptait. Mais, à présent, la réaction d'Églantine l'intriguait. L'évocation des murs et du jardin éveillerait-elle des réminiscences de ce fameux « Endroit » ? Il envoya Gylfie chercher une tasse d'infusion de symphorine, en espérant que cela aiderait sa sœur à se calmer et à s'endormir. Il détestait la voir dans cet état.

Cependant, quand elle revint au creux, Gylfie était à son tour toute tourneboulée.

— On est morts ! Ils nous ont repérés.

— Quoi ? hurla Soren. Comment ça ?

— Je n'ai rien dit, je le jure ! s'écria Églantine.

— Évidemment, Églantine, je te fais confiance. Je sais bien que tu ne vendrais pas la mèche.

Elle soupira de soulagement. La confiance de son frère signifiait beaucoup pour elle, d'autant qu'elle s'était sentie inutile ces derniers jours.

À cet instant, Primevère déboula dans leur chambre.

— Ce n'est ni la faute d'Églantine ni la mienne.

— Un coup d'Otulissa ! siffla Perce-Neige.

— Non plus. C'est Fanon.

— Fanon ! glapirent-ils.

— Oh, crottes de raton ! grogna Perce-Neige en fouettant l'air, provoquant une mini-rafale dans le creux. Fanon m'avait collé un moxilex pour m'être mal conduit en classe l'autre jour. J'avais complètement oublié !

Perce-Neige s'attirait toujours des problèmes en ga'hoologie. Il ne pouvait pas s'empêcher de faire des bêtises : les leçons étaient si enquiquinantes ! D'ailleurs, ses camarades encourageaient ses bouffonneries : ils n'attendaient que ça ! C'était leur unique source de distraction pour tromper l'ennui et se retenir de piquer du bec.

— Je devais l'aider à enterrer des pelotes à l'ombrée.

Cette expression désignait les minutes qui s'écoulaient entre les dernières gouttes de soleil et les premières ombres du soir.

— Fanon t'a cherché. Elle a fouiné partout et elle a fini par se rendre compte que vous étiez tous partis, expliqua Primevère.

— Est-ce qu'ils savent où nous sommes allés ? s'inquiéta Soren.

Gylfie haussa les épaules.

— Aucune idée. On doit se présenter tous les quatre à Boron et Barrane sur-le-champ... au Parlement.

— Oh, par Glaucis ! Devant tout le monde ? gémit Spéléon.

Onze chouettes composaient l'assemblée gouvernante du Grand Arbre de Ga'Hoole, appelée le « Parlement ». Elles décidaient dans quel squad inscrire les nouveaux à la fin de la période d'enseignement général ; elles planifiaient le calendrier de la cueillette des baies de symphorine ; elles étaient en charge des questions de diplomatie, de défense et, surtout, du soutien aux chouettes en difficulté ; enfin, elles supervisaient les nombreux festivals et cérémonies du Grand Arbre, et arbitraient les conflits. Elles fixaient également les « moxilex » appropriés pour les polissons. Il n'existait pas de mot équivalant à « punition » ou à « punir » dans le langage des chouettes de Ga'Hoole. Les poussins n'étaient jamais battus, enfermés ou privés de repas. Les adultes ne croyaient même pas aux privations de fête, de cérémonie ou de banquet. Ils ne croyaient qu'aux moxilex. Le silex était l'outil le plus important au Grand Arbre, car, grâce à lui, on allumait les feux. Ainsi, au fil des ans, ce terme était devenu un synonyme pour toute chose de grande

valeur. Qualifier un objet de « silextre » ou de *ad silexem*, pour les plus savants, signifiait qu'il était précieux. En revanche, « se moquer du silex » voulait dire qu'on sous-estimait l'importance d'un événement. Par conséquent, il fallait réparer son erreur par une action exemplaire, « digne du silex ». Au bout du compte, cette action avait pris le même nom que la faute : on l'appelait donc un « moque-silex », ou par déformation : « *moxilex* ». Dans le cas de Perce-Neige, il s'agissait d'aider Fanon à enterrer des pelotes au pied du Grand Arbre pour en nourrir les racines.

— Il faut qu'on aille au Parlement tout de suite ? demanda Soren.

— Tout de suite, confirma Gylfie. Et à mon avis, on n'a pas intérêt à traîner.

— Entrez !

Ils reconnurent le hululement grave et puissant de Boron à travers l'écorce des portes. Le creux du Parlement était l'un des rares à être pourvu de portes, car les sujets à l'ordre du jour étaient souvent top secret. Perce-Neige, Soren, Gylfie et Spéléon avaient néanmoins découvert le moyen d'écouter les débats en douce. Depuis une cachette, située très profond sous l'arbre, ils pouvaient entendre les voix des membres du Parlement, comme si les racines emmêlées les conduisaient jusqu'à eux. Si on les avait surpris là, ils auraient eu de sérieux ennuis, bien plus qu'aujourd'hui. Du moins il fallait l'espérer... Après tout, ce qu'ils avaient fait n'était pas si grave. D'accord, ils avaient filé en catimini pendant les festivités... Mais tant que personne ne savait où ils étaient allés... Finalement, Perce-Neige était le seul à risquer gros, puisqu'il avait sauté un *moxilex* et séché son rendez-vous avec Fanon.

Trois chouettes étaient perchées sur la branche en bouleau blanc, pliée en demi-cercle, qui accueillait d'ordinaire les onze membres du Parlement : Boron, sa compagne, Barrane, et Fanon. Soulagé, Soren y vit un bon signe : si l'unique *ryb* présente en dehors des monarques était Fanon, cela indiquait sûrement que la pire faute retenue contre eux était l'oubli regrettable de Perce-Neige.

— Jeunes gens, commença Barrane. Il nous a été rapporté par l'excellent professeur Fanon que Perce-Neige ne s'était pas présenté à son moxilex. Après de plus amples recherches, il s'est avéré que vous étiez tous les quatre, la petite « bande » comme on vous surnomme dans les couloirs, absents la nuit des festivités. Ainsi, non seulement Perce-Neige n'était pas disponible pour accomplir son devoir, mais, en plus, aucun de vous n'a participé au tri et à la répartition des baies de symphorine après la cueillette, comme le veut la coutume. Sans mentionner les remises de prix aux élèves les plus impliqués pendant la moisson, que vous avez ratées.

Le tri ? Les récompenses ? Soren coula un regard à Gylfie, qui semblait tout aussi hébétée.

— Oui, mes enfants, vous ignorez encore de nombreuses choses à propos des rites et des cérémonies que nous entretenons ici, au Grand Arbre. Par exemple, pendant ton absence, Soren, nous avons célébré la cérémonie de l'Os de plusieurs de tes camarades, qui avaient été honteusement privés de cet événement essentiel. Dont ta sœur.

La cérémonie de l'Os était un des rituels de passage les plus fondamentaux parmi ceux qui jalonnaient la croissance d'un oisillon. Depuis la nuit des temps, elle se déroulait toujours de façon identique. Et même si des jeunes comme Églantine mangeaient de la viande avec les os depuis des mois, « mieux valait tard que jamais », selon Boron et sa compagne.

— J'ai loupé la cérémonie de l'Os d'Églantine ! s'écria Soren en réprimant un sanglot. Mais... mais...

— Mais pourquoi ne t'en a-t-elle pas parlé ? fit Barrane. N'est-ce pas toujours une surprise quand les parents rentrent à la maison avec un campagnol ou un écureuil entiers en criant : « Allez, on lève le bec et on avale ! Fini le temps où on ôtait les os, car tu n'es plus un bébé maintenant ! » Pourquoi ne serait-ce pas une surprise, ici aussi ?

Soren cligna ses yeux embués de larmes et le gros harfang devint aussi flou qu'un nuage.

— Elle ne m'a rien dit quand je suis rentré.

— Églantine est pleine de sensibilité. Elle savait que tu culpabiliserais et elle t'aime trop pour vouloir te rendre triste.

Les ailes de Soren pendouillaient mollement sur son ventre. Il était effondré.

Boron à son tour prit la parole.

— Dites-moi, les jeunes...

« Oh, non... Il va nous demander où on est allés », redouta Soren.

— Je parierais que vous étiez partis à la recherche d'Ezylryb, hein ?

Soren hocha la tête.

— Il fallait s'y attendre, souffla le roi.

Fanon s'enfla soudain, ébouriffée d'indignation.

— Permettez-moi de ne pas partager votre opinion, Boron. La seule chose à laquelle il faille s'attendre de la part d'un élève est le respect du règlement.

— Oui, bien entendu, vous avez raison. Entièrement raison.

Pourtant, Soren sentait que Boron n'était pas complètement d'accord avec cette vieille bique. Peut-être allaient-ils s'en tirer avec un moxilex pas trop sévère. N'importe quoi, pourvu qu'ils ne cherchent pas à savoir où ils étaient passés...

— Où étiez-vous passés ? coassa Fanon.

— Cela n'a aucune importance, trancha le roi. Ce qui est grave, c'est qu'en fichant le camp, vous avez coupé au tri des baies, Soren a manqué la cérémonie de l'Os de sa sœur et Perce-Neige ne s'est pas acquitté de son moxilex. C'est par conséquent l'Arbre entier qui a souffert par votre faute.

— L'heure des comptes a sonné ! éclata Fanon. Vous serez tous les quatre de corvée de pelotes, deux fois par jour, et ce pendant trois jours.

Sur le chemin de leur creux, Soren murmura à ses copains :

— On ne peut pas se plaindre... Franchement, ils ont été cool...

— Hein ? Tu trouves ça cool d'enterrer des pelotes, toi ? siffla Perce-Neige.

— Écoute, rouspéta Gylfie, je te rappelle que c'est un peu à cause de toi. Alors boucle le bec.

— Vous savez quoi ? lança Spéléon. J'ai beau être une chouette des terriers, j'ai l'impression de n'avoir rien en commun avec cette sorcière de Fanon.

— Heureusement ! s'exclama Gylfie. Elle est insupportable...

— Et méchante, en plus, ajouta Soren.

Les trois compères clignèrent des yeux. Ils avaient toujours considéré qu'elle était ennuyeuse comme la pluie, mais méchante ? Cependant, quand elle leur avait crié après au Parlement, Soren avait noté dans ses prunelles jaunes une étrange lueur verdâtre : la marque d'un gésier sournois. Autrefois, sa mère lui avait expliqué que les gésiers sournois et envieux étaient responsables de la méchanceté des chouettes. Elle tenait l'envie et la mesquinerie pour les pires défauts qu'on puisse avoir. Ses mots précis lui revinrent en mémoire : « Rien ne peut excuser ces deux vices, Soren. Nous avons le ciel, les arbres et des forêts immenses. Nous sommes les animaux les plus gracieux qui évoluent dans le ciel. Pourquoi éprouverions-nous de la jalousie ? »

Des serres rouillées

À leur retour, Églantine était déjà endormie. Elle se tortillait avec nervosité dans son sommeil. En vérité, elle n'avait pas paru dans son assiette depuis la minute où ils lui avaient décrit le jardin emmuré de la forge. Soren, quant à lui, était hanté par le « Si seulement » et par le message des scromes. Une image épouvantable l'obsédait : celle d'une chouette avec la moitié du visage défigurée, en train de survoler ses troupes et de superviser un massacre.

Lorsque Gylfie remua, il comprit qu'elle non plus ne dormait pas et en profita pour l'interroger :

— Gylfie, à ton avis, pourquoi Boron et Barrane ne nous ont pas demandé où on était partis ?

— Ils se doutent que ça a un lien avec Ezylyrb. Ils connaissent ton affection pour lui. Inutile d'en savoir plus.

— J'ai le sentiment que, d'une manière ou d'une autre, Octavia est impliquée dans l'histoire que nous a racontée la dame harfang.

— Tu peux préciser ? chuchota la chevêchette, avec son pragmatisme habituel.

— C'est juste une intuition... Elle a rencontré Ezylyrb très tôt. Ils sont arrivés ici ensemble, il y a longtemps. Même la sœur de Miss Plonk l'a connue avant qu'elle ne soit aveugle. C'est Octavia qui lui a donné l'adresse du forgeron solitaire de l'île du Charognard. Qui était-elle au juste à l'époque ? Que faisait-elle pour Ezylyrb ? Comment un serpent peut-il être au courant de l'existence d'une forge isolée sur une île, où on fabrique des serres de combat ?

— Qu'essaies-tu de suggérer, Soren ?

Il regarda sa meilleure amie droit dans les yeux. Ils avaient enduré tant d'épreuves ensemble ! Accepterait-elle de se plier à cette nouvelle lubie ? Il inspira à fond et cracha le morceau :

— Je suggère qu'on fouille l'appartement d'Ezylryb dès qu'Octavia aura le dos tourné.

Gylfie protesta si fort qu'elle faillit réveiller Perce-Neige.

— Soren, tu délires ! Rentrer sans permission, fouiner, espionner... et dans le creux de ton professeur préféré, en plus ! C'est... c'est...

— Dégoûtant ? proposa-t-il.

— Ben oui. J'allais dire « moralement contestable », mais « dégoûtant » fera l'affaire. Franchement, je ne comprends pas. Tu veux recevoir un deuxième moxilex ou quoi ?

— On s'en fiche ! C'est une question de vie ou de mort ! Si on découvre un indice grâce auquel on peut sauver Ezylryb, personne ne nous reprochera d'avoir fait un truc moralement pailletable.

— Pailletable ! s'étrangla Gylfie. Les paillettes... Soren, tu crois qu'il y a un rapport avec les paillettes ?

Il cligna des paupières, confus. Sa langue avait fourché. Ce n'était qu'un lapsus, cependant... Peu à peu, une toile d'araignée était en train d'apparaître, tissée par une horrible bête aux pattes grêles et au bec d'acier, qui les attirait dans son piège.

— En tout cas, moi, j'y vais, affirma-t-il.

— Tu n'iras nulle part sans moi.

— Bon. Rien que nous deux, hein ?

— Sûrement pas, les coups Spéléon.

— Tu étais réveillé ? s'exclama Gylfie.

— Je viens juste d'ouvrir l'œil. Je suis de la partie, je vous préviens. Vous avez besoin de quelqu'un pour monter la garde. Et si Octavia revenait, vous feriez quoi ? Je pourrais la distraire, le temps que vous vous échappiez. Je crois qu'Ezylryb a plusieurs accès directs au ciel depuis sa chambre, non ?

Il existait deux types d'issues pour chaque nid à Ga'Hoole : les unes permettaient de s'élancer droit dans les airs ; les autres, plus petites, de regagner les galeries au centre du tronc. C'était en général par les secondes que les serpents domestiques pénétraient dans les creux.

— Bien sûr, confirma Soren.

Il en fut donc décidé ainsi. Ils passeraient à l'action le lendemain soir, juste après leur rendez-vous avec Fanon, pendant la répétition des harpistes. Octavia, en tant que membre de cette guilde, leur laisserait forcément le champ libre.

— Gylfie ! Ce trou n'est pas assez profond, voyons ! grommela Fanon. Je vais te montrer. Comme ceci... Et ne prétexte pas que tu as un bec minuscule. Tu n'as aucune excuse. Mon squad de ga'hoologie a compté parmi ses meilleurs membres une chevêchette elfe qui creusait des trous parfaits, très précis.

— Elle ne dort donc jamais ? marmonna Spéléon, tandis que les quatre chouettes labouraient le sol pour y enfouir des pelotes.

Dès que les premiers accords de la harpe vibrèrent, ils poussèrent un soupir de soulagement. Pour aujourd'hui, la corvée était terminée. Et leur enquête clandestine allait pouvoir commencer. Leurs camarades dormaient encore, car après le festival de la cueillette, les chouettes avaient tendance à faire la grasse soirée.

Soren, Gylfie et Spéléon se dirigèrent vers le creux d'Ezylryb. Situé dans une des parties les plus hautes de la frondaison, c'était le seul à être orienté au nord-ouest, la direction d'un vent glacial que la plupart des oiseaux n'appréciaient guère. Mais Ezylryb n'était pas comme les autres. Et peut-être aimait-il l'idée de se tenir face aux Royaumes du Nord, où il était né.

Avant de se poster à l'entrée, Spéléon traversa les quartiers privés du vieux maître sans en perdre une miette. Ils contenaient des centaines de livres et de cartes – un vrai trésor. Il n'eut pas le temps d'admirer la collection dans le détail, car Soren et Gylfie se débarrassèrent de lui en toute hâte.

— On démarre par où ? demanda Soren en contemplant des piles de papiers, de croquis, de planisphères et un nombre insensé d'instruments météorologiques.

Il y avait notamment une ampoule de sable qu'Ezylryb accrochait souvent à l'extérieur de son nid afin d'estimer l'humidité de l'air. Une fiole de vif-argent servait à mesurer les changements de pression. Les visiteurs dénombrèrent au moins vingt appareils différents pour évaluer la direction du vent.

Ezylryb en expérimentait toujours de nouveaux, qu'il fabriquait avec ses propres plumes, ou, plus souvent, avec les plumes de mue d'un oisillon.

— Déjà, ce serait plus simple si tu me disais ce qu'on cherche exactement, répliqua Gylfie.

Elle se posa sur une pile de livres qui oscilla dangereusement.

Soren soupira. Ce creux avait quelque chose de si triste. Au cours du mois qui avait précédé le Déferlement, Ezylryb avait pris l'habitude d'y inviter certains membres de son squad à prendre le thé, afin de discuter de ses dernières théories météorologiques ou de ses inventions. À présent, les charbons dans l'âtre étaient froids. Les assiettes contenant son casse-croûte préféré, des chenilles séchées, étaient intactes et une fine couche de poussière recouvrait les ouvrages.

Une seconde pièce, plus petite, complétait l'appartement. Soren y retrouva Gylfie.

— Tu as découvert des trucs ici ?

— Presque rien.

Par contraste avec le salon, la chambre du hibou était presque vide. On aurait dit la cabane austère d'un ermite. Le mobilier se composait d'un lit – mélange de duvet et de portions généreuses de mousse de Ga'Hoole, connue pour son moelleux – et d'une petite table de chevet sur laquelle étaient empilés un mince recueil de poésies et un épais volume relié en cuir. Soren y jeta un coup d'œil.

— C'est quoi ? s'enquit Gylfie.

— *Les Sonnets des Royaumes du Nord*, par Lyze de Kiel.

— Ouah ! Passionnant !

— Tu connais Ezylryb. Tout le monde sait que c'est le plus cultivé et le plus original des rybs. Il ne s'intéresse pas qu'à la météorologie.

— Et l'autre ?

Soren déplça le tome de poésies.

— J'ai du mal à lire le titre. Ce livre est si vieux.

Le cuir s'était craquelé et les lettres dorées s'étaient effritées avec les ans. Mais leur contour se détachait en relief sur la couverture. Soren déchiffra lentement :

— *Sagas des Royaumes du Nord : l'histoire de la Guerre des Griffes de glace*, par Lyze de Kiel.

— Un gars intelligent, ce Lyze de Kiel, commenta Gylfie en voletant aux quatre coins de la chambre. Pour écrire des sonnets et des livres d'histoire. Et ça, qu'est-ce que c'est ?

— Quoi ? Oh, un perchoir, j'imagine. Il doit l'utiliser pour faire de l'exercice.

— Non, je ne crois pas.

Elle sauta sur la barre sans l'ombre d'une hésitation : celle-ci se détacha du mur. La chevêchette dégringola et atterrit sur ses petites pattes.

— Tu parles d'un perchoir ! Il ne supporte même pas le poids d'une chevêchette.

Soren écarquilla les yeux, ébahi. Incroyable... Un trou était apparu. Il vola jusqu'à la cloison et, d'un geste vif, la queue inclinée sous un certain angle, il s'éleva à hauteur de l'orifice. « Par Glaucis ! C'est dur de faire du surplace ! pensa-t-il. Il y a des nuits où j'envie les colibris ! »

— Gylfie, viens par ici. Tu es plus légère, tu y arriveras mieux que moi. J'aperçois quelque chose au fond.

— Ah bon ?

Soren recula, pour faire place à son amie. Elle enfonça le bec dans le trou et, une fraction de seconde plus tard, elle le ressortit avec, entre les mandibules, l'extrémité d'une corde qui semblait fermement arrimée à l'autre bout.

— Tire ! l'encouragea Soren.

Elle tira un coup sec.

— Je ne peux pas. Tu es plus costaud, vas-y, toi !

Il ne se fit pas prier. Aussitôt, un craquement se fit entendre et une porte jusque-là invisible s'ouvrit. Les deux complices échangèrent un regard interloqué : il était trop tard pour avoir des scrupules. De toute façon, leur décision était prise. Soren s'insinua le premier dans l'espace inconnu. Il faisait sombre à l'intérieur, mais l'obscurité n'a jamais dérangé les chouettes, au contraire. Ils enfilèrent d'abord un couloir très étroit, si étroit que la chevêchette elfe ne pouvait tendre les ailes. Bientôt, il s'élargit et aboutit à un troisième creux, d'une taille équivalente à la chambre. Une cellule secrète !

— Soren, tu vois ce que je vois ?

— Je crois bien que oui.

Une vieille paire de serres de combat rouillées pendait au mur. Voilà où le hibou cachait ses secrets.

— Qu’attends-tu pour t’approcher ? Grand Glaucis ! s’exclama Gylfie. Elles sont terrifiantes. J’en ai le gésier qui se recroqueville. Ces ventouses sont redoutables : elles ont des bords en dents de scie. Viens, Soren !

— Non !

L’idée que son professeur, son héros, ait pu les porter – pire, tuer avec – était insoutenable. Soren avait déjà tué lui-même, pourtant. Il avait aidé à éliminer un lynx dans la forêt des Monts-Becs, ainsi que les deux sous-lieutenants de Saint-Ægo, Casus et Belli. Quand ces deux frères, des hiboux moyens ducs, les avaient attaqués dans le désert de Kunir, il n’avait pas tremblé. Mais là, c’était différent. Ces serres de combat appartenaient à un tueur professionnel. À un de ces spécialistes – comment les appelait-on déjà ? Ah oui : les Pattes graissées. Des individus qui vendaient leurs services à n’importe qui et assassinaient sur commande. Qui d’autre posséderait sa propre paire de serres de combat, dissimulée au fond d’une galerie dérobée ? Toutes les armes du Grand Arbre étaient rangées sous clé à l’armurerie. Le règlement était très strict sur ce point : il était interdit de conserver des armes dans son creux.

Malgré sa déception, Soren ne put résister à l’envie de les étudier de plus près. Il avança lentement, par petits bonds.

— Elles sont sacrément rouillées, dit Gylfie.

Elle jeta un coup d’œil discret à son ami. Elle savait l’admiration qu’il vouait à Ezylyrb et combien cette drôle de découverte devait le bouleverser. Les Pattes graissées étaient sans foi ni loi.

— On peut en déduire qu’il ne s’en sert pas souvent. Il ne les a sans doute pas mises depuis des années, Soren.

— Possible, répondit-il faiblement.

Il les scruta avec plus d’attention. « Cette courbure des griffes est si naturelle..., se dit-il. Elles doivent épouser la forme de ses serres à la perfection. » Puis il eut une illumination.

— Gylfie ! s'écria-t-il en pivotant vers la chevêchette. Elles ont certainement été fabriquées par la sœur de Miss Plonk !

— Non, mes enfants.

Les deux chouettes firent volte-face : Octavia !

— Elles n'ont pas été sculptées par le forgeron du Soleil d'Argent, expliqua-t-elle, mais par son maître de l'île du Charognard, dans la mer d'Hivernel, pour Lyze de Kiel, poète, guerrier et écrivain.

— Lyze de Kiel, murmura Soren.

Ce nom avait une résonance étrange... Peu à peu, les lettres s'ordonnèrent dans son esprit et leur véritable signification jaillit.

— Tu commences à comprendre, n'est-ce pas, Soren ? pressentit le vieux serpent.

— Hein ? marmonna Gylfie.

— Lyze de Kiel. Si l'on change l'ordre des lettres du prénom, on obtient Ezyl.

La jeunesse d'Octavia

— Oui, mon petit. Le « ryb » a été ajouté plus tard, après notre arrivée ici. Les chouettes du Grand Arbre de Ga'Hoole n'ont pas tardé à réaliser que le plus illustre des intellectuels et des guerriers était parmi elles. Vous le connaissez sous le nom d'Ezylryb.

Spéléon fit irruption, affolé.

— J'ai appelé, crié pour essayer de vous prévenir. J'ai tout tenté pour la retenir. Je suis vraiment désolé.

Octavia se tourna vers la chouette des terriers.

— Ne te tracasse pas. Je sentais depuis longtemps que Soren mijotait quelque chose. Depuis la première nuit du festival de la cueillette, pour être exacte. Je l'aurais découvert, tôt ou tard.

Soren se remémora la scène. Octavia avait gagné une galerie du Grand Creux pour ranimer Miss Plonk, qui venait de s'évanouir à cause du vin de symphorine. Tout le monde était alors concentré sur l'apparition de la comète – une diversion idéale pour camoufler leur départ. Mais à l'instant où il s'était envolé, il avait perçu le regard vide du serpent posé sur ses épaules.

— Vous n'allez pas nous dénoncer, hein, Octavia ? demanda-t-il d'une voix implorante.

— À quoi bon ? Ce n'est pas cela qui nous ramènera Ezylryb.

— Vous croyez que sa disparition a un rapport avec son passé – avec un ancien ennemi qui voudrait se venger ?

Octavia s'enroula sur elle-même et dressa la tête en direction de la jeune effraie. Soren éprouva à nouveau une sorte de gêne, comme si elle pénétrait ses pensées les plus intimes.

— D'où tiens-tu cela ?

— De la dame forgeron.

— Vous êtes allés au Pays du Soleil d'Argent ? s'exclama-t-elle. Oui, j'aurais dû m'en douter. Elle est très différente de sa sœur, n'est-ce pas ?

Inutile de lui demander comment elle avait deviné qu'ils étaient au courant de la relation entre le forgeron et Miss Plonk. Elle semblait tout savoir. Sauf où était Ezylyb.

Elle ramassa son plumeau et entreprit d'épousseter des livres. Gylfie éternua.

— Réaction allergique, ne vous inquiétez pas, Octavia. Continuez.

— Cet endroit est dans un état épouvantable, vous ne trouvez pas ? Je n'aime pas trop venir ici. Trop de souvenirs.

— Bien sûr, chuchota Soren.

Il espérait qu'en s'affairant, en nettoyant machinalement la pièce secrète, sa langue fourchue se délierait.

— Vous voyez, les jeunes, Ezylyb et moi, nous nous connaissons depuis longtemps. Une éternité. Notre rencontre date de l'époque où il s'appelait Lyze, le guerrier quasi légendaire de la guerre des Griffes de glace.

Les trois chouettes osaient à peine respirer tandis que la vieille dame serpent entamait son récit.

— Cette guerre a été la plus longue de l'histoire de nos royaumes. Elle durait déjà depuis plus d'un siècle quand Lyze a éclos. Il a été préparé, entraîné, élevé pour devenir un guerrier, comme l'étaient en ce temps-là tous les oisillons de l'île aux Rafales, dans la baie de Kiel. Son père, sa mère, ses grands-parents, ses arrière-grands-parents et arrière-arrière-grands-parents étaient des soldats exceptionnels. Chacun d'eux avait commandé une division d'infanterie de l'air. Ils étaient aussi très cultivés. Ils maîtrisaient l'art de la stratégie autant que l'art du combat. Ils savaient se battre avec leurs cervelles, pas seulement avec leurs serres. Il fut très vite évident, dès que Lyze fut emplumé et apte au vol, qu'il était un petit duc à moustaches hors du commun. Bien plus brillant que ses frères et sœurs – ce qui, d'ailleurs, allait créer quelques soucis au sein du nid. Il devint bientôt le plus jeune commandant d'infanterie de

l'armée. Peu après, il commença à entraîner des charbonniers avec ferveur.

« Vous vous demandez sans doute à quel moment j'interviens. Sur l'île aux Rafales vivent, bien entendu, des serpents domestiques qui sont aveugles. Cependant, ils cohabitent avec une autre espèce, les « kiéléens » qui, eux, ne le sont pas. Leurs écailles ne sont pas roses, mais turquoise comme les miennes. Je suis l'un d'eux. Nous sommes réputés pour notre ténacité et notre intelligence, ainsi que pour notre musculature, plus puissante et souple que celle des serpents domestiques... Ce n'est pas que de la graisse, vous savez ! s'exclama-t-elle en tapotant ses anneaux. Il y a du muscle là-dedans ! Nous nous fauflons dans des coins inaccessibles à nos cousins aveugles et nous sommes capables de creuser des trous, dans la terre et les arbres. Nos crochets sont aussi efficaces que le bec du pivert !

Les trois jeunes se figèrent en voyant une longue paire de crocs surgir de sa gueule.

— Ils font peur, hein ?

Elle fit une pause pour leur laisser le temps de les admirer, puis reprit le fil de son histoire :

— C'est Lyze qui eut l'idée de nous employer au combat. Lyze et moi avions à peu près le même âge. Mes parents connaissaient les siens. Cela étant, en général, sur cette île, les serpents et les chouettes ne se fréquentaient pas beaucoup. Vous devez comprendre que les créatures qui peuplent la mer d'Hivernel et son rivage ne sont pas très sociables. Elles préfèrent rester entre elles. Cette contrée est si hostile qu'elle n'encourage pas... comment dirais-je... à la frivolité. Personne là-bas ne s'adonnait à des occupations futiles – excepté votre bonne vieille Octavia.

» J'étais un serpent à problèmes. Étant jeune, j'étais vraiment difficile, et cela a empiré avec les années. J'adorais faire l'imbécile, m'amuser, m'attirer des ennuis. Je dois vous avouer que j'étais plutôt volage à l'époque. Totalement dépourvue du sérieux qui fait la réputation de mon espèce. Je me souviens encore de ma mère se plaignant d'avoir hérité d'un tamia – ces écureuils stupides, inconséquents et écervelés. Je rendais mes parents fous. Un jour, Lyze survola par hasard le rocher où ma famille nichait. Il faisait un temps radieux – chose

rare par chez nous – et je lézardais au soleil malgré les protestations furieuses de ma mère. Lyze l’entendit. Il venait juste de songer à la création d’une compagnie furtive de serpents kiéléens. Il décida d’atterrir et s’adressa à elle en ces termes : “Laissez-la-moi, madame, et elle n’aura plus une heure à elle pour fainéanter. Je vais la transformer en soldat d’élite.”

» Évidemment, j’étais horrifiée ! Mais avant que j’aie pu dire ouf ! maman et papa avaient donné leur accord et je m’envolais dans les serres de Lyze en direction d’un terrain d’entraînement. Pour ma consolation, ce camp était plein de jeunes et beaux mâles aux écailles turquoise. Cependant, après une journée d’exercices, je n’étais plus bonne qu’à dormir.

» Vous ne le croirez peut-être pas : je suis devenue un soldat acceptable, digne d’intégrer la compagnie. Pour être honnête, c’est Lyze qui m’a faite telle que je suis. Ce hibou pourrait insuffler de l’héroïsme à n’importe qui.

Soren eut un pincement au gésier. « Comme c’est vrai ! » pensa-t-il en se rappelant les sorties avec son professeur à travers les feux de forêt, les tempêtes et les rafales.

— Lyze tomba amoureux peu après mon arrivée au camp. Cela marqua le début du conflit qui l’opposa à son frère, un hibou doux et tranquille en apparence, du nom d’Ifghar. Ce dernier était attiré par la compagne de Lyze, Lil, mais son amour n’était pas payé de retour. La guerre des Griffes de glace faisait rage. Le clan de Kiel, fondé par l’alliance des habitants des îles de la baie et de la côte, était tenu en échec par le clan des Serres de glace qui venait de l’est. Leur roi était un vieux harfang sanguinaire qui voulait étendre son empire sur les Royaumes du Nord. J’ai été promue dans le bataillon d’élite, le Superglausonique, dont Lyze était le commandant en chef. Je servais donc directement sous ses ordres.

» Lyze et Lil formaient un couple merveilleux, d’une efficacité formidable au combat. Ils se comprenaient à demi-mot. Leurs gésiers étaient à l’unisson, si bien que chacun savait toujours ce que l’autre pensait. Ensemble, ils étaient redoutables. Leur précision et leur à-propos étaient sans pareils. Ils étaient le cauchemar du clan ennemi et représentaient pour l’alliance notre unique chance de remporter la guerre.

— Et alors ? demanda Spéléon. Vous avez gagné ?

Octavia soupira et reposa son plumeau.

— Non. Ifghar a retourné ses plumes : il les a trahis – son frère, sa famille et son clan. Il était si jaloux qu’il a rejoint l’adversaire et juré de briser leur unité à condition que Lil lui soit donnée comme compagne.

— Oh, non ! s’écrièrent les petits.

— J’ai découvert ses manigances, mais trop tard. Ils étaient déjà partis, prêts à attaquer une unité de reconnaissance sur une île de la baie des Crocs. D’habitude, je volais sur le dos d’une vieille chouette rayée. Un mâle. Un navigateur exceptionnel, rapide et silencieux. Malheureusement, il n’était pas disponible ce jour-là. J’ai dû me rabattre sur une chouette tachetée, qui n’était pas aussi véloce. Je suis arrivée juste à temps pour assister à l’embuscade organisée par Ifghar. Son plan pernicieux se déroula comme prévu, à un détail près : Lil reçut une blessure fatale. Ifghar est devenu fou furieux. Quant à Lyze, il a... piqué dans les orties.

— Non !

Soren était sonné. Quand un oiseau éprouvait une peur panique, une terreur à vous glacer le gésier, ses ailes se crispaient et il chutait à une vitesse vertigineuse.

— Par chance, un pygargue à tête blanche passait par là. L’aigle plongea et attrapa Lyze avant qu’il ne s’écrase dans l’eau. Mais il l’a saisi par la patte et l’a gravement blessé à une serre. Enfin, ç’aurait été pire s’il ne l’avait pas intercepté : Lyze serait mort noyé. Les chouettes ne valent pas une crotte de raton à la nage. La serre abîmée n’a jamais guéri, cependant, et lui provoquait des douleurs insupportables, alors il a fini par se l’arracher.

— Il s’est arraché sa propre serre ? répéta Soren, estomaqué.

— Oui. Il se sentait nettement mieux après, croyez-moi.

Comme Octavia se taisait, Spéléon fit un pas vers elle.

— Votre aventure ne s’arrête pas là, hein ?

— Non... Ce fut au cours de cette bataille – la bataille des Serres de glace, ainsi qu’elle devait être appelée dans les manuels d’histoire – que j’ai été aveuglée. J’étais en train de regarder Lyze chuter, catastrophée, et je n’ai pas vu venir une

féroce chouette lapone. Je m'étais dressée très haut et je hurlais de toutes mes forces pour essayer de conjurer le sort. En deux secondes, la scélérate m'avait crevé les yeux. La fin de ma carrière militaire coïncida avec le départ en retraite anticipé de Lyze. Il n'enfila plus jamais de serres de combat de sa vie... Du moins, pas pour se battre. Ces vieilles serres rouillées que vous voyez là sont celles qu'il portait pendant cette funeste bataille. J'ai réussi à le convaincre de les conserver, afin d'éviter qu'elles ne tombent dans l'escarcelle de l'ennemi.

— Et ensuite, qu'avez-vous fait ?

— Lyze et moi-même nous étions beaucoup attachés l'un à l'autre. Il décida que c'en était terminé de la guerre pour lui et se retira sur une petite île, loin de toute violence, au centre de la mer Tume. Il y avait là-bas un ordre de frères glauciscains qui se consacraient à l'étude. Ils possédaient une immense bibliothèque. Nous y sommes restés pendant un bon moment. Personne ne nous posait de questions. Lyze lisait, lisait, lisait... Il commença à rédiger son livre sur la guerre des Griffes de glace, celui que vous avez vu dans l'entrée. Il se lança aussi dans de sérieuses études de météorologie. Pour ma part, j'ai appris le métier de serpent domestique en m'occupant de son creux et de ceux de nombreux frères.

— Mais alors, quand avez-vous rencontré la sœur de Miss Plonk ? s'enquit Gylfie.

— Oh, environ un an avant la grande tragédie. Elle avait quitté sa famille, pressée de s'éloigner de sa belle-mère qui lui menait la vie dure. Elle n'était pas faite pour la musique. Lyze et Lil l'appréciaient énormément. Je crois qu'ils aimaient sa rudesse et son adresse extraordinaire. Elle était très douée de ses pattes. C'est pourquoi Lyze lui a fourni une lettre de recommandation pour le forgeron solitaire de l'île du Charognard.

— Quand avez-vous résolu de vous installer au Grand Arbre ?

— L'idée est venue de l'un des frères glauciscains. Il considérait qu'il était dommage que l'érudition de Lyze ne profite pas à des jeunes. Il comprit aussi que Lyze avait toutes les qualités pour devenir un excellent professeur. Il lui conseilla d'aller au Grand Arbre de Ga'Hoole, où il trouverait une foule

d'oisillons à qui il pourrait prodiguer son enseignement. Lyze accepta, en précisant que jamais plus il n'apprendrait à un petit à se battre. Et que jamais plus il ne toucherait à des serres de combat. Nous avons donc débarqué ici. Je me suis moi aussi engagée à défendre la paix... (Elle marqua une longue pause.) Je crains qu'il ne soit l'heure de briser notre serment. Je suis prête à tout pour sauver mon maître et ami.

Le rêve d'Églantine

Un lourd silence s'installa dans la chambre d'Ezylryb.

Les petits avaient du mal à se remettre du récit extraordinaire d'Octavia. Quand ils rentrèrent dans leur creux, la nuit était déjà tombée. Perce-Neige et Églantine s'étaient réveillés tard et se préparaient à présent pour leur entraînement du soir.

— Où étiez-vous passés ? demanda Perce-Neige d'un ton soupçonneux.

— Pas le temps de t'expliquer, répliqua Gylfie.

— On te racontera plus tard, dit Soren.

Il se tourna vers sa sœur, qui n'avait pas bonne mine. Ses yeux noirs, si brillants d'habitude, étaient éteints.

— Tu vas bien, Églantine ?

— J'ai mal dormi. J'ai fait des cauchemars, je crois. Je ne m'en souviens pas très bien.

Les cinq chouettes se séparèrent pour aller en cours. Ce soir-là, ils étaient tous un peu distraits, et en classe de navigation, Soren faillit percuter Primevère.

— Soren, attention ! hulula Strix Struma. Tu tes laissé aller pendant le festival, on dirait.

Elle claqua du bec d'un air désapprobateur.

À la cantine, peu avant l'aube, Soren, Gylfie, Spéléon, Perce-Neige, Primevère et Églantine se rassemblèrent autour de Mme P.

— Je peux m'étirer un peu plus, proposa-t-elle, si vous voulez inviter des copains.

— Non, ça va, madame Pittivier, répondit Gylfie. Nous serons bien, entre nous.

En vérité, l'ambiance était tendue. Gylfie, Soren et Spéléon se montraient taciturnes, Églantine paraissait fébrile, et Perce-Neige sentait qu'il avait loupé un épisode important, ainsi que Primevère. Soren en vint presque à regretter la présence d'Otulissa. À elle seule, elle aurait suffi à meubler la conversation. Pourtant, le repas était délicieux. Il y avait du porridge de noix de Ga'Hoole, agrémenté de sirop de symphorine nouvelle. Des souris grillées et des chenilles relevées d'une sauce sucrée l'accompagnaient. Mais les jeunes manquaient d'appétit. Ils étaient déjà prêts à rejoindre leurs chambres quand le premier rayon de soleil apparut à l'horizon. Avant toutefois, ils devaient encore enterrer des pelotes pour Fanon. Il s'agissait de leur dernière séance de moxilex, puis ce serait la délivrance.

Ils ne furent pas longs à s'endormir. Soren, même dans son sommeil, percevait la nervosité de sa sœur. L'océan d'ordinaire paisible de ses rêves était secoué par la tempête. Vers midi, alors que le soleil atteignait son point culminant, elle poussa un cri terrible. Un nuage de plumes de duvet se mit à tournoyer.

Soren accourut à son chevet.

— Ce n'est qu'un cauchemar, Églantine, rien qu'un vilain cauchemar. Tu es en sécurité ici, à l'intérieur du Grand Arbre. On est tous là – moi, Perce-Neige, Spéléon et Gylfie. Il ne peut rien t'arriver.

Églantine tendit une patte et tâta son frère, comme pour s'assurer qu'il était bien réel.

— Soren, gémit-elle, je savais bien que ces murs de pierre que tu as décrits, là où s'est installé le forgeron, me disaient quelque chose.

— Oui, quoi ?

— Tu te souviens du bout de mica de la marchande Maxi ? Quand je l'ai regardé, l'été dernier, cela a ravivé des émotions en moi. C'est après que j'ai pu sortir de... de mon...

— ...de ton drôle d'état, compléta Gylfie.

— Voilà. Eh bien, dans mon rêve, il y avait de la pierre et j'ai enfin compris.

— Quoi donc ? la pressa Soren.

Les quatre compagnons attendirent sa révélation, le corps tendu, bouillant d'impatience.

— L'endroit où ils nous gardaient, moi et tous ceux du Grand Déferlement...

— Où ? C'était où ?

Soren s'enfiévrâ. Depuis des mois, Boron et Barrane essayaient de démêler l'énigme de la Nuit du Grand Déferlement. D'où venaient ces oisillons ? Pourquoi avaient-ils été lâchés au-dessus d'un terrain ouvert, loin de tout creux ? Les rescapés étaient si désorientés, si hébétés qu'ils n'avaient pu fournir aucune réponse à leurs questions. Pendant plusieurs jours, les seules paroles qu'ils avaient prononcées, de leur étrange voix faible et monocorde, étaient celles de comptines bizarres, dédiées à la pureté des Tytos. Ils appartenaient d'ailleurs, sans exception, à ce genre, qui comprenait l'ensemble des chouettes effraies, ou *Tytonidae*. Même une fois guéris et reposés, pas un n'était capable de raconter ce qui lui était arrivé.

Églantine entrouvrit le bec, puis se ravisa et ferma fort les paupières.

— Ça me revient par flashes. Quand j'ai aperçu cette lame de pierre colorée cet été, avec le clair de lune qui passait à travers, et que j'ai entendu les harpistes accorder leur instrument, cela m'a rappelé à quel point ils détestaient la musique.

— « Ils » ? Qui, « ils » ? gronda Perce-Neige en se penchant au-dessus d'elle.

— La plupart étaient des effraies – ombrées, masquées, ou des prairies.

— D'accord, murmura Soren. Maintenant, essaie de nous en dire plus.

— La musique était interdite.

— Pourquoi ?

— Mystère. En tout cas, on mourait d'envie d'en écouter et les adultes se plaignaient qu'on n'était pas « opérationnels ».

— Ce qui signifiait ? demanda Gylfie.

— Aucune idée.

Églantine inclina la tête d'un côté, puis de l'autre, ainsi que le font souvent les oisillons quand ils sont perturbés ou déconcertés.

— Tu peux nous donner des détails sur le lieu où tu étais, ou sur la façon dont tu y as atterri ? poursuivit Soren.

— Pas vraiment.

— Était-ce une forêt ? suggéra Spéléon.

— Non.

— Un endroit pierreux – le fond d’un canyon par exemple ? proposa Gylfie, en se remémorant la sordide prison de roche de Saint-Ægo, nichée dans des gouffres et des ravins rocaillieux, où ne poussaient ni arbres ni brins d’herbe.

— Il y avait bien des pierres, oui. Plutôt comme celles de la forge du Pays du Soleil d’Argent : soigneusement taillées et empilées pour former des murs.

La jeune effraie clignait des yeux, s’évertuant à ressusciter une image floue et voilée d’ombres.

Soren eut soudain un éclair de génie. L’été précédent, sa sœur s’était mise à trembler en voyant un morceau de mica posé sur la nappe de la Marchande Maxi. Ensuite, tous les oisillons du Grand Déferlement avaient réclamé à grands cris d’aller écouter la musique, car Miss Plonk et ses harpistes venaient de commencer les répétitions. Et, comme par magie, le concert les avait guéris de leur incroyable frénésie.

— Gylfie, tu as gardé des bouts de mica après le passage de Maxi ? demanda Soren.

— Oui. Je voulais m’en servir pour fabriquer un joli mobile, mais je n’ai pas eu le temps de finir de le monter.

— Tu pourrais m’en prêter un, juste une minute ?

— Bien sûr.

À l’instant où Soren s’emparait d’une guirlande de fragments étincelants de mica, le soleil de midi inonda le creux. Églantine retint son souffle. Ses prunelles étaient rivées sur les petits losanges qui projetaient des taches de couleur dansantes sur le beau visage blanc de son frère.

— Tu me rappelles les vitraux du château, susurra-t-elle.

— Du château ? s’exclamèrent les quatre copains.

— Oui. À notre arrivée là-bas, nous l’avons trouvé si beau, malgré ses murs en ruine, expliqua-t-elle d’une voix rêveuse. Nous avons vite déchanté... Ses occupants se faisaient nommer les Sangs-Purs. Au début, ils étaient gentils. Ils voulaient nous

enseigner le culte des Tytos, les plus pures des chouettes, d'après eux. Voilà pourquoi ils nous ont appris tous ces cantiques en leur honneur, ces poèmes que nous récitons quand les sauveteurs du Grand Arbre nous ont secourus. Cela n'avait rien à voir avec les lectures de papa et maman, Soren. Absolument rien. Tu te souviens quand maman nous fredonnait des comptines ? Au château, nous n'avions pas le droit de chanter. Tout ce qui avait un rapport avec la musique était strictement interdit. Ils disaient que c'était du poison.

« Comme les questions à Saint-Ægo », pensa Soren. À la pension, les pires punitions étaient réservées à ceux qui osaient en poser.

— Le plus méchant était le Grand Tyto, poursuivit Églantine. Il parlait peu, mais il était terrifiant. Il portait un genre de masque et on racontait que son bec avait été arraché au cours d'une bataille...

En prenant conscience de ce qu'elle venait de révéler, la pauvre chouette effraie perdit connaissance.

— Bec d'Acier, chuchotèrent les autres, paralysés de peur.

Gylfie se mit aussitôt à éventer Églantine en voletant au-dessus d'elle. Perce-Neige voulut l'aider, mais ses ailes provoquaient de tels courants d'air qu'Églantine décollait presque du sol. Elle ne tarda pas à se réveiller.

— Oh, je me suis évanouie ?

Elle se redressa tant bien que mal, en gardant les yeux rivés sur son frère.

— Vas-y mollo, petite, recommanda Perce-Neige. Tu t'es fait une belle frayeur.

— Rassurez-vous, je vais bien. Je me sens même beaucoup mieux. Vous réalisez que j'ai côtoyé Bec d'Acier ? Tout me revient maintenant. C'était lui qui haïssait le plus la musique. Il estimait qu'elle était impure. D'ailleurs, pour lui, seules les *Tyto alba* méritaient d'être considérées comme « pures ». Les effraies ombrées, masquées et des prairies s'occupaient du sale boulot au château. Et avant d'être acceptés dans l'Ordre des Sangs-Purs, nous devons dormir dans des cryptes, au milieu des ossements d'anciens Tytos qu'il appelait les « Purs parmi les Purs ».

— Les « Purs parmi les Purs » ? répéta Soren, perplexe.

Gylfie était restée muette jusque-là, mais lorsqu'elle entendit Églantine parler des oisillons qu'on enfermait dans des cryptes, elle sortit de son silence :

— J'ai l'impression qu'ils utilisaient la pierre des cryptes comme une arme contre leurs prisonniers, de la même façon que les chouettes de Saint-Ægo se servaient de la pleine lune contre nous.

Elle faisait référence à l'atroce processus de déboulunage dont étaient victimes les pensionnaires de l'orphelinat, qu'on obligeait à somnoler sous les rayons brûlants de la lune. Cela leur chamboulait le gésier au point de réduire à néant leur volonté et leur personnalité.

— Au lieu d'être déboulunés, ils étaient abrutis par leur enfermement entre quatre murs de pierre. C'est un phénomène reconnu, je crois. Dans le désert de Kunir, il y a une série de ravins si profonds qu'ils privent de toute visibilité. Un vrai labyrinthe. Si on se perd dedans, au bout d'un moment, le cerveau finit par être affecté. Les chouettes qui en sont revenues n'ont jamais vraiment récupéré leurs facultés. Elles sont devenues étranges... un peu dérangées du bulbe, quoi.

Le gésier de Gylfie lui soufflait une deuxième vérité. Elle était presque certaine que les ossements réunis dans les cryptes n'appartenaient pas à des chouettes, mais qu'il s'agissait de squelettes des Autres. Toutefois cette pensée était si terrifiante, si répugnante, qu'elle n'osa même pas l'articuler.

Soren fixait l'aile d'Églantine, à l'endroit où elle conservait la marque de sa blessure la plus grave. Bien que les plumes aient repoussé, la cicatrice était visible. Il suffoquait de rage en songeant à l'ignoble Bec d'Acier.

— Je ne lui pardonnerai jamais de t'avoir blessée, Églantine. Je ne peux pas m'empêcher d'avoir envie de le tuer. Pas étonnant que les scromes de papa et maman aient voulu m'avertir.

— Tu n'y es pas, Soren : ce ne sont pas les chouettes du château qui m'ont fait ça. Elles ne se sont pas privées de me tourmenter, ça non ! Mais ce sont les autres, celles qui ont organisé un raid pour nous enlever, qui nous ont laissé ces cicatrices. Elles ont failli réussir leur coup, mais le Grand Tyto et

les Sangs-Purs les ont poursuivies. Il y a eu un combat effroyable tandis qu'ils tentaient de nous reprendre. C'est alors que je suis tombée. Il a dû arriver la même chose à tous les oisillons. En réalité, elles nous ont lâchés. Je ne sais pas ce qui a pu les surprendre et les terroriser au point de nous abandonner. Surtout, je me demande encore comment j'ai survécu à la chute. J'avais si peur qu'ils me retrouvent que je me suis traînée jusqu'à un buisson pour me cacher. C'est là que Spéléon et Perce-Neige m'ont débusquée.

— Celles qui ont voulu vous kidnapper étaient aussi des chouettes effraies ? l'interrogea Gylfie.

— Oh, non. Il y en avait de toutes les espèces. Je me rappelle notamment une affreuse femelle hibou grand duc avec un grand carré de peau nue sur une aile, qui volait curieusement.

— Crocus ! s'écrièrent Soren et Gylfie.

L'Ablabbesse supérieure de la Pension Saint-Ægoliu pour chouettes orphelines, dont la cruauté était sans limites, avait précisément ce trait distinctif.

— Alors, c'était l'armée de Saint-Ægo ! conclut Soren.

À présent que sa mémoire ne lui faisait plus défaut, Églantine était intarissable. Pendant ce temps, une pensée trottait dans l'esprit de son frère. S'étaient-ils rapprochés de la piste d'Ezylryb ? Sa sœur serait-elle capable de retrouver ce château, où des rituels aussi saugrenus que sordides célébraient la prétendue pureté des chouettes effraies ? Ezylryb y était-il enfermé, ou s'était-il égaré ? Avait-il perdu la raison dans une crypte ? Ou bien était-il... mort ?

L'élite des squads

Les temps difficiles sont parfois propices aux rapprochements et à un regain de complicité entre amis. Ce fut le cas dans le creux partagé par Soren, sa sœur et leurs compagnons. Les histoires que racontait Églantine tenaient les plus vieux en haleine et exerçaient sur eux une certaine fascination. Une nuit, Spéléon lui demanda :

— Églantine, comment était le sol autour du château ? Le paysage ressemblait plutôt au Pays du Soleil d'Argent ou aux Monts-Becs ?

— Heu... Je ne suis jamais allée aux Monts-Becs. Qu'est-ce que tu veux savoir, exactement ?

— Y avait-il de grands arbres ? Ou était-ce un endroit sec et broussailleux ? La terre était-elle compacte, nue, ou bien sableuse comme dans un désert ?

— Rien de tout cela. Je ne m'en souviens pas très bien, puisqu'on avait à peine le droit de sortir. Cependant, à travers les fissures des murs, on voyait un peu à l'extérieur. Je crois qu'il y avait de l'herbe. Et il me semble avoir entendu parler d'une prairie. Mais je ne pense pas qu'il y avait des bois dans les parages. Avant d'être enlevée, quand je vivais dans notre nid au sommet du sapin, j'entendais les branches couvertes de feuilles bruissier dans les courants d'air. Tu te rappelles, Soren ? Alors que, là-bas, on ne percevait que les sifflements du vent sur la pierre.

— C'est un indice, affirma Spéléon d'un air songeur.

— Ah bon ? s'étonna Gylfie.

— Oui, laissez-moi réfléchir...

Le silence se propagea dans le creux. Soren faisait marcher ses méninges, lui aussi. Spéléon était un spécialiste du sol, de la terre et des plantes qui y poussaient. Il était même devenu l'un des plus brillants éléments du squad de battue. D'ailleurs, en regardant autour de lui, Soren se rendit compte que le petit groupe réunissait les meilleurs apprentis de chaque équipe.

— Églantine, est-ce que tu pourrais nous dire combien de temps vous avez volé avant d'être relâchés ?

— Hmm... pas très longtemps, en tout cas.

Après une pause, il ajouta :

— Serais-tu capable de nous conduire dans la direction du château ? Ezylyrb a disparu depuis plus de deux mois. Des groupes de recherche ont été envoyés les uns après les autres, sans résultat jusqu'à présent. Boron a supposé que nous étions nous aussi partis sur sa piste pendant notre absence. Et c'était vrai, indirectement, même si la mission visait surtout à récolter des informations sur Bec d'Acier. Mais qu'est-ce qui nous retient maintenant ? Entre nous... (Il s'arrêta et jeta un coup d'œil à ses copains.) On formerait un super-squad à nous tous.

— Soren, qu'est-ce que tu as en tête ? demanda Gylfie.

— Gylfie, selon Strix Struma, tu es la meilleure navigatrice quelle ait jamais eue dans sa classe. Je l'ai surprise en train de le dire à Barrane. Spéléon, tu n'as pas ton égal pour traquer à ras de terre. Quant à toi, Perce-Neige, tu sais te battre... quand c'est nécessaire, bien sûr. (Rien qu'à l'idée d'entrer en action, ce dernier s'enfla d'excitation.) Vous comprenez, maintenant ? À nous quatre, on formerait l'élite des squads, les meilleurs des meilleurs.

— Attends un peu, le coupa la chevêchette en s'avancant jusque sous son bec. Tu suggères qu'on se mette en quête d'Ezylyrb tout seuls ? Sans professeur ni aucun adulte pour nous accompagner ?

— Je crois que tu as pigé, Gylf', gronda Perce-Neige. Nom de Glaucis ! On est allés au Pays du Soleil d'Argent par nos propres moyens et on a réussi à trouver la femelle forgeron. C'est elle qui nous a tuyautés la première sur Bec d'Acier... Enfin, après les scromes de tes parents, je veux dire, se corrigea-t-il en adressant un hochement de tête respectueux à Soren.

— Dans ce cas..., soupira Gylfie.

Soren était nerveux. Sans le soutien de Gylfie, rien ne serait possible.

— ... dans ce cas, Soren, c'est à toi que revient le rôle de chef.

Ses amis acquiescèrent aussitôt. Soren était stupéfait. Il ne savait plus où se mettre.

— Bon... eh bien... c'est moi qui ai eu l'idée, après tout. Mais sans vous, mon plan ne vaudrait pas une pelote. Votre confiance en moi me fait chaud au gésier. Je ferai de mon mieux.

— Soren ! hurla Otulissa en se précipitant dans le creux. Je veux venir avec vous !

La petite curieuse avait tout écouté, perchée sur une branche à la sortie de leur chambre. Ses yeux jaunes étaient noyés de larmes et, pour une fois, elle cherchait ses mots.

— Ezylyrb m'a aidée à croire en moi et pas juste en... Enfin, vous savez bien. Il m'a convaincue que j'étais capable de tas de choses grâce à mes qualités, et pas seulement parce que j'étais une chouette tachetée issue d'une grande famille. Le truc dont vous discutiez avant, là, ça me dégoûte.

— Quel truc ? fit Soren.

— Cette théorie stupide sur la pureté, sur la prétendue supériorité d'une espèce sur les autres. Nous descendons tous de Glaucis, qu'on soit chouettes tachetées, effraies ou harfangs. D'ailleurs, nous célébrons ensemble sa mémoire. Ma maman me l'avait dit, et elle avait raison. C'est à lui et aux premières chouettes qui vécurent avec lui que nous devons notre capacité à voler en silence, à voir dans la nuit ou à faire presque un tour complet avec la tête. Et en cours de navigation, on apprend que le nom de la plus majestueuse constellation, celle qui brille toujours aussi fort saison après saison, est le « Grand Glaucis ». Mais je suppose que ce n'est pas suffisant pour ces brutes dont parlait Églantine. Ils veulent détruire tous ceux qui sont différents d'eux.

La tirade d'Otulissa ébahit la petite troupe. Elle avait dû épier leurs conversations plus d'une fois pour être si bien informée. Elle était maintenant au bord des sanglots, au grand désarroi des camarades de chambrée.

— C'est très important pour moi... Vous me connaissez, je ne suis pas du genre hyperémotif mais là... je... je ne peux pas l'expliquer. Je vous en prie, laissez-moi partir avec vous.

— Bien sûr, acquiesça Soren.

Otulissa était très intelligente et, en plus, elle possédait une sensibilité extraordinaire aux changements de pression atmosphérique. Elle l'avait prouvé à de nombreuses reprises lors des sorties du squad de météo.

Il ne manquait plus quelle pour compléter l'élite des squads ! Oui, à présent, ils seraient vraiment les meilleurs des meilleurs !

Le tombeau vide

Ils choisirent une nuit où il n'y avait ni cours ni entraînements, pour filer en douce. Toutefois, ils prirent garde de quitter l'Arbre au crépuscule, par petits groupes de deux ou trois, avant de se rejoindre sur les falaises où ils ne risquaient pas de se faire pincer. Ils portaient tous des serres de combat, qu'ils avaient chipées dans l'armoire de la forge. Par chance, Bubo était sorti et ils ne rencontrèrent aucun obstacle. Perce-Neige y était allé seul, tôt le matin, puis il avait caché les armes parmi les rochers, au sommet des falaises.

Soren avait insisté pour qu'ils s'exercent avec les serres avant de décoller, car aucun d'entre eux ne s'était encore vraiment familiarisé avec ce dangereux accessoire. Églantine, en particulier, n'avait jamais volé « chaussée », selon l'expression consacrée.

— Tu dois plus te servir de ta queue comme gouvernail, lui conseilla son frère en la voyant zigzaguer. Tu manques d'équilibre.

— Elle va s'habituer, affirma Perce-Neige.

Soren n'en était pas certain. Églantine lui paraissait tellement fragile. Était-elle prête pour cette mission ? Il le fallait, car elle était la seule à pouvoir reconnaître le château en ruine où elle avait été emprisonnée. Mais, peu à peu, sa trajectoire se redressa.

— Voilà ! Bravo ! l'encouragea-t-il.

Il soupira de soulagement. Pourtant, il n'avait pas la conscience tranquille. Il faisait exactement ce à quoi Ezylyrb avait renoncé : porter des serres de combat, et en équiper un oisillon innocent par-dessus le marché. Il se rassura en se

remémorant le discours tenu par Octavia dans cette même pièce où les vieilles serres rouillées du vénérable hibou pendaient au mur : « Je me suis moi aussi engagée à défendre la paix... Je crains qu'il ne soit l'heure de briser notre serment. Je suis prête à tout pour sauver mon maître et ami. »

En effet, songea Soren, l'heure était venue. S'il existait la moindre chance de secourir Ezylyrb, il fallait la tenter maintenant, avant que l'hiver ne s'installe. Ils n'avaient pas le choix. Le premier blizzard de l'année allait souffler sur l'île de Hoole d'un jour à l'autre, et alors ce serait trop tard.

Soren ordonna à sa sœur de retourner à la falaise. Ensuite, il se plaça devant ses compagnons et, d'une voix douce mais ferme, lança :

— Squad, en position ! Parés à décoller. Partez !

Et soudain, six chouettes s'élevèrent dans la nuit.

Le plan consistait d'abord à regagner l'endroit où Églantine avait été trouvée après le Grand Déferlement, dans la forêt d'Ambala. De là, ils tenteraient, avec l'aide de celle-ci, de se rendre au château. Tandis qu'ils volaient, Soren se demandait comment ils allaient procéder pour libérer Ezylyrb – si tant est qu'ils parviennent jusqu'aux ruines et que leur professeur y soit. Il était peut-être trop tôt pour y penser. Une fois sur place, une idée lui viendrait sûrement. Déjà, il fallait réussir à localiser ce lieu abominable où on forçait les oisillons à dormir dans des cryptes, au milieu des ossements de ces soi-disant « Purs parmi les Purs ».

Pour le moment, Perce-Neige volait en pointe et Spéléon naviguait à sa hauteur, mais à une altitude inférieure, afin de repérer l'emplacement où ils avaient découvert Églantine.

— Nous sommes à Ambala et nous approchons de la zone du Grand Déferlement, annonça la chouette lapone.

Aussitôt, la chouette des terriers plongea en piqué. Perce-Neige se tourna vers Soren et hocha la tête : c'était bien ici. En levant les yeux, Soren aperçut l'étoile Dormante, nommée ainsi car elle ne se déplaçait jamais.

— Gylfie, enregistre notre position entre la Dormante et la première étoile de la constellation du Grand Glaucis.

Celle-ci s'exécuta, puis ils descendirent tous en spirale, à l'exception de Perce-Neige qui continuait à faire le guet.

Ils atterrirent dans le lit d'un ruisseau à sec.

— Évidemment, les traces ont disparu, dit Spéléon. Je m'y attendais. Mais je me souviens de la direction qu'elles prenaient.

— Commençons par le buisson où se cachait Églantine.

La chouette des terriers les y conduisit en quelques enjambées.

— Oh, oui..., souffla Églantine. C'est bien ici. Je ne l'oublierai jamais. J'ai l'impression d'y avoir croupi pendant une éternité.

— Bien. Maintenant, survole le lit de ce ruisseau et essaie de te rappeler où ils t'ont lâchée.

Après moins d'une minute, Églantine s'arrêta, à l'endroit précis où Spéléon avait remarqué ses empreintes.

— Tu crois que c'était là ? demanda-t-il.

— Non... En fait, ce devait être plus loin. Il y avait de l'eau.

Ils volèrent quelques minutes de plus.

— Voilà ! J'ai trouvé ! s'écria-t-elle.

Elle se posa à côté d'un minuscule ru, profond de quelques centimètres tout au plus, qui glougloutait.

— Je me souviens de ce rocher ! s'exclama-t-elle en pointant une griffe. Même que je m'étais dit : « Ouf ! Heureusement que je ne suis pas tombée là-dessus. »

— Bien, on progresse, déclara Soren. Préparez-vous à décoller. On va dessiner au moins trois cercles en l'air. Églantine, tu essaieras de t'orienter dans la ligne du château.

— Je ne sais pas si je vais y arriver, Soren. Ce sera difficile. J'avais tellement peur et il y avait tant d'agitation. C'était la guerre.

— Fais de ton mieux. S'il le faut, nous testerons chaque direction. Gylfie, tu es la navigatrice : repère bien notre position.

Mais Églantine fut vite perdue, et ils durent se résigner à rayonner autour de leur point de départ.

La nuit n'est pas qu'une voûte opaque aux yeux d'une chouette. Des couches sombres de différentes densités se superposent. Certaines sont épaisses, impénétrables, pas même égayées par le halo d'une étoile ; d'autres sont plus fines,

presque transparentes, en fonction de l'éclat et de la position de la lune, des constellations qui apparaissent et disparaissent à tour de rôle, et du paysage terrestre au-dessous, selon qu'il est composé de forêts ou de terres arides et rocailleuses. Alors que Perce-Neige était très doué pour voir à travers les camaïeux de gris de l'aube et du crépuscule, Soren « lisait » à la perfection les diverses nuances de noir de la nuit.

— Noir léger à charbonneux ! indiqua-t-il alors qu'ils longeaient une zone faiblement boisée.

Une demi-heure plus tard, après avoir viré de cap, il cria :

— Eau sombre, tendance houleuse.

— Non ! dit Églantine. Je suis sûre que nous n'avons pas survolé d'étendue d'eau.

Les chouettes prirent un virage abrupt et retournèrent à leur position de départ, où elles se posèrent dans un arbre, désappointées. Gylfie eut soudain une idée brillante :

— Si ces bandits ne sont intéressés que par les chouettes effraies, en particulier les *Tyto alba*, en toute logique, leur château doit être situé soit dans la forêt de Tyto, soit en lisière de celle-ci, non ? Peut-être sur la frontière des royaumes de Tyto et d'Ambala, qui est très étroite.

Ils empruntèrent donc cette direction. Soren envoya Otulissa en éclaireur. Elle ne tarda pas à revenir vers ses compagnons :

— J'ai vu une prairie, au vent et à l'ouest ! J'ai aussi observé un feu de forêt un peu plus au nord, je dirais à vingt degrés de la deuxième étoile du Grand Glaucis. Mais il n'y a rien à craindre : le vent nous est favorable.

— Bon travail, Otulissa, la félicita Soren.

Bientôt, les murs du château en ruine se découpèrent dans la brume matinale. Seule l'une de ses tours était intacte. Les autres s'étaient écroulées, de sorte que leur base était à peine plus haute que le reste des décombres. Un brouillard léger flottait paisiblement au-dessus de la prairie.

— On ferait mieux de se regrouper dans ce bosquet, déclara Soren. Il pourrait bien y avoir des corbeaux dans les parages.

Depuis les branches d'un aulne, les six chouettes disposaient d'une vue excellente sur le château. Il avait dû être magnifique

en son temps, et il l'était encore aujourd'hui, malgré l'état de délabrement dans lequel il avait sombré. Deux splendides vitraux ornaient la muraille est qui, par chance, tenait toujours debout. Une dentelle de lierre et de mousse recouvrait la pierre.

— Il a changé, affirma Églantine après quelques minutes de silence.

— Dans quel sens ? demanda Soren.

— Eh bien... tout est si calme.

— Normal : c'est le petit matin. Ils sont sûrement en train de dormir.

— Oui, sauf qu'en principe la relève de la garde a lieu à cette heure-ci. Voilà pourquoi j'avais insisté pour qu'on arrive avant l'aube. La tour n'a aucune ouverture sur l'est et dans l'intervalle de la relève, on aurait pu avancer en sécurité. D'habitude, le garde de nuit fait une dernière ronde avant de partir – mais là : personne. En plus, les chasseurs profitent toujours de ce moment pour sortir dans la prairie et attraper quelques campagnols.

Ils patientèrent quelque temps, puis la jeune effraie soupira :

— Non, ce n'est pas normal. C'est vraiment trop calme. Là ! Vous avez vu ce cerf bondir en direction de la muraille ? Cela n'aurait aucune chance de se produire si le château était occupé. Enfin, je me trompe peut-être... Je ne voudrais pas qu'on prenne le risque d'entrer et qu'on soit attaqués par ma faute.

Soren était du même avis.

— Gylfie, tu pourrais traverser le pré en rasant l'herbe, sans te prendre les pattes dedans, histoire de jeter un coup d'œil de plus près ?

— Évidemment, répondit-elle, choquée. Soren, je suis peut-être bruyante comparée à certains, mais je peux me faufiler dans ces hautes herbes aussi aisément qu'un serpent domestique entre les cordes de la Grande Harpe.

— Très bien. Je n'ai jamais douté de tes capacités, Gylf'. Sois prudente. Reviens au moindre signe de danger, d'accord ?

Elle décolla sans attendre les encouragements de ses camarades.

— Grand Glaucis, murmura Otulissa. Regardez-la : l'herbe frémit à peine à son passage.

Moins d'un quart d'heure plus tard, elle était déjà de retour.

— Vide. Complètement vide.

— Aucune trace d'Ezylryb, j'imagine ? s'enquit Soren.

— Pas que je sache.

— Bon... Allons-y ensemble, en formation compacte, au cas où des corbeaux traîneraient par ici. Si jamais l'un de nous en aperçoit, on serre les rangs. Nous sommes six, je ne pense pas qu'ils oseront nous attaquer.

Une grive sifflotait sur un balcon quand les chouettes atterrirent à l'ombre fraîche du rempart. Il y avait là des objets insolites, qui n'existaient ni dans les forêts ni dans les prairies, déserts ou canyons. Par exemple, ils découvrirent un immense machin doré, à moitié pourri, qu'Églantine appelait « trône », et sur lequel, d'après elle, se perchait le Grand Tyto. On voyait encore les bases des colonnes cassées, décorées de moulures.

— Et ça, c'est quoi ? l'interrogea Soren, en désignant un haut perchoir de pierre auquel conduisait une série de petites marches.

— Ah... C'est de là que le Grand Tyto s'adressait à nous quand il n'était pas sur son trône.

— Le Grand Tyto ? Tu veux parler de Bec d'Acier ?

— Oui. On le surnommait parfois « Sa Pureté » aussi, mais jamais Bec d'Acier.

— Oh ! ce ramassis de sottises au sujet de la pureté me tape sur les nerfs ! gronda Perce-Neige. Ça me tue.

« Voilà sans doute ce que se sont dit les pauvres victimes de ces monstres sanguinaires avant de mourir... », songea Soren.

— Je suis certaine qu'il n'y a personne, poursuivit Églantine. L'accès au balcon a toujours été interdit. Autrefois, une grive n'aurait jamais pu s'y installer.

Elle étudia les alentours tranquillement. Elle avait bien du mal à réaliser qu'elle était de retour dans cet endroit de malheur – avec Soren, qui plus est. Elle se posait souvent des questions sur son autre frère, l'aîné, Kludd. Elle ne l'aimait pas beaucoup. Elle sentait au fond d'elle qu'il était peut-être responsable de sa chute, comme de celle de Soren. Quand leurs parents allaient à la chasse, il en profitait toujours pour s'éclipser alors qu'il était

supposé rester dans le nid avec elle. Il lui avait fait promettre de ne rien répéter. Une nuit, il était rentré couvert de sang et il avait dû inventer un gros mensonge : il avait prétendu avoir entrevu un renard au pied de leur sapin et avoir voulu l'attraper. Noctus, leur père, était furieux.

« Kludd, tu aurais pu être tué !

— Mais ce n'était qu'un petit renard de rien du tout. Je voulais juste vous faire plaisir, à toi et à maman. »

Bien sûr...

— Qu'est-ce que c'est ? demanda soudain Gylfie en se posant à l'intérieur d'une niche en bois.

Églantine ravala sa salive.

— Le tombeau... Il est vide !

Gylfie pencha la tête d'un côté, de l'autre, puis la renversa en arrière de sorte que son bec frôlait les plumes entre ses épaules.

— Je confirme : complètement vide.

— Elles sont parties ! s'écria Églantine.

— Qui est parti ? fit Soren.

— Les Paillettes sacrées du Saint Tombeau !

— Paillettes ! hoquetèrent Soren et Gylfie, horrifiés. Des paillettes... comme à Saint-Ægo !

Un hibou qui a perdu la boussole

Juché dans un immense épicéa, le hibou petit duc se cramponnait de ses sept serres à une frêle branche. Son esprit était si confus qu'il avait bien du mal à se concentrer pour ne pas tomber. Il était complètement désorienté depuis qu'il avait traversé la rivière, à l'orée de la forêt de Tyto. Il aurait juré qu'il se dirigeait au nord, pourtant la position des étoiles semblait le contredire. Les Serres d'or, si belles à cette époque de l'année, dressaient la pointe de leurs griffes dans le mauvais sens. Et lorsqu'il voulut virer à l'est, au lieu de voler vers la lueur chatoyante du soleil levant, il fonça droit vers les ombres. Il sut qu'il était sur le point de devenir fou quand il se demanda si, après tout, le soleil ne se levait pas à l'ouest. C'est alors qu'il prit conscience qu'il tournait en rond depuis des jours. Épuisé, il avait fini par se poser dans l'épicéa, si perturbé qu'il était à peine capable de chasser.

Par chance, le gibier était abondant. Mais bientôt, le froid mordant de l'hiver se ferait sentir. Il mourrait de faim. « La vie vous réserve de drôles de surprises », pensa-t-il. Il s'était toujours imaginé qu'il périrait aspiré dans l'œil d'un cyclone ou dans une tornade dévastatrice de force 5, du genre de celles qui déchiquettent les paysages et déracinent des forêts entières. On racontait même qu'un jour, l'une d'elles avait arraché du sol une forêt en feu pour la rejeter plus loin sur une autre zone boisée, qui s'était enflammée à son tour. Ezylyrb grogna. « Ça aurait été une fin plus digne d'un vieux spécialiste des forces de la nature... »

Il ne savait pas au juste combien de nuits s'étaient écoulées depuis qu'il était là. Peu à peu, sa raison l'abandonnait et son territoire de chasse ne cessait de diminuer – il ne tarderait pas à être réduit à néant. Ah ! Ezylyb était descendu bien bas. Il frissonna tandis qu'une brise automnale, annonciatrice du froid glacial à venir, ébouriffait ses plumes. Il essaya de rester philosophe. Il avait mené une vie extraordinaire, tour à tour aventurier, écrivain, professeur. Aussi érudit que sportif, il ne dédaignait pas de raconter une blague de mauvais goût de temps en temps. Bien sûr, il avait connu le danger et la tragédie. Il ferma les yeux et ne put réprimer une larme en repensant à sa chère Lil. Enfin, du moins avait-il servi de nobles causes ! « Aujourd'hui, se dit-il, je suis à l'hiver de ma vie. »

Il ne put s'empêcher de se demander ce qui lui manquerait le plus. Peut-être la paix de l'aurore, lorsque le ciel, tel un diamant, se pare de mille feux. Les oisillons – oui, sans aucun doute. Ces braves petits à qui, d'année en année, il avait appris à défier les éléments au sein de son squad. Enfin, il aimait plus que tout observer les caprices du climat. Voilà pourquoi cette fin sans éclat lui faisait tant horreur. Ni tornade ni cyclone. Quelle humiliation de mourir affaibli et à demi fou dans une forêt qu'il avait cru si bien connaître !

18

Où resurgissent de vieux cauchemars

L'horrible refrain que Soren et Gylfie étaient forcés de chanter au *pelotorium* de Saint-Ægo revint insidieusement les hanter :

*Nous disséquons et trions dans la joie,
La fourrure et les os de nos proies
Sans jamais nous lasser
De cette mission honorable et sacrée ;
Toujours en quête de perfection,
Nous extrayons les paillettes couleur de miel
Dont l'existence nous remplit d'émotion
Et restera pour nous un mystère éternel.*

Les paroles bourdonnaient dans leurs crânes tandis qu'ils fixaient le tombeau vide au milieu des ruines du château. Les mots funestes prononcés par Églantine résonnaient encore à leurs oreilles.

— Les paillettes ! soufflèrent-ils en échangeant un regard effaré.

Au bout du compte, le mystère des paillettes, qu'ils n'avaient jamais élucidé, réapparaissait sur leur chemin. Limage épouvantable de Crocus, armée de patte en cap et écumante de rage, était gravée dans leur mémoire. Soren et Gylfie étaient alors sur le point de s'échapper de la bibliothèque, le point culminant de la pension labyrinthique de Saint-Ægo. Crocus, qui était trois fois plus grosse que les deux orphelins réunis,

s'était avancée vers eux, menaçante, les serres de combat sorties – une vision d'horreur que les deux oisillons n'oublieraient jamais. Puis, soudain, pour une raison obscure, elle s'était écrasée contre le mur, aimantée par une force incroyable. Voilà comment ils avaient pu s'évader. Lors de l'une de leurs premières conversations, Bubo avait tenté d'expliquer à Soren pourquoi les forgerons aimaient vivre dans les grottes et les cavernes : « Nous sommes attirés vers la terre par une force étrange, unique, comme si, après tant d'années passées à battre le fer, nous avons développé à son contact une forme de magnétisme, par contagion en quelque sorte. Tu apprendras tout des champs magnétiques plus tard, en cours de physique. Certains métaux exercent une attraction puissante, tels que les paillettes de fer, par exemple. » Et enfin Soren comprit.

— Les paillettes étaient stockées à l'intérieur du mur de la bibliothèque, dit Gylfie.

— Oui, et Crocus portait du métal sur elle, répondit Soren. Il s'est produit une interaction entre les deux. Mais elle était trop bête pour le prévoir.

— C'est pourtant simple, intervint Otulissa.

— Simple ? fit Spéléon.

— Oui, c'est un phénomène magnétique. Le deuxième tome de l'œuvre de Strix Emerilla décrit les effets, parfois gênants, des champs magnétiques. Les chouettes de Saint-Ægo ne savaient peut-être pas ce qu'elles faisaient ; en revanche, croyez-moi, celles qui occupaient ce château connaissaient parfaitement les propriétés des paillettes, affirma-t-elle avant de marquer une pause dramatique.

« Mais que veulent-elles en faire ? » La question était dans tous les esprits.

— Je continue ? proposa Otulissa, qui savourait l'occasion d'étaler sa science.

— Oh, oui, nom de Glaucis ! rugit Perce-Neige en doublant de volume.

Elle se mit donc à exposer les conséquences de certains phénomènes magnétiques sur le cerveau des chouettes, qui pouvaient être désorientées au point de ne plus être capables de

naviguer. Elle n'arrêtait plus de parler, se perdant en détails techniques, si bien que Soren finit par l'interrompre :

— Églantine, quelle quantité de paillettes était entreposée ici ?

— Trois sacs dorés pleins à craquer.

— Des sacs gros comment ?

— Euh... disons, de la taille de..., hésita-t-elle. De la taille de la tête d'une chouette lapone, décida-t-elle en observant Perce-Neige.

— Mais si les Paillettes sacrées étaient conservées dans ce tombeau, comment les soldats se préservaient-ils de leurs effets ?

— Surtout Bec d'Acier ! souligna Gylfie.

Très juste, songea Soren : comment se faisait-il que Bec d'Acier ne se soit jamais écrabouillé dans les sacs, comme Crocus contre le mur de la bibliothèque ?

— Je n'en ai aucune idée, avoua Églantine. En tout cas, nous n'avons jamais rien senti... Enfin, peut-être que si. Quand ils nous obligeaient à dormir dans les cryptes, parfois, j'entendais un étrange bourdonnement et cela me perturbait beaucoup.

— Ah ! s'exclama Otulissa.

Elle avait voleté jusqu'au tombeau, dont elle examinait les battants.

— J'en étais sûre ! dit-elle en tapotant le revêtement du bout du bec. Du mu !

— Du « mu » ? répétèrent les autres.

— Du mu-métal, doté d'une haute perméabilité magnétique. Il bloque les champs. C'est ce qui t'a protégée, Églantine.

— Sauf quand j'étais dans la crypte.

— Et c'est ce qui protégeait Bec d'Acier, déduisit Gylfie. En réalité, son masque n'est pas du tout en acier : il a dû être forgé dans du mu-métal.

— Exactement, acquiesça Otulissa.

Soren, qui les avait écoutées avec attention, reprit la parole :

— Il y avait trois sacs, Églantine, hein ?

Celle-ci hocha la tête.

— Et ils ont disparu... Otulissa, que se passerait-il, à ton avis, si on installait ces trois sacs pleins de paillettes à trois endroits différents ?

Otulissa frémit et répondit dans un murmure :

— Cela créerait un Triangle du Diable.

— Le mu-métal préserve des effets les plus néfastes des champs magnétiques, mais existe-t-il quelque chose qui puisse détruire les paillettes, ou le champ lui-même ?

— Le feu ! déclara-t-elle avec emphase.

— Hum... feu... mu... feu...

Soren déploya ses ailes et enchaîna les allers-retours d'un bout à l'autre du château en ruine – sa manière à lui de faire les cent pas. Voler aidait toujours les chouettes à réfléchir. Gylfie décolla à son tour. Depuis leur longue période d'emprisonnement à Saint-Ægo, ces deux-là avaient l'habitude de méditer et de comploter côte à côte. La présence de son amie chevêchette stimula Soren. Quant à leurs camarades, ils se contentaient de suivre leurs mouvements des yeux. Quelques minutes plus tard, Soren et Gylfie les rejoignirent.

— Y a-t-il un moyen d'extraire le mu-métal des portes du tombeau ?

— Fastoche : c'est un métal tendre, affirma Perce-Neige.

Il se dirigea vers la niche et avec une force colossale, qui aurait suffi à déchirer un renard en deux, il arracha la pellicule de métal.

— Super ! s'écria Soren. Nous allons laisser nos serres de combat ici et foncer vers le feu de forêt qu'Otulissa a repéré tout à l'heure. Perce-Neige, puisque nous n'avons pas emporté de seau à charbons, tu crois que tu pourrais plier ces feuilles de mu-métal et leur donner une forme proche du seau ?

— Sûr, Soren.

Gylfie et Soren avaient mis au point un plan. Le mu-métal leur servirait de bouclier au cas où ils se retrouveraient par accident au beau milieu du Triangle du Diable. Pour plus de sécurité, ils commenceraient par récolter des charbons ardents. Ainsi, s'ils tombaient sur les sacs de Paillettes sacrées, ils seraient en mesure d'anéantir leur pouvoir. Car si ce triangle

existait, il devait absolument être détruit. Il représentait un danger inacceptable pour tous les oiseaux – chouettes, aigles, mouettes, et même les corbeaux, si odieuse que soit cette dernière espèce aux yeux des chouettes. La nature ne pouvait pas s'accommoder de la présence de tels pièges. Otulissa étant très sensible aux changements de pression, elle pensait être capable de repérer le périmètre du triangle. Il fut donc convenu qu'elle volerait en pointe dans la nouvelle formation.

La petite bande était restée un long moment à explorer le château et le jour déclinait déjà. Le crépuscule les envelopperait bientôt. Ils se perchèrent sur le sommet crénelé de la muraille nord et observèrent les immenses nuages de fumée qui s'élevaient de la forêt pour rejoindre les ombres de la nuit. Gylfie se tenait à côté de Soren. Elle atteignait à peine les plumes de sa poitrine. Celui-ci contemplait fièrement ses amis. « Six, songea-t-il. Six chouettes courageuses, fortes et intelligentes, sur le point d'accomplir leur destin. » Ils étaient bel et bien devenus des braves, capables de se dresser dans les ténèbres pour entreprendre la dernière étape d'une quête périlleuse – retrouver un héros disparu, rétablir la justice, rendre le monde meilleur et permettre à chaque oisillon de grandir en toute sérénité. Soren savait qu'il était le leader de la crème des chouettes, de l'élite des squads. Et il se jura que, quelles que soient les difficultés, il ferait tout ce qui était en son pouvoir, non seulement pour sauver Ezylyb, mais pour ramener chacun de ses cinq compagnons sain et sauf au Grand Arbre de Ga'Hoole.

Dans le Triangle du Diable

Soren et Otulissa, en tant que charbonniers professionnels, se chargèrent de plonger dans les flammes pour cueillir les braises. Ils avaient trouvé une saillie rocheuse élevée, sous le vent de la forêt en feu, qui leur offrait un excellent point de vue. Les six chouettes y étaient alignées et tandis que Soren parlait, ses compagnons l'écoutaient religieusement.

— Seuls Otulissa et moi-même irons au cœur de l'incendie.

Perce-Neige, Spéléon, Gylfie et Églantine hochèrent la tête d'un air grave. Il n'y aurait aucune protestation, pas même de la part de la chouette lapone. Ils n'ignoraient pas qu'il fallait être très entraîné pour faire face à une situation aussi dangereuse. Ce travail exigeait des compétences hors du commun. Respirer, voler et attraper des charbons ardents avec le bec dans une telle fournaise étaient mission impossible pour qui n'avait pas reçu une instruction adaptée.

— Au moindre problème – si un ennemi approche, par exemple –, venez nous chercher. Envoyez plutôt Gylfie ou Églantine ; Perce-Neige et Spéléon, étant plus gros, seront plus utiles au combat. Au cas où l'un de vous devrait nous rejoindre, n'oubliez pas de voler à la lisière du feu, d'accord ?

— Mais si vous n'êtes pas là quand on arrive ?

— Nous ferons le guet à tour de rôle, afin de surveiller notre partenaire au sol.

Comme il regrettait maintenant l'absence de Ruby ! La femelle hibou des marais était une vraie acrobate. Elle était particulièrement douée pour saisir au vol des braises soulevées par des courants d'air. Personne ne pouvait la remplacer à ce poste. Et comme Martin allait leur manquer, lui aussi ! C'était lui

qui se chargeait des missions de reconnaissance au sol, et qui rapportait des informations essentielles sur la taille et le lieu des principaux gisements de charbons. En plus, il était très fort pour débusquer des « vers luisants », une sorte de braise très appréciée des forgerons. Personne ne savait pourquoi on les appelait ainsi, mais ceux qui en rapportaient à la forge gagnaient des points bonus.

— Otulissa ?

— Oui, Soren ?

La chouette effraie priait pour que sa coéquipière ne lui fasse pas d'histoires...

— Nous plongerons l'un après l'autre dès que nous aurons repéré une entrée. Vous autres, vous garderez le seau une fois que nous aurons décidé de l'endroit où le cacher.

Le seau en question ressemblait plutôt à une poêle. Ils auraient bien du mal à voler avec ce récipient sans renverser une partie du butin, mais ils devraient s'en contenter.

— Il y a tout de même une bonne nouvelle : nous avons besoin de beaucoup moins de charbons que ce que nous récoltons d'habitude. Il s'agit juste de brûler trois sacs de paillettes, pas d'alimenter une forge.

Soren se rendit compte que, pour la première fois, il avait réussi à prononcer le mot « paillettes » sans frémir. Maintenant qu'il comprenait de quoi elles se composaient et à quoi elles servaient, elles lui faisaient un peu moins peur. Elles étaient puissantes, oui, mais leur pouvoir n'était pas invincible. Soren et sa bande parviendraient à le neutraliser. En l'espace de quelques heures, ils étaient devenus beaucoup plus savants que les chouettes de Saint-Ægo. En revanche, il ignorait encore s'ils étaient plus malins que les Sangs-Purs et l'horrible Bec d'Acier.

Quelques minutes plus tard, Soren et Otulissa « tricotaient » à la lisière du feu de forêt. Cette manœuvre consistait à rentrer et à sortir de la zone incendiée sans trop s'écarter de la périphérie, afin de localiser des poches moins touchées que d'autres, d'où ils pourraient plonger au cœur des flammes. En général, Ezylyrb et Elvan, l'un des deux principaux rybs des apprentis charbonniers, étaient responsables de cette opération. Cependant, Ezylyrb avait permis à Soren de suivre Elvan à de nombreuses reprises,

si bien qu'il était aujourd'hui capable de se débrouiller seul. On devait souvent enchaîner jusqu'à vingt points, à l'endroit et à l'envers, avant de rencontrer la bonne « porte ». Pour le moment, Soren n'en avait fait que quatre. Au cinquième, il sentit un passage s'ouvrir devant lui.

— Je crois que j'ai trouvé ! cria-t-il à Otulissa. Il n'y a plus qu'à planquer le seau, et ensuite, au boulot !

Après avoir signalé l'endroit à leurs compagnons, ils se ruèrent vers les flammes. Elles engloutissaient les arbres dans un rugissement assourdissant. Soren espérait de tout son cœur qu'Églantine n'aurait pas à les rejoindre ici pour leur transmettre un message, car le bruit, plus que la chaleur, suffisait à intimider les novices.

— À mon commandement, **PLONGE** ! ordonna-t-il à Otulissa.

Cette dernière entama une spirale vertigineuse. Soren garda les yeux rivés sur les taches rondes de son plumage, de plus en plus floues. Combien de fois avait-il surveillé ainsi Martin, son partenaire au sein du squad ? Il se souvenait de la première comme si c'était hier. Il avait tellement eu la frousse, pour le petit nyctale et pour lui-même. Ils s'étaient imaginé les pires catastrophes – les déflagrations, les courants imprévisibles, le phénomène de « couronne », qui se produisait quand le feu, dans un accès de folie, sautait d'une cime à l'autre, créant des colonnes d'air brûlant qui aspiraient tout, y compris les chouettes. Pourtant, jusqu'à maintenant, rien ne l'avait autant effrayé que le cyclone qui avait projeté Martin dans la mer.

La chouette tachetée profita d'un souffle chaud pour remonter. Elle virevolta et vint se placer à côté de Soren. Ses taches d'un blanc crémeux étaient couvertes de suie et un ver luisant rougeoyait dans son bec. Elle fila aussitôt le déposer dans le seau. Puis ce fut au tour de Soren. Il piqua vers les flammes sans l'ombre d'une hésitation. Les gisements étaient riches et les pépites crépitantes dégageaient une chaleur très vive. Il parvint à en saisir deux d'un coup et vola directement vers le récipient métallique.

Ils n'eurent besoin que de quatre voyages chacun pour rassembler la quantité de braises voulue. Bien avant minuit, ils étaient de retour sur l'éperon rocheux, en compagnie des autres.

Soren et Églantine portaient à deux le seau improvisé, plein de douzaines de charbons incandescents. Perce-Neige, le plus gros et le plus costaud, tenait dans ses serres le morceau de mu-métal destiné à les protéger de l'effet des paillettes s'ils tombaient sur un sac. Otulissa volait toujours en éclaireuse. Quant à Gylfie, elle rasait le sol, quelques mètres au-dessus de Spéléon qui faisait ce pour quoi il était le plus doué : marcher. Otulissa estimait que grâce à leur taille et à leur aptitude à se déplacer au plus près du sol, ils pourraient éviter les champs magnétiques destructeurs créés par le Triangle du Diable, si les sacs de paillettes étaient placés en hauteur – dans des branches, par exemple. Soren était ravi qu'Otulissa ait entrepris toutes ces recherches en sciences physiques. Cela dit, avec ou sans ses connaissances, rien ne garantissait qu'ils retrouveraient Ezylyrb. Le petit duc pouvait aussi bien être mort à l'heure qu'il était. Mais Soren refusait de perdre espoir. Ses camarades et lui s'étaient lancés dans une mission de sauvetage, dont le but était de ramener le hibou vivant. De plus, il était sûr que la disparition de son professeur était liée à Bec d'Acier. Question d'intuition – la bonne vieille méthode empirico-gésierique, comme l'appelait Ezylyrb : « Une sorte d'intelligence indépendante des capacités de raisonnement, permettant de percevoir immédiatement la vérité et d'analyser très vite les situations. » Soren avait été transporté d'émotion en entendant son ryb affirmer qu'il possédait cette intelligence, et que ce don rare faisait de lui une chouette exceptionnelle.

— Bouclier mu ! hurla Otulissa en faisant demi-tour. Je l'ai senti ! Je l'ai senti !

Soren ordonna à Gylfie et à Spéléon de progresser lentement et avec la plus grande prudence. Perce-Neige remplaça Otulissa en tête de la formation, avec dans les serres la pièce de mu-métal qu'il brandissait tel un écu. Toutes les dix secondes, Otulissa s'écartait volontairement du rang pour s'exposer à la force magnétique. Quand elle se replaçait en clignant des paupières, avec une expression hébétée, ils avaient la confirmation qu'ils avançaient en direction d'un sac. Ils étaient bien déterminés maintenant à détruire les trois réserves de paillettes avant de

retrouver Ezylyb. Et comme la chouette tachetée l'avait prédit, Gylfie et Spéléon n'étaient pas gênés le moins du monde par les changements qui affectaient l'atmosphère.

Il leur fallut un certain temps avant de dénicher le premier sac.

— Aulne en vue ! cria Spéléon depuis le sol. Il y a un objet coincé à la grande fourche de l'arbre.

Toujours abrité derrière le bouclier, le reste du groupe s'approcha de l'arbre avec précaution : Perce-Neige passa le bouclier à Soren, qui remit le seau à charbons à Églantine, avant de tendre une patte pour faire glisser le sac par terre. Aussitôt, Gylfie et Spéléon perçurent les effets des paillettes. Spéléon commença à tituber, tandis que Gylfie était contrainte de se poser, sous peine de piquer dans les orties. Un étrange bourdonnement leur emplit la cervelle. Soren enfouit le bec dans le seau et lâcha quelques braises sur le sac avec une précision parfaite. Il s'embrasa en un instant. Après avoir patienté quelques minutes, Otulissa finit par sortir de derrière le bouclier.

— Miracle !

Le champ magnétique avait disparu ! Spéléon et Gylfie avaient repris leurs esprits. Spéléon marchait droit à nouveau et il en profita sans tarder pour aller observer les flammes de plus près. Voyant qu'il s'apprêtait à éteindre le feu, Soren l'interrompit :

— Ne l'éteint pas complètement. On pourrait avoir besoin d'autres charbons.

Il s'empara des plus éblouissants, pendant qu'Otulissa ramassait une becquée de cendres. Leurs compagnons les fixaient avec étonnement.

— Comment ils font ça ? chuchota Spéléon.

L'opération terminée, ils s'assurèrent que le feu ne risquait pas de reprendre, puis ils décollèrent vers le second des trois sommets du Triangle du Diable.

Il pouvait être n'importe où – à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud. Ils naviguèrent des heures durant en variant les directions, jusqu'à ce que, enfin, Otulissa perçoive un nouveau déséquilibre. La suite des événements se déroula à toute vitesse.

Volant à basse altitude, Gylfie fut en mesure de situer l'origine de la perturbation au niveau d'un tronc mort quelle apercevait face à elle.

— Le chêne ! indiqua-t-elle.

Cette fois, le sac était enfoncé dans un creux. Comme celui-ci était humide, ils purent brûler les paillettes à l'intérieur, sans risquer de provoquer un incendie. Spéléon éteignit ensuite les flammes sous des couches de boue. Ils n'avaient plus qu'à détruire le troisième sac et le Triangle serait anéanti.

Perché dans son épicéa, Ezylyrb cligna des paupières. Serait-il en train de rêver ? Le ronron qui n'avait cessé de le tourmenter depuis des jours diminuait et le brouillard qui voilait son esprit se levait peu à peu. Lentement, il déploya ses ailes et regarda autour de lui. Il se sentait presque capable de reprendre la route. Oui, quelque chose avait changé. Pourquoi ne pas essayer d'atteindre un arbre voisin pour commencer ? Cela ne devrait pas être trop difficile. Après tout, il avait réussi à attraper de petites proies qui gambadaient au pied de l'épicéa. « Faisons simple, se dit-il. Il suffit de garder les yeux rivés sur ce peuplier. Je vise cette branche, je décolle et, en deux battements d'ailes, j'y suis. Tout n'est qu'une question de concentration, comme me l'ont appris les frères glauciscains il y a des années. »

Il s'apprêtait à décoller quand il entendit un animal voler bruyamment au ras du sol.

— Ezylyrb ! s'exclama Gylfie. C'est lui !

Impossible ! Serait-ce cette petite chevêchette, la meilleure amie de Soren ? Au-dessus de lui, Ezylyrb perçut le sifflement reconnaissable entre tous d'une chouette naviguant avec un charbon au bec. Il huma l'air. « Le squad est là ! »

Depuis un arbre majestueux situé à l'extérieur du Triangle du Diable, une chouette effraie d'une taille exceptionnelle, affublée d'un masque en métal qui recouvrait la moitié de son visage, observait d'un air consterné le squad brûler le dernier sac de paillettes et détruire son piège.

— Saviez-vous, Votre Pureté, que le feu pouvait endommager les Paillettes sacrées ?

— Ferme ton bec.

Le Grand Tyto hésita un instant à corriger l'insolent d'un coup de serre. Cependant, en l'absence du reste des troupes parties en direction de Kunir, il avait besoin de tous ses soldats avec lui. Le Grand Arbre de Ga'Hooole avait envoyé six de ses éléments – ils étaient sept, maintenant, avec le vieux hibou –, mais les Sangs-Purs étaient au nombre de dix. La chouette lapone serait leur ennemi le plus coriace. Le petit duc était affaibli, mais son intelligence était redoutable. Dire qu'ils avaient failli l'accueillir dans leurs rangs ! Si seulement ils avaient découvert un nouveau château, un fort, n'importe quel bâtiment laissé par les Autres qui aurait pu servir de quartier général, ils y auraient attiré le hibou. En attendant, ils avaient dû se contenter de le coincer dans le Triangle en s'organisant pour envoyer assez de gibier dans sa direction afin qu'il ne meure pas de faim. Mort, il ne leur servirait plus à rien. Son savoir était précieux. Avec lui, ils pourraient étendre leur domination sur tous les royaumes du Sud, et même sur ceux du Nord – sa région d'origine, le Pays des Eaux Boréales, terre de héros légendaires. D'ailleurs, c'était sûrement ce vieux sage qui avait transmis à ces jeunes l'astuce pour abîmer les paillettes avec le feu. Il devait absolument découvrir le moyen de l'attirer à lui. Ezylyrb, parfois appelé Lyze, était le hibou le plus célèbre au monde. On disait qu'il possédait des pouvoirs et des connaissances inimaginables. Les Sangs-Purs avaient besoin de lui, même s'il n'était pas un Tyto. Et ils finiraient par l'avoir. Ils l'enfermeraient dans une crypte et alors, il serait vraiment à leur merci.

— Votre Pureté, la chouette lapone semble féroce. Elle pourrait poser problème.

— Poser problème ? répéta lentement le Grand Tyto d'une voix qui glaça l'effraie ombrée. T'a-t-il échappé, Vilmor, qu'aucun d'eux n'était armé ?

— C'est exact, seigneur... Je n'y avais pas pensé, balbutia Vilmor.

— Préparez-vous à attaquer !

Obéissant à leur chef, neuf chouettes aux visages en forme de cœur déverrouillèrent leurs serres de combat.

À l'attaque !

Ezylryb, les deux membres de son squad et le reste de l'équipe se tenaient en cercle autour du sac en flammes. Tandis que les dernières paillettes changeaient de couleur sous l'effet de la chaleur, un profond soulagement se répandit parmi les sept chouettes. Les chaînes qui maintenaient en place le Triangle du Diable étaient brisées, comme si elles s'étaient évaporées par magie dans la douce nuit.

Soren n'en revenait toujours pas. Jamais, même dans leurs rêves les plus fous, ils n'auraient pensé retrouver Ezylryb au beau milieu du Triangle.

— Nous devrions être rentrés au Grand Arbre avant l'aube.

Il était si heureux de revoir son vieux ryb qu'il arrivait à peine à parler. Il allait demander à Spéléon d'enterrer le feu avec ses longues pattes quand, soudain, des cris stridents retentirent dans le ciel.

— On est attaqués ! cria Perce-Neige.

Il s'éleva dans les airs, impressionnant, toutes griffes dehors. Soren compta dix ennemis, tous armés de serres de combat. Dont un qui portait un masque en métal et qui fonçait droit sur la chouette lapone. Perce-Neige l'esquiva juste à temps. Soren était pétrifié : « Grand Glaucis ! On n'est pas armés... Et on n'est que six, sept avec Ezylryb... Ils vont nous tailler en pièces. On ne survivra pas ! »

Tout en parant les coups portés par son adversaire, l'étonnant Perce-Neige se lança dans une de ses fameuses improvisations poético-guerrières :

Tu crois que tes griffes en ferraille me font peur ?

Ton gésier est mou et gras comme du beurre,

Bec d'Acier se figea en plein vol, décontenancé par cet étrange concert.

Attention, je compte jusqu'à trois,

Et après je t'inflige ma loi.

Prépare-toi à atterrir dans les orties, et pas en douceur !

Les intonations rauques et rageuses de Perce-Neige grondaient sous les étoiles. Il était partout à la fois. Il attrapa le bouclier en mu-métal et le leva in extremis pour parer les griffes étincelantes de Bec d'Acier. Leurs pointes crissèrent contre le métal tendre. Saine et sauve, la chouette lapone avança à son tour. De son côté, Soren tentait d'échapper aux serres d'une effraie ombrée très excitée. Il ne savait pas combien de temps il tiendrait en se battant ainsi à reculons. Il n'avait aucune arme pour contre-attaquer. Mais, tout à coup, un crépitement assourdissant traversa la forêt. La comète rouge se serait-elle écrasée sur terre ? Soren écarquilla les paupières... Pas croyable ! Ce n'était pas la comète : c'était Ruby, un charbon ardent entre les mandibules ! Et voilà que Martin déboulait derrière elle, le bec plein de brindilles incandescentes. Le combat devenait plus équitable.

Ruby alluma une branche d'épicéa et l'agita en pourchassant les Sangs-Purs. Des braises rougeoyaient toujours autour du sac de paillettes. Soren et Spéléon échangèrent un regard et s'empressèrent d'en récolter un maximum. L'heure de la contre-attaque avait sonné ! Otulissa les imita, et quelques secondes plus tard, l'air sifflait de toutes parts. Gylfie et Églantine plongeaient brindilles et rameaux dans les charbons, afin d'alimenter leurs compagnons en torches. Malheureusement, elles étaient trop petites ou trop inexpérimentées pour les porter elles-mêmes jusqu'aux ventres nus des ennemis.

L'offensive fut fulgurante, cadencée par les rimes moqueuses de Perce-Neige. Son ironie et son arrogance cinglantes

déconcentraient les troupes de Bec d'Acier et leur inspiraient de la crainte.

*On a le feu, on a la force,
Nos noms sont gravés dans l'écorce
Avec le mot « Vainqueurs » à côté.
Je vous jure, je mens pas : regardez !
Dès que ton bec en métal sera fiché dans le tronc,
Je m'occuperai de tes petits compagnons.
Je pourrais chanter pendant des siècles entiers
Mais si j'étais vous, je commencerais à prier.*

*Vous prétendez que vous êtes « purs »,
Les soi-disant rois du ciel d'azur ;
En fait, vous n'êtes que des crâneurs,
Des becs en cœur ; des pleurnicheurs.
Vous êtes les rois de rien du tout,
À part peut-être des croupions mous.*

À la fin du couplet, l'une des effraies ombrées était si distraite qu'elle se dirigea droit sur la branche de Ruby.

— Grand Glaucis ! marmonna celle-ci. Je n'ai même pas eu à attaquer. Il s'est jeté sur moi !

L'odeur de plumes roussies imprégna l'atmosphère. Une seconde ombrée s'enfuit en hurlant après avoir été chatouillée par un rameau ardent. Mais Bec d'Acier ne se découragea pas. Il chargea Perce-Neige une nouvelle fois, fou de rage. Ses serres de combat jetaient des reflets inquiétants à la lueur des flammes. Ruby se glissa près du flanc exposé de la chouette lapone, rejoignant le combat contre le monstre masqué. Soren et Otulissa utilisaient leurs branches comme des épées flamboyantes contre le reste de la troupe. Un soldat piqua dans les orties. Martin ne rata pas l'occasion de lui lâcher une pleine becquée de cendres sur les rémiges.

— J'ai visé l'œil, expliqua-t-il à Gylfie, à bout de souffle, mais j'ai eu moins de réussite que Soren avec son lynx !

— Martin, attention, ta queue !

Des serres de combat s'approchaient dangereusement des rectrices du petit nyctale. Sans se soucier de sa propre sécurité, Gylfie descendit en piqué, enfouit le bec dans les ailes de leur précédente victime et arracha une touffe de plumes enflammées. Elle la brandit en imitant de son mieux ses camarades charbonniers, fila en trombe vers l'assaillant, remonta en spirale et le toucha au ventre. Dans un hurlement terrible, l'effraie ombrée se transforma en comète zigzaguante.

— Pousse-toi, Églantine !

Celle-ci s'écarta pour laisser passer le missile, qui alla s'écraser tête la première contre un tronc d'arbre. Mais il avait perdu en chemin ses serres de combat. Soren récupéra de quoi armer sa patte gauche, et Otulissa, sa patte droite.

— On fait la paire à nous deux ! s'exclama Otulissa. Allons montrer de quoi on est capables avec ça !

— Perce-Neige a besoin d'aide ! Il nous faut une torche.

Églantine lui tendit aussitôt une branche fraîchement allumée.

Intrépide, Otulissa s'était déjà lancée dans la bataille. « Oh là là ! se dit-elle. Je n'avais jamais volé avec des serres de combat aussi lourdes. Elles sont à la taille de Perce-Neige ! » Heureusement, l'instinct prit le dessus. Elle s'élança, contourna l'énorme chouette masquée et fondit sur elle les griffes en avant, lui assenant un coup terrible. Bec d'Acier chancela. Puis Soren l'attaqua à son tour par le flanc et enfonça son flambeau sous le masque. Il appuya, appuya, tant et si bien qu'un gros morceau de métal se souleva et finit par tomber au sol.

La jeune effraie cligna des paupières. Son cœur s'arrêta de battre et son sang se glaça dans ses veines. « Kludd ! » Le cri ne put sortir de sa gorge nouée. Son propre frère fonçait sur lui, prêt à lui crever les yeux.

— Surprise, frangin !

Il l'évita juste à temps. Cependant, son gésier, devenu subitement aussi lourd qu'une pierre, l'entraînait dans une chute vertigineuse. Était-il en train de piquer dans les orties ?

— Il va te tuer, Soren ! s'époumona Gylfie.

Le cri de la chevêchette lui rendit sa lucidité. Il plongea pour saisir une bûche crépitante et, tel un volcan crachant des gerbes

de lave, il retourna affronter son frère. Kludd enchaîna une embardée, puis une feinte. Il se déplaçait à une vitesse hallucinante. Soren sentit un appel d'air... Ouf ! À une seconde près, les serres de l'adversaire se plantaient dans son ventre. Il pivota et s'éleva en poussant fort sur ses ailes, comme s'il remontait une cheminée – une manœuvre très difficile, qu'il exécuta à la perfection. Kludd lui donna la chasse. Soren ralentit brusquement et décrocha. Berné, son frère lâcha une bordée de jurons.

— Je t'aurai ! lança-t-il à son cadet, qui se trouvait déjà à plus de dix mètres sous lui.

La bataille était loin d'être gagnée. Soren devait maintenant planer, sans faiblir ni piquer dans les orties. « Laissons-le venir... Du calme... Encore un peu de patience... Go ! » Il partit comme une flèche et saupoudra de braises ce qui subsistait du masque en mu-métal.

Kludd répondit par un grognement rauque, suivi d'un hurlement insoutenable. Ruby, Soren et Perce-Neige reculèrent et regardèrent avec une horreur mêlée de fascination le métal couler sur le visage du Grand Tyto. Bec d'Acier replia les ailes.

« Il pique dans les orties ! » pensa Soren. Mais l'énergie et la volonté farouche de Kludd lui permirent de se redresser. Il ouvrit avec peine son bec à moitié fondu et clama :

— Mort aux impurs ! Longue vie aux Tytos, êtres suprêmes ! Soren devra mourir ! Il a trahi son espèce. Il le paiera de sa mort !

La nuit résonnait encore de ses menaces tandis qu'il s'évanouissait dans les ténèbres. Quatre de ses soldats étaient morts ; les autres s'engouffrèrent derrière leur chef.

Un calme étrange régnait à présent dans le bois. Une plume roussie flottait mollement au gré d'une douce brise. Soren alla se percher sur une branche. « Mon propre frère ! Bec d'Acier est mon grand frère et il a juré de me tuer. De me tuer ! » Les arbres autour de lui se brouillèrent, créant un paysage qui ne ressemblait ni à la terre ni au ciel.

— Soren, murmura Gylfie en se posant à côté de lui, ne t'inquiète pas. Il est fou. Voilà de quoi voulaient te prévenir les scromes de tes parents.

Soren tourna la tête vers la chevêchette, les yeux pleins de larmes.

— Oui, mais le problème n'est pas réglé. Il est toujours en vie. Les scromes de mes parents doivent être encore loin de Glaumora.

— Ils s'en sont rapprochés. J'en suis sûre. Et ils doivent être très fiers de toi. Tu te rends compte de l'exploit que tu viens de réaliser ?

Il promena son regard autour de lui et aperçut, alignées sur une branche, les chouettes de son équipe. Toutes étaient saines et sauvées. Perché sur un rameau en contrebas, Ezylyrb dévisageait avec émotion ces jeunes qui avaient risqué leur vie pour le secourir. Pourtant, Soren n'arrivait pas à écarter les images douloureuses qui hantaient son esprit. Il songeait à ce que Kludd leur avait fait subir, à lui et à Églantine, et à la souffrance que lui-même venait d'infliger à son grand frère. Quel cauchemar ! Par chance, il pouvait compter sur sa meilleure amie pour le consoler. Gylfie était formidable : elle trouvait toujours les mots justes. Mais ne s'interrogeait-elle pas, elle, sur le sort de ses parents ? Se demandait-elle parfois s'ils étaient vivants ou morts ? Ou s'ils erraient entre la terre et Glaumora ?

— Gylfie... Tu ne te poses pas de questions au sujet de tes parents ?

— Bien sûr que si. Je... je crois qu'ils sont morts.

— Et si ce n'était pas le cas ?

— Que veux-tu dire ?

Il se tut un instant, honteux de son égoïsme. Si les parents de la chevêchette étaient en vie, Gylfie retournerait auprès d'eux dans le désert de Kunir. Et Soren ne savait pas s'il supporterait de perdre son amie.

— Oh, rien, fit-il d'un ton détaché.

— Peut-être qu'un jour nous pourrions aller à Kunir ? Il y a un désert aux Esprits, là-bas. Si les scromes de mes parents avaient une affaire à résoudre sur terre, c'est là qu'ils seraient.

— Oui, pourquoi pas ? répondit-il sans conviction.

Un repos bien mérité

Octavia rampa sur une branche du Grand Arbre et leva le nez vers le ciel. La nuit s'éclaircissait ; sa robe de velours noir s'était changée en voile de gaze, que les premiers rayons du matin ne tarderaient pas à transpercer. Elle avait compris que Soren et ses copains mijotaient quelque chose quand elle les avait découverts dans la chambre secrète d'Ezylryb. Et là, sa sensibilité hors du commun lui disait qu'ils étaient sur le chemin du retour. Elle dressa la tête et la balança de droite à gauche. Oui, un groupe de chouettes approchait ! Les vibrations de l'air glissaient sur ses écailles. Puis le guet donna le signal :

— Groupe de chouettes en vue, à vingt degrés au nord-est ! Grand Glaucis ! C'est Ezylryb qui vole en tête ! Il est de retour ! Il est de retour !

Des larmes se mirent à ruisseler des yeux aveugles d'Octavia.

— Il est revenu ! murmura-t-elle. Enfin !

En quelques secondes, les milliers de branches du Grand Arbre furent secouées par des vivats retentissants. De chaque creux, des chouettes sortirent à tire-d'aile – harfangs, hiboux, chouettes tachetées et laponnes, chevêchettes communes et elfes – pour fêter le retour de l'élite des squads et du plus respecté des rybs : Ezylryb.

Tandis que le jour se levait, les accords harmonieux de la harpe envahirent les galeries. La voix de Miss Plonk, si douce, si profonde, aussi délicate que les étoiles, tinta dans la pâle lueur de l'aube, accompagnée par les sonorités fluides de l'instrument. Soren, Gylfie, Perce-Neige, Églantine et Spéléon, blottis dans le duvet de leur nid, se laissèrent bercer par la musique. Ils ne s'en

rendirent pas compte, bien sûr, mais Octavia, malgré l'âge et l'embonpoint, exécuta un saut de trois octaves pour la première fois depuis des lustres. Le bonheur l'avait rajeunie !

Soren écouta la respiration tranquille de sa petite sœur. Il imagina Ezylyrb en train de croquer une chenille dans son appartement, au sommet de l'Arbre, tout en lisant peut-être un vieux livre au coin de l'âtre. La constellation du Petit Raton laveur brillait encore par l'ouverture du tronc ; sa patte arrière griffa le ciel d'automne puis disparut pour rejoindre une autre nuit, à l'autre bout de la terre.

— Bon potron-minet, chuchota-t-il.

Il le répéta six fois, pour chacune des chouettes qui avaient partagé son rêve de justice et l'avaient aidé à secourir leur professeur bien-aimé.

Mais ses amis avaient déjà succombé au sommeil.

Pendant ce temps, dans un creux situé tout en haut de la paroi nord-ouest du Grand Arbre de Ga'Hoole, un vieux petit duc à moustaches s'installait à son bureau. Il grimaça en s'arrachant une plume à l'aile droite. Sans qu'il sache très bien pourquoi, cette aile lui avait toujours fourni ses meilleures plumes à encre. Puis il attrapa un de ses plus beaux morceaux de parchemin, plongea la plume dans l'encrier et se mit à écrire.

*Dans une forêt sombre et dense,
Fumerons et feux follets dansaient avec impatience,
Teintant de rouge les arbres, le ciel et la lune à son apogée –
On croyait entendre Glaucis soupirer.*

*Une chouette effraie au masque de métal
Célébrait de sa race la perfection idéale,
L'impudent se heurta à l'élite des chouettes,
Qui, devant la mort, plutôt que de reculer, s'entête.
Armées de branches et de rameaux enflammes,
Elles se donnèrent au combat de toute leur âme.
Les flammes léchaient le masque du démon
Ressuscité du passé de Soren – Kludd était son nom.*

*Neuf mercenaires l'accompagnaient,
Le regard noir et mauvais,
Leurs griffes luisantes d'acier trempé
Prêtes à trancher, déchirer, déchiqueter.
Mais dans cette sombre et dense nuit,
L'élite des squads ne trembla pas devant l'ennemi.
Les serres ensanglantées, les plumes noires de suie,
Ils remportèrent la première bataille d'une guerre sans
merci.*

Ezylryb poussa un lourd soupir et reposa sa plume pendant que la lumière éblouissante du matin inondait son nid.

FIN

La Chouette effraie

